

FRANÇOIS-OLIVIER BERNARD

**PRISES DE CONSCIENCE LIÉES À LA
SOCIALISATION DE GENRE D'INTERVENANTS
MASCULINS AUPRÈS D'HOMMES AUX
COMPORTEMENTS VIOLENTS**

Mémoire présenté
à la Faculté des études supérieures de l'Université Laval
dans le cadre du programme de maîtrise en service social - avec mémoire
pour l'obtention du grade de maître en service social (M. Serv. soc.)

ÉCOLE DE SERVICE SOCIAL
FACULTÉ DES SCIENCES SOCIALES
UNIVERSITÉ LAVAL
QUÉBEC

2010

RÉSUMÉ

La présente étude vise tout d'abord à identifier les prises de conscience liées à la socialisation de genre d'hommes intervenant auprès de conjoints aux comportements violents. Ces prises de conscience ont été nommées dans le cadre d'un projet de recherche-action qui cherchait à inclure la dimension de la socialisation de genre dans leur modèle d'intervention. L'analyse des verbatim des groupes de discussion et des bilans rédigés par les participants à la fin de ce projet permet d'extrapoler sur des liens entre ces prises de conscience et la construction des différents types de savoirs nécessaires à l'intervention en service social. Ces savoirs se divisent en trois catégories : les savoirs formels ou théoriques (savoirs), les savoirs d'action ou professionnels (savoir-faire) et les savoirs de vie ou d'expérience (savoir-être). C'est surtout sur ce dernier type de savoir que l'accent est mis dans cette étude. Tout ceci permet de conclure qu'une réflexion sur la socialisation de genre et une mise en commun de cette réflexion entre intervenants d'un même milieu contribuent à améliorer l'intervention auprès d'hommes aux comportements violents : elles provoquent en effet une croissance personnelle et professionnelle des individus et un progrès du groupe qui mène cette réflexion. L'important pour les milieux de pratique est donc de créer un espace de discussion, soit au sein de l'organisme lui-même, soit par un projet de recherche-action. Pour l'intervenant, une ouverture d'esprit est nécessaire à cette réflexion sur son identité personnelle et son identité professionnelle pour que ces deux dimensions s'influencent mutuellement.

AVANT-PROPOS

Je tiens à remercier...

Pierre Turcotte pour m'avoir entraîné dans cette grande aventure qu'est la réalisation d'un mémoire de recherche à temps partiel. Il est évident pour moi que sans lui, ce projet n'aurait pas eu lieu. C'est grâce à son respect de mon être, de ma réalité et de ma démarche qu'il a su me guider dans les bons et les moins bons moments. Ce sont ses encouragements opportuns et ses petits rappels pour s'informer de l'évolution de ma tâche qui ont permis de maintenir le rythme et de réussir ce défi d'un mémoire en cinq ans. Merci pour ce soutien indéfectible et cette confiance aveugle.

Jean-François Vézina, Frédéric Ménard, Stéphane Dumas et les autres cobayes du GAPI avec qui j'ai le plaisir d'intervenir auprès des hommes aux comportements violents. Vous êtes des modèles de loyauté, d'intégrité et d'humilité, car vous continuez d'intervenir malgré les difficiles remises en question personnelles exigées par cette pratique. Chapeau !

Normand Brodeur, Jean-Martin Deslauriers, Valérie Roy, Jocelyn Lindsay, Gilles Tremblay et les autres chercheurs, étudiants et professionnels de recherche de Masculinités et Société ou du CRI-VIFF qui ont accompagné mes réflexions pendant ces cinq années. Vous avez tous été très encourageants à votre manière, que ce soit par votre vécu, vos idées ou votre humour, pour m'éclairer sur la réalité subjective des personnes dans ce monde objectif de la recherche.

Fanny qui a toujours su partager mon frêle équilibre de vie entre praticien et étudiant, conjoint et papa, et tout ce qu'exige cette expression trop galvaudée qu'est la conciliation travail et famille. Merci de ta générosité, de ta compréhension, et surtout de ton amour sur lequel je pouvais toujours compter. Tu es formidable.

Ma sœur Karine qui a fait la révision linguistique de ce mémoire, mais aussi, dans sa sagesse de grande sœur, qui dans les moments sombres « m'encourageait » en me disant que si j'abandonnais, je ne serais pas moins intelligent pour autant... J'espère qu'avoir terminé mon mémoire ne me rend pas moins intelligent non plus !

Les autres membres de ma famille : Jacques, Lyne et Jean qui m'ont aidé à me construire sur des valeurs humaines. L'instruction est importante pour nous et vous m'avez aidé à atteindre un autre niveau.

Mes amis Hugo, Sacha, Pascal, Frédéric et François avec qui il était possible de décrocher pour mieux me raccrocher à moi, à mes désirs et mes projets. Ces escapades ont été des plus utiles et entre hommes, je crois qu'un gros « Je vous aime » bien senti s'impose. Je vous ferai l'accolade seulement si vous lisez ces remerciements !

Et à tous ceux qui lisent ces remerciements. Vous avez un intérêt soit pour ma personne, soit pour les travaux en lien avec la construction des savoirs d'intervention, c'est tout à votre honneur !

TABLE DES MATIÈRES

Résumé	I
Avant-propos	II
Table des matières	IV
Introduction	1
Questions de recherche	2
Chapitre 1 Problématique et analyse des écrits	5
1.1. Historique des premiers groupes intervenant auprès des hommes aux comportements violents	5
1.1.1. Ce qui distingue l'intervention auprès des hommes aux comportements violents	7
1.1.2. Maintenir la persévérance et éviter les abandons	9
1.1.3. Interventions qui interpellent les hommes	10
1.1.4. Intervention directe sur la socialisation de genre pour diminuer les comportements violents	13
1.1.5. Pratiques novatrices et concrètes qui tiennent compte de la socialisation de genre des hommes	14
1.2. Liens entre socialisation de genre des hommes et violence conjugale	16
1.3. Intervenants masculins en service social	18
1.3.1. Pré requis des intervenants masculins auprès d'une clientèle masculine	19
1.3.2. Pré requis des intervenants masculins auprès des hommes aux comportements violents	21
1.3.3. Influence réciproque de la vie privée et de la vie professionnelle	23
1.3.4. Pertinence sociale de la présente étude	25
1.3.5. Pertinence scientifique de la présente étude	26
Chapitre 2 Cadre conceptuel et méthodologie	28
2.1. Cadre conceptuel	28
2.1.1. La théorisation ancrée	28
2.1.2. La socialisation de genre	29
2.1.3. La socialisation de genre des hommes	33

2.1.4. La masculinité traditionnelle	35
2.1.5. Les prises de conscience	36
2.1.6. La construction des savoirs	36
2.2. Méthodologie	40
2.2.1. Objectifs de la présente étude	40
2.2.2. Type de recherche et approche privilégiée	40
2.2.3. Description du projet de recherche-action qui a eu lieu au GAPI de 2006 à 2009	41
2.2.4. L'utilisation du groupe de discussion et de bilans individuels dans la recherche-action	42
2.2.5. L'analyse de contenu faite dans la présente étude	45
2.2.6. Limites de la méthodologie de la présente étude	48
2.2.7. Considérations éthiques	49
Chapitre 3 Résultats	50
3.1. Définitions communes	50
3.1.1. Attentes quant au projet de recherche-action	50
3.1.2. Importance de la non-mixité des premiers groupes de discussion	52
3.1.3. Conception de la masculinité traditionnelle	52
3.1.4. Conception de la socialisation de genre des hommes	57
3.1.5. Influence du modèle parental	58
3.1.6. Influence des pairs	61
3.1.7. Influence des activités extérieures à l'école	64
3.1.8. Influence des relations avec le genre féminin	65
3.1.9. Autres éléments qui influencent la socialisation de genre des hommes	67
4.1.9.1. Le milieu de travail	67
4.1.9.2. Le temps, les médias et les mouvements sociaux	67
3.1.10. La socialisation masculine vue comme « souffrante »	69
3.2. Prises de conscience	71
3.2.1. Prises de conscience liées à la socialisation de genre antérieures au projet de recherche-action	71
3.2.2. Prises de conscience à la suite de leur expérience professionnelle	76
3.2.3. Comparaison entre la socialisation de genre des intervenants et celle des clients	78
3.2.4. Tenir compte de la socialisation de genre dans l'intervention au GAPI	80
3.2.5. Prises de conscience liées à la socialisation de genre au cours du processus de la recherche-action	81
3.2.5.1. La socialisation de genre et les femmes	81

3.2.5.2. La socialisation vécue par les intervenants	83
3.2.6. Prises de conscience relativement à l'application de la socialisation de genre dans l'intervention au GAPI	85
3.2.7. Prises de conscience quant à l'enjeu du sexe des intervenants et de la socialisation de genre des intervenants et des clients	89
Chapitre 4 Discussion	95
4.1. Attentes des intervenants	95
4.2. La construction de la masculinité	97
4.3. Expériences des intervenants	99
4.3.1. Prises de conscience de la socialisation de genre	100
4.3.2. Socialisation vécue comme garçon	101
4.4. Expérience et intervention auprès des hommes aux comportements violents	103
4.4.1. La souffrance des clients en tant qu'hommes	104
4.4.2. Le milieu de travail comme lieu de construction du genre et des savoirs	107
4.4.3. Les prises de conscience provoquées par la co-animation de groupe	107
4.4.4. Construction perméable des savoirs de vie	110
4.5. Recommandations	112
4.5.1. Pour les milieux de pratique	112
4.5.2. Pour les intervenants	114
Conclusion	116
Bibliographie	120

INTRODUCTION

La violence conjugale a été définie comme un problème social majeur au Québec par le mouvement féministe dans les années 1970. Depuis ce temps, la préoccupation d'en diminuer les effets néfastes sur la femme, le couple et la famille demeure importante dans notre société. Cela se reflète dans les ressources considérables attribuées par les instances gouvernementales, fédérale et provinciale, pour soutenir les différentes initiatives mises sur pied afin de contrer cette violence. Les premiers organismes d'intervention financés dans ce domaine ont été les maisons d'hébergement, qui visaient la protection des femmes victimes de violence conjugale. Toutefois, il est apparu évident qu'on ne pouvait faire face à ce problème social sans intervenir également auprès des hommes aux comportements violents¹ (Morier, Bluteau, Bruneau, Lessard et Beudet, 1991). C'est dans ce contexte que le premier groupe pour hommes aux comportements violents a vu le jour au Québec : il s'agissait de Pro-Gam, qui a débuté ses activités en 1982.

Depuis près de trente ans maintenant, le réseau des organismes venant en aide aux hommes aux comportements violents s'agrandit et il est animé par un souci constant d'amélioration des pratiques auprès de ses clients. Dans cette visée, il s'avère nécessaire de documenter le problème social de la violence conjugale ainsi que les interventions faites pour le combattre. La recension de ce corpus théorique toujours grandissant montre que la majorité des recherches est centrée principalement sur le client. De la sorte, on s'est davantage préoccupé des caractéristiques des hommes aux comportements violents et de l'efficacité du traitement thérapeutique qui leur est offert que de l'intervenant qui leur offre ses services. De plus, ces recherches se sont surtout intéressées aux savoirs et aux savoir-faire plutôt qu'aux savoir-être.

¹ J'opte pour l'expression « hommes aux comportements violents » plutôt que pour « conjoints violents » où la violence qualifie la personne plutôt que ses comportements. De plus, dans le but d'alléger le texte, je préfère « hommes aux comportements violents » à « hommes ayant des comportements violents ».

Pourtant, en service social les trois savoirs sont considérés d'égale valeur; il serait donc fort pertinent de documenter les savoir-être (valeurs et attitudes) propices à l'intervention auprès des hommes aux comportements violents. Ces valeurs et attitudes, perçues comme des habiletés et des compétences en service social, proviendraient davantage de l'expérience que de l'apprentissage académique, selon certains intervenants (Racine, 2000). Alors qu'est-ce qui développe cette expérience et comment ce type d'apprentissage se construit-il? Parmi les forces en jeu et les processus qui modulent notre éducation comme personne et comme professionnel, quelle est l'influence de la socialisation de genre? Plus spécifiquement, pour les intervenants masculins, comment cette influence s'articule-t-elle dans l'intervention auprès d'une clientèle masculine? Et jusqu'où le cheminement personnel d'un homme peut-il influencer sa pratique professionnelle auprès des hommes aux comportements violents? La présente étude s'inscrit donc dans ces réflexions.

QUESTIONS DE RECHERCHE

- 1) Dans le cadre d'une recherche-action qui vise à ce que l'intervention auprès d'hommes aux comportements violents tienne davantage compte de la socialisation de genre, quelles sont les prises de conscience en lien avec celle-ci faites par les hommes intervenants?
- 2) Comment ces prises de conscience en lien avec la socialisation de genre des hommes intervenants peuvent-elles se transformer en des savoirs (savoir-être?) utiles pour leur pratique auprès des hommes aux comportements violents?

De prime abord, il m'apparaît nécessaire de préciser que ce questionnement découle avant tout d'un effort constant de réflexion sur ma propre pratique comme travailleur social au GAPI – Groupe d'aide aux personnes impulsives. Étant donné que je me définis d'abord comme un praticien, le désir personnel d'acquérir de nouvelles connaissances sur l'influence de l'identité de genre sur mon intervention a guidé cette étude.

Cependant, cette étude exploratoire a été menée dans le but de valider ma réflexion personnelle et de la confronter avec celle d'autres intervenants du GAPI.

Fondamentalement, leur réflexion à ce sujet m'apparaît des plus pertinentes, car je crois que comme moi,

[...] les chercheurs, tout comme les praticiens, apprennent en affrontant des problèmes qu'ils rencontrent au cours d'activités qui mobilisent leur intérêt. Et que tant les chercheurs que les praticiens utilisent la pensée comme un outil qui leur sert à résoudre les problèmes de leur expérience vécue (Racine, 2007, p. 31).

J'espère ainsi que le fruit de la présente étude permettra d'enrichir mes réflexions, mais aussi celles d'autres hommes, d'autres intervenants, d'autres chercheurs et d'autres étudiants sur leur propre expérience de la socialisation de genre et de son influence dans leur vie professionnelle.

Le premier chapitre dresse un portrait historique de l'intervention auprès des hommes aux comportements violents. D'abord vue comme un contrôle social de l'agresseur, l'intervention qui s'est développée au fil du temps tente d'interpeller l'homme derrière le comportement violent, d'où l'intérêt de tenir compte de la socialisation de genre dans ce contexte. Ce chapitre répertorie également certains liens observés entre la socialisation de genre des hommes et la violence conjugale. À la suite de ces spécificités en lien avec l'intervention en violence conjugale, centrées davantage sur la problématique et le client, j'y expose brièvement les enjeux liés, pour un homme, au fait d'intervenir en relation d'aide, et d'intervenir auprès d'autres hommes.

Le deuxième chapitre présente tout d'abord la théorisation ancrée et les concepts de la socialisation de genre, des prises de conscience et de la construction des savoirs qui sont utilisés dans cette recherche. Afin de saisir le contexte de la collecte de données, la recherche-action, d'où ont été tirées les données secondaires, ainsi que sa méthodologie sont présentées. Ensuite, le type d'analyse de contenu faite dans le cadre de cette étude est décrit.

Les résultats de l'étude sont donnés au troisième chapitre, qui est divisé en deux grandes sections. En premier lieu, on trouve les définitions communes des intervenants, c'est-à-dire les points communs de pensée ou de vécu liés à la recherche-action et à la socialisation de

genre. Par rapport au processus de socialisation de genre, une attention particulière est accordée aux lieux où ses pressions ont été ressenties par les intervenants. En deuxième lieu, les prises de conscience des intervenants de la socialisation de genre sont exposées. Elles sont toutes répertoriées, tant celles faites comme homme ou comme intervenant au GAPI avant le projet de recherche-action que celles qui ont eu lieu pendant le projet de recherche-action. Dans cette deuxième section, les implications de ces prises de conscience pour la pratique des intervenants sont aussi abordées.

Le quatrième chapitre reprend les résultats de cette étude et les compare avec la recension des écrits sur le sujet. C'est dans cette partie que sont présentés des hypothèses d'explication des résultats de même que certains questionnements qu'ils soulèvent. Ce chapitre comprend à la fin certaines recommandations pour les intervenants et pour les organismes qui interviennent auprès des hommes aux comportements violents.

En conclusion, le but de la recherche, la démarche faite pour atteindre ce but et les principaux résultats de la présente étude sont résumés.

CHAPITRE 1

PROBLÉMATIQUE ET ANALYSE DES ÉCRITS

Le présent chapitre dresse un bref historique de l'intervention auprès des hommes aux comportements violents et présente différents liens observés entre la socialisation de genre des hommes et la violence conjugale. À la fin, les enjeux reliés à l'intervention auprès d'autres hommes, pour un homme, seront également exposés.

1.1. HISTORIQUE DES PREMIERS GROUPES INTERVENANT AUPRÈS DES HOMMES AUX COMPORTEMENTS VIOLENTS

La violence conjugale était reconnue comme un problème social majeur au Québec avant sa criminalisation (Québec, 1986). Pourtant, pendant quelques années, très peu de ressources autres que la détention ont été développées pour les hommes arrêtés pour un délit en lien avec elle. Peu de recherches ont été menées sur les pratiques en détention à la suite d'un tel délit au Québec, mais il est possible de s'inspirer de celles faites dans une culture légale semblable telle que l'Angleterre. Au sein du milieu carcéral anglais, les interventions des agents de probation sont considérées comme inadéquates lorsqu'il y a violence conjugale, car il y a peu ou pas de suivi thérapeutique offert à ces hommes et que cela mène à peu ou aucun changement de comportements chez eux (Hearn, 2001). Partant du constat que le traitement était inadéquat lors de l'incarcération, et qu'il est impossible de contrer le problème social de la violence conjugale en faisant uniquement appel à des ressources venant en aide aux victimes (Morier *et al.*, 1991; Roy et Bélanger, 1993), des groupes de femmes et certains groupes d'hommes ont décidé de créer les premières ressources venant en aide spécifiquement aux hommes aux comportements violents à l'extérieur des lieux de détention.

Dans ce contexte sont apparus les premiers groupes venant en aide aux hommes aux comportements violents. Le groupe *Emerge* fut le premier à voir le jour aux États-Unis en 1977, tandis qu'au Québec, le premier organisme créé fut *Pro-Gam* en 1982. Sans prendre une grande distance avec l'aspect légal de la violence conjugale, ces organismes d'aide se sont voulus indépendants du système judiciaire afin que leurs interventions ne soient pas uniquement coercitives. Leurs premières interventions psychosociales allèrent toutefois de pair avec le système judiciaire : elles s'inscrivaient davantage dans un cadre de contrôle social, car les hommes aux comportements violents sont décrits comme déviants de la norme sociale d'égalité des sexes (Turcotte, 2003).

Cette nouvelle possibilité d'offrir des thérapies autres que la détention aux hommes aux comportements violents et la complexité du problème social visé par celles-ci amènent avec le temps la création d'une multiplicité d'approches d'intervention. Cela explique pourquoi à ce jour on en recense plusieurs dans les organismes québécois d'intervention auprès des hommes aux comportements violents : proféministe, humaniste, émotivo-rationnelle, cognitivo-comportementale, systémique, analytique, psychodynamique, psychoéducative et éclectique (Rondeau, Lindsay, Beaudoin et Brodeur, 1997).

Malgré les succès relatifs des différentes thérapies offertes et les hauts taux de récidive des clients de ces organismes (Rondeau, 1989), il s'avère que cette intervention spécialisée donne de meilleurs résultats que la seule arrestation policière avec ou sans incarcération. Hearn (2001) mentionne que ce succès est en grande partie dû aux connaissances spécifiques sur la violence conjugale développées dans ces organismes, qui sont nécessaires à ce type d'intervention. Il ajoute qu'en Angleterre cette formation ou expérience d'intervention en violence conjugale rend plus favorable le changement dans les groupes spécialisés pour hommes, comparativement aux interventions du réseau des services sociaux, des services correctionnels et des agents de probation, ainsi que des programmes incitatifs gouvernementaux. Cette expertise est également reconnue au Québec où la majorité des situations d'intervention avec ce type de clientèle est dirigée vers des

organismes spécialisés auprès d'hommes aux comportements violents. Parmi les agents orienteurs, il y a évidemment le système judiciaire, mais également le réseau de la santé et des services sociaux par les services offerts en première ligne (CSSS, CJ, etc.¹), et des organismes intervenant dans des problématiques connexes comme la prévention du suicide et les traitements visant l'arrêt ou la diminution de la toxicomanie (Turcotte *et al.*, 2002). Si ce n'était de ces portes d'entrée dans le réseau des services d'aide, centrées sur ce type de comportements problématiques, probablement que les hommes ne consulteraient pas ces ressources (Brooks, 1998; Dulac 1997).

1.1.1. Ce qui distingue l'intervention auprès des hommes aux comportements violents

Pour mieux comprendre ce qui distingue les ressources venant en aide spécifiquement aux hommes aux comportements violents des autres milieux d'intervention, il faut d'abord remonter aux influences de leurs pratiques. Pour ce faire, il est important de revenir sur le fait que l'intervention de ces organismes s'est développée en étant largement inspirée de l'analyse féministe de la violence conjugale. Cette analyse insiste sur l'influence de la socialisation de genre dans la problématique de la violence conjugale, où la domination des hommes sur les femmes découle du sexisme personnel, du sexisme institutionnel et du sexisme culturel (Orme, Dominelli et Mullender, 2000).

Selon ce point de vue, à la base de cette oppression il y a le système patriarcal établi dans notre société occidentale, qui explique la création et le maintien de la violence des hommes envers les femmes. Encore aujourd'hui, 70 % des organismes américains intervenant auprès des hommes aux comportements violents s'appuient sur cette explication (Austin et Dankwort, 1999). Cette analyse de la violence conjugale influence également le mandat des organismes : 81 % des organismes d'aide américains pour hommes aux comportements violents ont un mandat provenant du modèle proféministe, qui privilégie la protection et la sécurité des victimes par l'arrêt des comportements violents de l'homme agresseur (Austin et Dankwort, 1999). Au Québec, c'est également cette philosophie qui est la plus répandue

¹ CSSS : Centre de santé et de services sociaux ; CJ : Centre Jeunesse.

parmi toutes celles nommées précédemment; il s'agit de la philosophie prépondérante dans 25 % des organismes d'aide pour hommes aux comportements violents (Rondeau, Lindsay, Beaudoin et Brodeur, 1997). Selon Rondeau, Lindsay, Beaudoin et Brodeur, l'emploi d'une telle philosophie d'intervention dans les organismes venant en aide aux hommes aux comportements violents risque de faire vivre aux intervenants différents dilemmes éthiques en ce qui a trait à la loyauté, à la confidentialité et aux conflits de valeurs entre celles des intervenants et des clients. Ces dilemmes proviennent du questionnement à savoir qui est le client, ce dernier est différent selon la philosophie de l'organisme à savoir qu'il peut être soit l'homme aux comportements violents soit la conjointe et les enfants à protéger.

Une autre caractéristique des organismes qui viennent spécifiquement en aide aux hommes aux comportements violents est l'utilisation de la méthode d'intervention de groupe, le modèle le plus souvent utilisé au Québec (Rondeau, Lindsay, Beaudoin et Brodeur, 1997), et cela, toutes approches confondues. Aux États-Unis, celle-ci représente 86 % des interventions faites auprès des hommes aux comportements violents, et son but est de continuer de développer l'entraide entre les hommes et de briser leur isolement (Austin et Dankwort, 1999). Au Québec, le Service d'aide aux conjoints (SAC) croit également que l'intervention de groupe est idéale pour briser l'isolement des hommes (Nantel et Gascon, 2002). C'est dès le début de l'intervention auprès des hommes aux comportements violents, soit chez les pionniers d'*Emerge*, qu'on retrouve l'utilisation du groupe. L'ouverture des hommes à leurs propres émotions et le partage de celles-ci entre hommes uniquement sont à la base de la force de ces groupes (Adams et McCormick, 1982), étant donné que les hommes ont rarement la chance de partager entre eux leur intériorité (Nantel et Gascon, 2002). Nantel et Gascon ajoutent que le groupe est un outil efficace pour la resocialisation des hommes visant à devenir non violents. D'autres forces sont également reconnues au modèle d'intervention de groupe pour les hommes aux comportements violents, telles que la présence d'un lieu contrôlé où les participants peuvent pratiquer leurs nouvelles habiletés relationnelles non violentes, ou encore le fait que ceux-ci soient confrontés à d'autres participants étant à des stades différents de cheminement dans les groupes ouverts (Rondeau, Lindsay, Beaudoin et Brodeur, 1997).

De plus, d'autres éléments spécifiques du groupe ont une incidence sur le cheminement des hommes aux comportements violents; ils sont désignés comme des facteurs d'aide (Lindsay, Turcotte, Montminy et Roy, 2006). Plus précisément, ceux concernant la connaissance de soi, l'altruisme, la cohésion, l'apprentissage par imitation et la récapitulation de la famille permettent aux hommes aux comportements violents de persévérer dans le traitement qui leur est offert et d'atteindre les objectifs visés de modification des attitudes et des comportements violents.

1.1.2. Maintenir la persévérance et éviter les abandons

Il est fort à propos pour les intervenants d'investir dans ces facteurs d'aide quand on connaît les difficultés de persévérance des hommes aux comportements violents dans les traitements qui leur sont offerts. Ce problème se reflète dans le haut taux d'abandon de la thérapie par les clients, s'élevant à plus de 60 % pour les hommes aux comportements violents inscrits dans différents programmes québécois (Rondeau, Brochu, Lemire et Brodeur, 1999). Il est à noter que, selon Rondeau, Brochu, Lemire et Brodeur, le choix de l'approche d'intervention influence très peu la persévérance des hommes dans le traitement.

Comme hypothèse de facteurs individuels pouvant mener à l'abandon, Bélanger (2002) croit que les interventions qui visent les comportements problématiques de l'homme sans regarder l'humain qui se cache derrière touchent peu les participants : leur motivation est atteinte, car la confrontation directe sans accueil de leur humanité ne favorise pas la continuité du parcours thérapeutique. De plus, dans une intervention qui tient compte non pas de la spécificité de la personne, mais uniquement des comportements violents, on oublie les liens entre la masculinité et la violence (Orme, Dominelli et Mullender, 2000). Rondeau, Brochu, Lemire et Brodeur (1999) suggèrent précisément d'accueillir les hommes pour leur valeur humaine, car la qualité de l'alliance thérapeutique peut ainsi s'établir et il appert qu'elle est un des principaux facteurs contribuant à la persévérance en traitement des hommes aux comportements violents.

L'abandon du traitement par les hommes aux comportements violents peut amener d'autres problèmes. Les hommes qui abandonnent un traitement avant la fin ont souvent des démêlés avec la justice par la suite (Rondeau, Brodeur, et Boisvert, 2002). Allant de pair avec l'abandon, l'arrêt de soutien ou de suivi après la thérapie fait en sorte que les hommes aux comportements violents peuvent ne pas maintenir leurs acquis et qu'il y a un risque de récurrence de comportements violents à la suite du traitement, dont la persistance de comportements de violence verbale et psychologique (Ouellet, Lindsay, et St-Jacques, 1993). Hearn (2001) explique que dans certains modèles d'intervention, lorsque la conjointe et les enfants sont en sécurité, les hommes aux comportements violents ne reçoivent plus d'aide, car l'arrêt des comportements violents de l'homme est une priorité d'intervention secondaire. En effet, dans ces modèles, c'est la sécurité des victimes qui est priorisée, au détriment de la création du lien thérapeutique avec le client masculin.

1.1.3. Interventions qui interpellent les hommes

Pour interpellier davantage les hommes en thérapie, Tremblay, Thibault, Fonséca et Lapointe-Goupil (2004) proposent certains modes d'intervention concrets qui répondent mieux aux besoins masculins, comme aller vers le client en faisant du dépistage et en offrant des approches de « la main tendue », tenter de comprendre l'émotion derrière le comportement et d'être à l'écoute de la souffrance des hommes, leur redonner du pouvoir en misant sur leurs forces, offrir de l'intervention de crise, travailler à reconstruire les liens sociaux de la personne pour briser son isolement et être ouvert aux multiples masculinités et à leurs facettes. Cependant, malgré cette insistance sur l'importance d'intervenir à partir des valeurs des clients, Rondeau, Brochu, Lemire et Brodeur (1999) maintiennent que les intervenants en violence conjugale doivent demeurer vigilants par rapport à la sécurité des victimes et doivent responsabiliser les hommes à l'égard de leurs attitudes et comportements violents.

Sans avoir précisé sa pensée de façon concrète sur le sujet, *Emerge*, dès ses premières interventions de groupe, considère qu'il est efficace de viser la prévention de futurs actes de violence plutôt qu'une seule intervention curative (Adams et McCormick, 1982). À partir de cette idée, on peut déjà faire l'hypothèse qu'intervenir au-delà des comportements violents serait plus efficace et pourrait permettre un plus grand transfert des acquis dans la vie quotidienne après la thérapie. Pour appliquer cette stratégie de manière concrète, Jakupcak, Tull et Roemer (2005) recommandent un modèle d'intervention de type psychoéducatif, qui vise la prise de conscience des hommes par rapport à leur vie émotionnelle, l'identification des états émotionnels précédant le passage à l'acte violent et l'augmentation de l'empathie. Ce type d'intervention inculquerait aux hommes une plus grande tolérance au stress ou à la source du stress, dont le stress de rôle de genre² (Jakupcak, Lisak et Roemer, 2002). Pour diminuer le stress de rôle de genre ou la confrontation de l'identité de rôle de genre des hommes, Franchina, Eisler et Moore (2001) proposent de leur côté d'enseigner aux hommes une plus grande tolérance à l'égard de l'idée que la femme a le droit de s'affirmer et que cela ne remet pas en cause leur estime personnelle comme homme.

Cet apprentissage permettrait de diminuer le stress de rôle de genre des hommes dans des situations qui normalement ne devraient pas les heurter. En plus de la tolérance à l'égard de l'affirmation de la femme, une intervention visant à établir des rapports égalitaires entre hommes et femmes permettrait de déconstruire les trois croyances qui autorisent le conjoint à agresser sa partenaire : croire que c'est permis de dominer les femmes, que c'est possible d'utiliser la violence pour régler des problèmes et que c'est correct d'agir avec violence envers sa conjointe (Adams et McCormick, 1982). Ces croyances se rapprochent des « 7 P » de la violence des hommes de Kaufman (1999, dans Kaufman, 2008) : 1) le pouvoir patriarcal; 2) la croyance qu'ils ont des privilèges; 3) la permission d'agir avec violence; 4) le paradoxe du pouvoir des hommes qui les fait souffrir et les isole; 5) l'armure psychique de la masculinité qui rejette le féminin; 6) le prestige de pressions psychiques relié à l'étouffement des émotions; 7) les expériences passées en lien avec l'exposition ou la soumission à la violence d'autrui.

² Le concept du stress de rôle de genre sera défini au chapitre 2.

Globalement, ces stratégies d'intervention montrent qu'il faut agir au-delà du comportement violent, cela, en visant une resocialisation de genre des hommes, ce qui améliore la prévention des agressions faites aux femmes (Jakupcak *et al.*, 2002 et 2005). En intervenant ainsi, il devient possible de déconstruire le sens que ces hommes donnent à leur violence, notamment la nécessité de prouver leur valeur masculine (Anderson et Umberson, 2001).

De manière semblable, l'intervention psychosociale auprès d'une clientèle masculine dont la problématique déborde la violence conjugale doit avoir pour stratégie primordiale de tenir compte du genre masculin et de ses conséquences sur les hommes (Brooks, 1998; Dulac, 2001; Keebler et Rondeau, 2002; Philpot, 2000; Tremblay, 1996). Pour ce faire, les auteurs mentionnés nomment différents moyens, tels que valider et normaliser certaines croyances, attitudes et émotions typiques du genre masculin, accepter l'homme tel qu'il est, avoir de l'empathie envers les garçons pour qu'ils apprennent tôt à exprimer toutes leurs émotions, promouvoir de nouvelles masculinités non sexistes, unifier les hommes avec les femmes dans une lutte contre le système patriarcal, aider les hommes aux comportements violents à prendre conscience des genres masculin et féminin, briser l'isolement des hommes, etc. La pertinence de ces pistes d'intervention pour le travail social se trouve dans le fait que l'homme fasse une démarche personnelle d'abord, pour qu'ensuite il y ait changement social (New, 2001; Philpot, 2000), ce qui peut mener à un changement dans les institutions. Par exemple, cela pourrait faire que les hommes soient davantage portés à demander de l'aide (Dulac, 2001). La pratique idéale est donc une pratique sociale qui vise des changements personnels, interpersonnels, institutionnels et politiques (Nantel et Gascon, 2002).

1.1.4. Intervention directe sur la socialisation de genre pour diminuer les comportements violents

Philpot (2000) va plus loin sur le lien entre la violence conjugale et la construction du genre masculin. Pour elle, il faut élaborer un modèle d'intervention qui conçoit la violence comme un effet de la socialisation de genre traditionnelle des hommes et qui propose comme intervention une réappropriation par l'homme de sa propre masculinité avec des normes de genre non violentes, non sexistes et plus égalitaires. Cette idée est loin d'être farfelue, car des pistes de cette réflexion apparaissaient déjà dans le modèle d'*Emerge*. Adams et McCormick (1982) écrivent que la construction de la violence se fait à travers l'éducation des garçons et, notamment, l'isolement des hommes. Tremblay, Thibault, Fonséca et Lapointe-Goupil (2004) partagent cette idée que dans le processus de la socialisation masculine, les garçons apprennent très tôt à réprimer leurs émotions, tandis que la force et la violence sont valorisées.

De la sorte, les normes de la masculinité et de la féminité, résultats de la socialisation de genre comme construction sociale, sont au cœur du problème de la violence conjugale (Philpot, 2000). L'anthropologue Françoise Héritier (1996) précise que cette domination du masculin sur le féminin ne provient nullement d'un handicap féminin, mais découle plutôt d'une volonté des hommes de contrôler la reproduction sur laquelle ils ne disposent que de peu de pouvoir, sinon d'aucun pouvoir. Philpot (2000) explique que les inégalités de genre sont créées à partir des définitions de genre différenciées et duelles. Justement, selon Adams et McCormick (1982), la violence conjugale est un phénomène social dans lequel les hommes utilisent la violence pour résoudre leurs problèmes, mais également pour se différencier des femmes. Ces mêmes auteurs décrivent trois forces inter-reliées qui sont autant de raisons qui expliqueraient la violence des hommes envers les femmes dans un contexte de vie conjugale. La première est la socialisation de genre des hommes qui leur montre à être agressifs et dominants dans leurs relations sociales. Tremblay, Thibault, Fonséca et Lapointe-Goupil (2004) ont précisé ultérieurement que c'est la socialisation masculine traditionnelle qui valorise la force et la violence pour construire l'identité masculine, ce qui augmente les gestes violents et dévalorise la parole.

La deuxième force, selon Adams et McCormick, est l'environnement social ou les différents milieux de vie – débutant par la famille et l'école, continuant dans les différents milieux de travail et dans l'image sociale de la police, des pompiers et de l'armée –, qui renforce ces valeurs par un système de récompenses et de punitions. La troisième est la société patriarcale passée et dont certains éléments demeurent actuels, qui a établi des normes sociales dictant aux hommes qu'ils sont le genre dominant et doivent l'assumer dans toutes les sphères sociales de leur existence.

Philpot (2000) et Kaufman (2008) voient également la domination des hommes sur les femmes comme une des manifestations négatives de la socialisation de genre. Cependant, Philpot (2000) l'insère parmi d'autres incompréhensions entre les deux genres et dans les conflits ou les insatisfactions entre les hommes et les femmes. Ces incompréhensions se vivent dans des zones où il y a des différences entre les hommes et les femmes, comme l'autonomie ou la dépendance, la contradiction ou la complémentarité dans le développement de la personnalité, les styles communicationnels, la résolution de problèmes, la sexualité ludique ou convenue, les rôles et attentes envers la famille, de protection pour l'homme et de soins pour la femme. Encore selon Philpot (2000), les conflits entre les nouveaux hommes et les nouvelles femmes d'aujourd'hui sont plus compliqués qu'auparavant, car aucun des deux genres n'a complètement accepté ses nouveaux rôles. Selon Levant et Philpot (2002), leurs nouveaux et anciens rôles sont souvent confus, contradictoires et conflictuels, ainsi, ils deviennent une source de stress et de conflits internes, tant pour les hommes que pour les femmes.

1.1.5. Pratiques novatrices et concrètes qui tiennent compte de la socialisation de genre des hommes

Au lieu d'aborder exclusivement les comportements de violence des hommes, on peut déconstruire les idéologies masculines traditionnelles, notamment modifier la définition de ce qui est socialement considéré comme masculin et par le fait même déconstruire certains stéréotypes de genre. Il devient alors possible de valoriser d'autres normes de la masculinité ou d'autres formes de masculinité qui mettent en avant des valeurs telles que le pacifisme, la non-violence, le respect et l'égalité entre les sexes (Kaufman, 2008).

Cette redéfinition du masculin, qui se fait à même l'intervention auprès des hommes, doit aussi tenir compte des normes de genre qui influencent profondément la vie privée et la vie publique des hommes. « L'intervention sociale auprès des hommes devrait reconnaître la diversité des masculinités et aider les hommes à déterminer l'impact qu'ont les valeurs sociales, culturelles et politiques dominantes sur leur vécu personnel et leurs relations. » (Nantel et Gascon, 2002 : 110).

Nantel et Gascon (2002), faisant référence à leur expérience clinique au Service d'aide aux conjoints (SAC), mentionnent également qu'il est primordial dans l'intervention auprès des hommes d'intervenir sur le lien entre le client et l'intervenant, car la prise de contact et l'accueil sont fondamentaux dans la relation d'aide. Pour créer ce lien, les clients du SAC) apprécient de leurs intervenants « la franchise, l'ouverture, l'écoute, l'honnêteté, l'intérêt, l'égalité, le respect et la flexibilité » (Nantel et Gascon, 2002 : 109). Cette liste de qualités est constituée uniquement de savoir-être.

Malgré le nombre d'écrits grandissant sur l'intervention auprès des hommes, dont ceux aux comportements violents, ces dix dernières années, l'expertise en intervention auprès de cette clientèle s'est surtout développée autour de solutions ou de meilleures interventions aux dépens de l'explication du problème en tant que tel. Ainsi, aux États-Unis, les interventions demeurent centrées sur les enjeux de pouvoir et le contrôle des comportements (Austin et Dankwort, 1999). En dépit de cette difficulté à innover, on croit encore que le service social est la discipline la plus adéquate et la plus pertinente pour développer l'intervention en violence conjugale. Cette idée est justifiée par le fait que la relation des individus avec leur environnement est le domaine spécifique du service social, et la relation de l'individu avec le système de construction sociale du genre est un des éléments sur lesquels les travailleurs sociaux savent intervenir (Orme, Dominelli et Mullender, 2000).

1.2. LIENS ENTRE SOCIALIZATION DE GENRE DES HOMMES ET VIOLENCE CONJUGALE

Il est d'autant plus pertinent d'intervenir sur la socialisation de genre dans l'intervention auprès des hommes aux comportements violents, vu que des liens ont été établis entre cette dimension et la violence (Anderson et Umberson, 2001; Cohn et Zeichner, 2006; Franchina, Eisler et Moore, 2001; Jakupcak *et al.*, 2002 et 2005; Moore et Stuart, 2005). Plus précisément, l'utilisation de la violence serait une des conséquences de la socialisation de genre des hommes. Selon certains auteurs (Cohn et Zeichner, 2006; Franchina, Eisler et Moore, 2001; Jakupcak, Lisak et Roemer, 2002), il existerait un lien significatif entre le stress de rôle de genre, l'identité masculine et les conduites d'agression : le stress de rôle de genre a en fait un effet modérateur sur la dimension agressive liée à l'identité masculine traditionnelle (Cohn et Zeichner, 2006; Jakupcak, Lisak et Roemer, 2002). Les hommes vivant beaucoup de stress de rôle de genre font davantage d'attributions négatives envers la conjointe et utilisent plus la violence verbale que ceux en vivant moins (Franchina, Eisler et Moore, 2001). Franchina, Eisler et Moore démontrent également que si la situation est contrariante sur le plan de l'identité de genre de l'homme, les hommes vivant beaucoup de stress de rôle de genre feront encore plus d'attributions négatives envers leur conjointe. Ainsi, si une femme s'affirme face à un homme, la situation peut être perçue comme provocante pour l'homme ayant assimilé rigidement le rôle de genre masculin; le risque de violence sera alors plus grand. Cette violence pourra être plus forte chez les hommes qui vivent beaucoup de stress de rôle de genre. Ainsi, la relation semble être sous la forme de cette équation : genre masculin x (stress de rôle de genre + confrontation) = risque élevé de violence.

Il faut toutefois apporter des nuances à cette relation. Tout d'abord, peu importe quelle approche de la masculinité est utilisée – soit l'approche par les traits de caractère, l'approche normative, l'approche sur les rôles de genre basée sur le stress/conflit ou l'approche indirecte –, il existe toujours des liens significatifs entre le stress de rôle de genre, l'identité masculine et les conséquences reliées à la socialisation de genre (Moore et Stuart, 2005). Selon Moore et Stuart (2005), parmi ces dernières, la prédisposition à la honte et la peur de vivre des émotions comme la tristesse, la honte et la peur sont en lien avec la violence.

La première conséquence les amène à exprimer ouvertement de l'hostilité, tandis que la peur des émotions fragilisantes pour leur identité masculine, donc des émotions davantage associées au genre féminin, est une variable médiatrice des autres éléments liés à la violence, que ce soit le stress de rôle de genre, l'identité masculine ou la prédisposition à la honte des hommes (Jakupcak, Tull et Roemer, 2005). Selon cette théorie, l'identité masculine serait influencée par le stress de rôle de genre dans son lien significatif avec la violence. On pourrait illustrer cette nouvelle relation par l'équation suivante : (genre masculin + stress de rôle de genre) x peur des émotions fragilisantes = risque de violence.

Cette même relation significative entre la violence conjugale et le genre masculin a été explorée par Anderson et Umberson (2001), mais dans une direction opposée, c'est-à-dire par la façon dont la violence masculine sert aux hommes pour construire leur identité de genre. Ces auteures ont interviewé 33 hommes hétérosexuels ayant des comportements violents envers leur conjointe. Dans leurs entrevues, elles ont découvert que, selon les arguments des participants, la violence est une pratique constructrice du genre. Premièrement, dans les situations racontées, le problème de violence conjugale est plus important chez les hommes que chez les femmes. Les hommes commettent plus fréquemment des actes violents, qui sont aussi plus graves que ceux des femmes; d'ailleurs, ils ne se sentent pas menacés d'en subir de la part de leur partenaire. Deuxièmement, les hommes décrivent leur violence comme étant différente de celle de leur partenaire. Ils parlent d'une violence plus rationnelle, plus efficace et plus explosive, comparativement à une violence féminine plus hystérique, inefficace et futile. Ainsi, ce discours minimise la violence féminine et valorise la violence masculine; il présente l'homme agresseur comme étant calme, rationnel et en contrôle de la situation, et met la femme en situation de danger. Cela a pour effets de confirmer l'idée que l'homme masculin doit être en situation de pouvoir dans son couple et de renforcer la différence de genre dans la violence conjugale. Troisièmement, les discours des hommes blâmant la victime comme étant responsable des gestes violents renforcent les stéréotypes de genre. Les hommes prétendent que ce sont les tentatives de contrôle de leur conjointe qui provoquent leur réaction violente, étant donné que par le passé ils n'ont pas commis de tels actes.

Quatrièmement, les hommes rationalisent leur violence, voire la banalisent, parce qu'ils croient que le système judiciaire et les médias y réagissent de façon exagérée et punissent trop fortement des incidents mineurs. Par crainte des réprimandes, ils nient leurs actes violents devant les autorités et du fait même, ils nient la position de victime des femmes. S'il y a une victime, il s'agit de l'homme vis-à-vis du système judiciaire : dans cette vision binaire, ils ne se considèrent pas comme des agresseurs. Enfin, dans ce sens ou dans l'autre, les liens entre la socialisation de genre des hommes et la violence conjugale sont bien documentés.

1.3. INTERVENANTS MASCULINS EN SERVICE SOCIAL

« Actuellement, les hommes sont toujours pratiquement absents des professions de soins considérées féminines (soins infirmiers, service social, service de garde, préposés aux bénéficiaires, esthétique, etc.). » (Nantel et Gascon, 2002 : 103) Cette sous-représentation dans les domaines de la relation d'aide se fait à l'avantage d'une surreprésentation dans des métiers davantage reliés au pouvoir, comme propriétaire de PME, représentant dans un conseil d'administration, membre d'un parti politique ou athlète investi pleinement dans les sports professionnels et récréatifs (Cloutier, 2004). Une piste d'explication de ce phénomène est fournie par Nantel et Gascon (2002 : 103) : « le système économique et social du travail fondé sur le capitalisme a toujours besoin des caractéristiques masculines conservatrices pour le maintien des relations de productions actuelles. »

C'est dire que les caractéristiques masculines découlant de la socialisation de genre traditionnelle vont à l'encontre de la relation d'aide ou de certains principes d'intervention. Par exemple, parmi les conséquences de la socialisation de genre des hommes, l'« alexithymie », qui est une déficience à comprendre, vivre et exprimer ses émotions, l'évitement de situations d'intimité avec d'autres hommes (Philpot, 2000) et l'adoption de règles et de valeurs qui vont à l'encontre des besoins humains et de l'identité humaine (Phaneuf, 2000) sont en contradiction avec certaines habiletés de la relation d'aide.

De plus, si les intervenants masculins en tant qu'hommes ne peuvent pas pleurer, se plaindre ou parler de leurs difficultés, avoir peur et être responsables de la famille (Nantel et Gascon, 2002; Phaneuf, 2000), il est irréaliste pour eux de s'approcher suffisamment de leurs émotions pour les montrer à leurs clients ou pour devenir un modèle efficace au plan thérapeutique, vu qu'il n'est pas authentique. Ces compétences nécessaires comme habiletés d'intervention, qui sont surtout de l'ordre du savoir-être, sont développées soit à travers un processus de socialisation de genre non traditionnel ou un autre processus de socialisation.

Il serait souhaitable que plus d'hommes étudient dans un domaine relié à la relation d'aide pour répondre à la demande des organismes en service social, mais aussi des organismes venant en aide aux clientèles masculines. Toutefois, même si ce but était atteint, la difficulté d'intervenir auprès des hommes demeurera, car dans la formation de base des intervenants, il manque des cours sur les réalités masculines et les intervenants ne sont pas prêts à recevoir des hommes dans leur bureau (Brooks, 1998; Dulac, 2001). Au Québec, ces cours sont surtout offerts aux études supérieures.

1.3.1. Pré requis des intervenants masculins auprès d'une clientèle masculine

Brooks (1998) explique le fait qu'intervenir en tenant compte du genre de la personne demande à l'intervenant d'avoir un large éventail de réponses complexes à donner au client, qui nécessite un important bagage de connaissances théoriques, professionnelles et personnelles. L'intervenant doit acquérir ces connaissances par un processus d'instruction plus classique par le biais d'études ou de lectures, mais également par un cheminement d'exploration et de croissance personnelle (Brooks, 1998 : 231).

Brooks (1998) estime donc que considérer le genre dans l'intervention ne concerne pas seulement le client, mais touche aussi la façon dont s'est construite la personne qui intervient. Ainsi, l'intervenant doit être conscient :

- 1) de la compréhension du client du sens des différents messages en lien avec ce que doit être selon lui un homme ou une femme;

- 2) de la façon dont cette compréhension du client a influencé son parcours de vie et fait partie du problème pour lequel il consulte;
- 3) de l'influence de la socialisation de genre du client sur sa manière de participer dans la thérapie;
- 4) de l'impact de sa propre socialisation de genre comme intervenant et de la façon dont elle influence sa manière d'intervenir auprès d'un autre homme;
- 5) de la différence de la relation intervenant/client par rapport aux relations plus stéréotypées dans la culture habituelle;
- 6) du contexte dans lequel se produit la relation d'aide, qui peut influencer l'interprétation du rôle de genre, par exemple, les masculinités différentes valorisées sur une base militaire ou dans une église. (Brooks, 1998 : 234-235)

La psychothérapie sensible au genre telle que définie par Philpot (2000) est un exemple de ce type de pratique. Cette démarche vise un changement individuel avant un changement social et elle propose un processus qui va à l'encontre de la socialisation de genre des hommes. Selon cette auteure, les intervenants qui veulent pratiquer la psychothérapie sensible au genre doivent connaître les réalités et les écrits scientifiques produits par rapport aux deux genres, ne pas imposer de limite aux rôles que les hommes et les femmes peuvent jouer en nommant les dichotomies possibles et approcher la thérapie de la manière la plus androgyne possible. Ce processus d'intervention qui amène une prise de conscience s'accompagne habituellement de divers sentiments, notamment de colère et de responsabilité de la part des hommes clients par rapport à la violence entre les sexes, mais aussi possiblement d'anxiété vis-à-vis de la possibilité pour l'homme de perdre les privilèges acquis grâce au patriarcat (Brooks, 1998 : 240; Kaufman, 2008; Philpot, 2000). Le but final d'un tel type de thérapie est que les hommes prennent leurs responsabilités et provoquent des changements unilatéralement en s'unissant avec les femmes, et cela, en faisant preuve d'une connaissance empathique des différences de genre et en étant proactifs (Brooks, 1998; Philpot, 2000).

1.3.2. Pré requis des intervenants masculins auprès des hommes aux comportements violents

Un enjeu important existe par rapport au choix de la ou des personnes qui interviennent auprès d'hommes aux comportements violents; que ce soit des hommes ou des femmes, des éléments négatifs et positifs sont liés à ce choix. Selon un point de vue davantage relié au féminisme radical, si les femmes entreprennent de traiter les hommes pour leur problème de violence, le cercle vicieux traditionnel des rôles de genre est nourri, car les hommes restent responsables de leurs comportements, mais ne font rien pour les changer, tandis que les femmes les écoutent et les maternent encore (Orme, Dominelli et Mullender, 2000). En fait, d'après Orme, Dominelli et Mullender, si les intervenantes pratiquent ce type d'intervention, elles seront probablement confrontées aux phénomènes de transfert et de contre-transfert avec les clients; elles devront éviter les joutes où elles représentent les femmes qui partagent les caractéristiques étiquetées par les hommes aux comportements violents. À l'inverse, les intervenants masculins, sans co-animatrice, doivent plutôt éviter de s'associer à ces hommes et de soutenir leurs attitudes et croyances qui renforcent le système de valeurs du patriarcat. Ainsi, la thérapie de groupe deviendrait, selon ces auteures, un lieu où les attitudes et les comportements sexistes sont confortés, ce qui va à l'encontre des buts à atteindre pour les pratiques auprès des hommes aux comportements violents mentionnés précédemment.

Étant donné ces limites, la co-animation mixte serait idéale, selon Orme, Dominelli et Mullender (2000), surtout qu'elle permettrait d'offrir un modèle de relation égalitaire sans violence entre hommes et femmes. Cependant, dans ce type de dyade, certains dilemmes éthiques demeurent, en particulier celui de savoir qui doit défendre l'intervenante si les hommes qui participent au groupe tiennent des propos sexistes (Rondeau, Lindsay, Beaudoin et Brodeur, 1997). Si l'intervenant le fait, l'idée que la femme ne peut se défendre seule est entretenue, tandis que si c'est l'intervenante qui répond, elle pourrait créer à ce moment une opposition des positions féminines et masculines dans le groupe.

Toutefois, il faut noter que parfois le dilemme de la co-animation des groupes ne se pose pas au Québec, faute de ressources. Les subventions accordées aux organismes québécois venant en aide aux hommes sont si peu élevées que ceux-ci n'ont pas toujours le choix entre un ou deux intervenants pour leurs groupes (Dulac, 2001). En effet, selon Nantel et Gascon (2002 : 107), « les démarches faites pour le développement de nouveaux services pour hommes sont souvent minimisées ou classées non-prioritaires ». Cependant, il est à noter qu'au Québec, les ressources en violence conjugale sont mieux financées que les autres types de ressources venant en aide aux hommes. Tout de même, dans la situation où il n'y a qu'un seul intervenant, un homme qui a une vision pro-féministe et une forte conscience de sa propre masculinité profitera au climat du groupe (Orme, Dominelli et Mullender, 2000). Il pourra ainsi travailler à faire la promotion de valeurs égalitaires, mais en plus, il servira de modèle aux hommes pour construire une masculinité non traditionnelle et non violente. Ces éléments de savoir-être sont décrits comme une exigence particulière pour les hommes intervenant dans ce domaine.

Aux États-Unis, il existe d'autres exigences d'emploi spécifiques que doit posséder un homme intervenant auprès des hommes aux comportements violents. Dans les organismes américains dédiés à cette clientèle, le fait d'atteindre un certain niveau de formation professionnelle est un des critères importants dans le choix des intervenants embauchés (Austin et Dankwort, 1999 : 160). Selon Austin et Dankwort, en plus de cette donnée académique, les organismes américains s'attendent à ce que les intervenants auprès des hommes aux comportements violents soient non violents dans leur propre vie, qu'ils n'abusent pas d'alcool ou de drogue, qu'ils soient débarrassés de toutes attitudes sexistes et qu'ils possèdent une formation ou une expérience pertinente en violence conjugale. Dans un même ordre d'idées, Adams et McCormick (1982) pensent que ces hommes doivent d'abord régler leurs problèmes personnels et relationnels de violence dans leur couple, et ensuite seulement ils pourront s'associer aux femmes pour trouver des solutions et lutter pour contrer la violence conjugale.

Ces changements de nature personnelle visent à actualiser des compétences et des attitudes acquises à l'extérieur de la socialisation traditionnelle du genre masculin. Ils sont nécessaires à l'intervenant qui travaille auprès des hommes aux comportements violents pour proposer et faire la promotion d'une redéfinition en profondeur de la masculinité. Les intervenants deviennent donc les modèles d'une masculinité plus humaine qui valorise moins d'agressivité et plus d'attention portée aux besoins des autres, les femmes notamment, ce qui favorisera davantage de collaboration entre les hommes ensemble, et également avec les femmes pour développer des relations plus égalitaires (Orme, Dominelli et Mullender, 2000 : 100). Kaufman (2008) insiste pour que ce changement dans la définition de la masculinité soit fait dans le respect des hommes et de leurs besoins et désirs. Brooks (1998) ainsi que Nantel et Gascon (2002) vont plus loin en affirmant que les hommes doivent partager ces revendications et participer à cette redéfinition des masculinités, car c'est l'identité des hommes et les domaines du masculin à long terme qui sont en jeu, même si tous vont bénéficier de ce changement social. Aussi, plusieurs auteurs (Gondolf et Hanneken, 1987; Kaufman, 2008; Moore et Stuart, 2005) croient que les hommes aux comportements violents sont bien placés eux aussi pour participer à ce mouvement social, car ils présentent beaucoup de caractéristiques de la masculinité traditionnelle à remettre en question.

1.3.3. Influence réciproque de la vie privée et de la vie professionnelle

Comme l'expérience de vie influence la pratique, la vie professionnelle influence également la vie privée. Ce chevauchement entre la vie professionnelle et personnelle est des plus réels pour les personnes en relation d'aide (Goldblatt, Buchbinder, Eisikovits et Arizon-Mesinger, 2009). Cette influence peut être positive ou négative sur les deux personnes que sont le client et l'intervenant. Pour l'intervenant, des changements ont surtout lieu dans la vie intime de la personne, dans les attentes en lien avec ses interactions sociales et dans la structure de sa personnalité (Goldblatt, Buchbinder, Eisikovits et Arizon-Mesinger, 2009 : 364).

Dans le domaine de l'intervention en contexte de violence conjugale, peu de recherches ont été menées sur ce sujet, et à ce jour, une seule a été faite, auprès d'intervenantes seulement – cependant, il est envisageable que des influences semblables soient ressenties par des hommes intervenant auprès d'hommes aux comportements violents. L'objet de cette recherche était d'éclaircir comment le fait d'intervenir en violence conjugale influence la vie intime de 14 intervenantes, autant sur le plan de leur identité comme femme que de leur identité comme conjointe (Goldblatt, Buchbinder, Eisikovits et Arizon-Mesinger, 2009). Les principales zones d'influence de la vie professionnelle dans la vie privée des intervenantes concernent la vision des relations de genre et de pouvoir, qui leur permet de réévaluer leur relation de couple; plus la perméabilité est grande entre le travail et la vie de couple, plus les conflits de couple peuvent devenir agressifs ou dramatisés, ou prendre des proportions de conflits sociaux et politiques. L'intervention en violence conjugale devient le miroir qui donne le reflet de la dynamique de couple et de ses conflits, des pratiques parentales ou du processus conjugal de prise de décision (Goldblatt et Buchbinder, 2003, dans Goldblatt, Buchbinder, Eisikovits et Arizon-Mesinger, 2009). Un autre type de miroir est la dissonance que les intervenantes ressentent quand elles sont confrontées à l'écart entre ce qui est prescrit aux clients et ce qu'elles font dans leur vie (Goldblatt, Buchbinder, Eisikovits et Arizon-Mesinger, 2009). De plus, l'usure, dans ce domaine, fait en sorte que les intervenantes croient de moins en moins à une relation de couple stable et saine, étant donné qu'elles ne voient que l'inverse dans leur pratique clinique. Autrement dit, la détresse vécue par l'intervenante liée à une intervention particulièrement difficile peut souvent s'exprimer en « besoin d'air et de respirer », comme si elle suffoquait (« need for space and air, which conveys the threat as the sense of suffocation ») (Goldblatt, Buchbinder, Eisikovits et Arizon-Mesinger, 2009 : 371), ce qui peut être encore plus exigeant dans sa vie de couple. Pour s'extirper de ces importantes difficultés, autant de leur vie privée que professionnelle, certaines intervenantes vont même jusqu'à consulter des ressources d'aide psychologique (Goldblatt, Buchbinder, Eisikovits et Arizon-Mesinger, 2009 : 375).

À la lumière de ces difficultés, Goldblatt, Buchbinder, Eisikovits et Arizon-Mesinger (2009) recommandent aux intervenantes de recevoir une formation particulière afin d'intervenir dans la problématique de la violence conjugale :

- 1) prévoir une formation sur le fardeau émotionnel d'une telle pratique et la possibilité que ce fardeau soit transféré dans leur vie intime;
- 2) apprendre aux intervenantes à utiliser leur nouvelle compréhension des relations hommes/femmes et des relations de pouvoir positivement et aux bons endroits plutôt que de l'utiliser pour analyser tous types de relations et même leurs relations intimes;
- 3) développer une attitude de remise en question;
- 4) apprendre des manières constructives de contrer les relations de pouvoir et les inégalités de genre;
- 5) apprendre à ne pas transposer la vie professionnelle dans l'intimité et inversement, en ne niant pas leur effet, mais tout de même en développant une frontière qui élimine les transferts directs;
- 6) mettre l'accent sur la socialisation pré-emploi et pendant l'emploi en lien avec des savoir-être plutôt qu'uniquement avec les savoirs et les savoir-faire. (Goldblatt, Buchbinder, Eisikovits et Arizon-Mesinger, 2009 : 380)

Il est permis de croire que ces recommandations peuvent s'appliquer également aux hommes intervenant auprès des hommes aux comportements violents.

1.3.4. Pertinence sociale de la présente étude

Ainsi, améliorer les connaissances sur le processus de socialisation de genre vécu par les hommes intervenant auprès des hommes aux comportements violents permettra de démystifier les difficultés, ainsi que les aspects plus faciles, du parcours de ceux qui désirent intervenir dans ce domaine. Cela pourra le dédramatiser et encourager d'autres hommes à entreprendre une telle carrière. Bien sûr, les principales retombées concerneront surtout le domaine de l'intervention auprès des hommes aux comportements violents, mais elles pourront aussi toucher les hommes voulant intervenir dans d'autres domaines, surtout que les organismes pour hommes aux comportements violents sont une des trois portes d'entrée dans le réseau formel d'aide pour les hommes en difficulté, les deux autres trajectoires d'aide des hommes débutant habituellement par des organismes d'aide en toxicomanie et en prévention du suicide (Turcotte *et al.*, 2002).

Également, en prenant conscience de ce qui influence leur intervention auprès des hommes aux comportements violents, ces intervenants pourront en améliorer la qualité et l'efficacité. Encore ici, ces éléments d'amélioration des pratiques pourront être transférés dans la relation d'aide auprès d'hommes dans des domaines d'intervention extérieurs à la problématique de la violence conjugale. Dans la continuité de Dulac (1997, 2001), il est important de développer des connaissances dans ce champ d'intervention qui demeure récent en service social, vu que la clientèle masculine a été et est encore peu présente dans les ressources d'aide en santé physique et mentale, car différents aspects de la socialisation masculine traditionnelle ne valorisent pas la demande d'aide à l'extérieur du réseau naturel. Il est à noter qu'il serait pertinent d'examiner le même processus auprès des intervenantes ; les retombées de cette recherche pourraient y servir de base. Cette recherche pourra aussi alimenter les milieux de formation des travailleurs sociaux qui pourront tenter de pallier les effets pervers de la socialisation de genre sur l'intervention, la formation académique étant aussi un processus de socialisation.

Idéalement, cette méthode serait provisoire, car il serait beaucoup plus pertinent d'agir sur un plan plus large, c'est-à-dire sur la société en général, le but ultime étant de voir s'il est toujours utile de construire des genres différemment. Si cette différenciation entre les genres est toujours nécessaire, au minimum il serait pertinent de redéfinir les rôles de chacun afin qu'ils soient plus sains, fonctionnels et réalistes. Donc, à un degré d'impact très modeste, la plus grande compréhension amenée par cette recherche profitera à la redéfinition ou reconstruction d'une masculinité plus humaine, car elle permettra de mieux cibler certains passages-clés du processus de socialisation de genre des hommes.

1.3.5. Pertinence scientifique de la présente étude

Quant à la pertinence scientifique de cette recherche, elle bénéficiera au développement des connaissances sur le processus d'appropriation de différents savoirs pour des intervenants auprès d'hommes aux comportements violents. Elle permettra de savoir où, quand et comment les intervenants développent certaines dimensions du savoir-être dans leur processus de socialisation de genre.

Une partie des connaissances développées pourra éventuellement s'appliquer à tout intervenant en relation d'aide. Cela est également vrai pour l'approfondissement qui sera apporté aux liens entre l'expérience de vie et la pratique professionnelle de la relation d'aide.

Les écrits sur les savoirs issus de la pratique se sont ainsi multipliés et les recherches sur ce thème commencent à être reconnues comme recevables auprès des organismes subventionnaires et des milieux de recherche. Sans vouloir dire que la parité « est gagnée », un des constats que nous pouvons faire est que ce champ de recherche est devenu un lieu légitime d'investissement intellectuel et professionnel pour les acteurs des milieux académiques et de recherche (Racine, 2007 : 25).

De plus, les connaissances développées permettront aussi d'améliorer la compréhension du lien entre la socialisation de genre des hommes et la violence conjugale. À nouveau, ces données pourront être transférables en partie pour les intervenantes, dans le cas où une démarche semblable de réflexion serait faite sur le processus de formation des femmes en service social ou travaillant en violence conjugale.

Dernièrement, on a remarqué en intervention que parfois une distance culturelle entre le travailleur social et son client, surtout étudiée sous l'angle des différences de classes sociales ou de niveaux de revenus, nuisait au lien thérapeutique (Chamberland *et al.*, 1993; Paquet, 1989). Dans ce contexte, cette recherche explorera un autre élément d'influence pouvant créer une distance culturelle entre l'intervenant et son client, c'est-à-dire les caractéristiques de genre développées à la suite du processus de la socialisation de genre.

CHAPITRE 2

CADRE CONCEPTUEL ET MÉTHODOLOGIE

Étant donné le caractère novateur du sujet, la théorisation ancrée permettra de faire émerger le sens des données étudiées, elle est brièvement exposée au début de ce chapitre. Ensuite certains concepts primordiaux à cette étude seront définis, il s'agit de la socialisation de genre, des prises de conscience et de la construction des savoirs. En ce qui a trait à la méthodologie, les objectifs de la présente étude sont énoncés. Pour les atteindre, la méthodologie du projet de recherche-action, dont les données ont été utilisées, doit être décrite ainsi que l'analyse de contenu qui a été faite à partir de ces données.

2.1. CADRE CONCEPTUEL

2.1.1. La théorisation ancrée

Le choix de la théorisation ancrée, une traduction-adaptation de la *grounded theory* (Paillé, 1994), s'impose du fait que la théorie s'est construite de manière itérative à la pensée et au discours des participants. Un postulat de cette étude est que les hommes intervenant auprès des hommes aux comportements violents sont des experts, autant dans leur faculté de décrire leur pratique, mais également leur vie. « [...] Nous considérons qu'ils sont les acteurs sociaux pouvant le mieux nous livrer, et de la façon la plus crédible, le matériau nécessaire pour découvrir le sens qu'ils donnent à leur démarche » (Turcotte, 2002 : 74). Ainsi, l'objet et le cadre d'analyse de cette étude ont été créés à partir des propos que les intervenants ont tenus par rapport à leurs expériences et connaissances en lien avec la socialisation de genre et à leurs observations sur leur pratique clinique auprès des hommes

aux comportements violents. En quelque sorte, les participants de l'étude sont mis à contribution dans la théorisation issue des résultats (Deslauriers et Kérisit, 1997).

Comme il s'agit d'une étude sur les pratiques d'intervenants, qui elles-mêmes découlent d'une logique d'intervention contextuelle, il importe que le sens donné par les participants à leurs pratiques soit reflété dans l'analyse. Pour comprendre les comportements humains, il est nécessaire de connaître l'expérience subjective de la personne et de l'incorporer dans ce qui influence son comportement. Cela « [...] permet d'aller au-delà de la fiction théorique et de co-construire une théorie qui reflète la réalité vécue par les acteurs. » (Turcotte, 2002 : 72). À la fois, une mise en forme interprétative et analytique de la logique et du sens donnés par les participants s'impose pour qu'émerge une certaine théorie qui excède la simple description de pratiques. Cette démarche semble idéale :

En cela, on peut dire que l'objet par excellence de la recherche qualitative est l'action interprétée à la fois par le chercheur et par les sujets de la recherche, d'où l'importance du langage et des conceptualisations qui doivent rendre compte tant de l'objet " vécu " que de l'objet " analysé ". (Deslauriers et Kérisit, 1997 : 89-90)

Dans cet objet, divers concepts d'importance méritent d'être davantage définis. Ces derniers concepts ont émergé lors des groupes de discussion.

« [...] la théorisation ancrée récuse toute construction *a priori* de concepts ou d'hypothèses de recherche sur le phénomène social à l'étude, les concepts et hypothèses étant construits et vérifiés au fur et à mesure de la progression de la recherche sur le terrain. » (Laperrière, 1997 : 311)

2.1.2. La socialisation de genre

Tout d'abord, la définition de la socialisation utilisée dans cette étude est celle de Rocher (1992) qui la définit comme étant

[...] le processus par lequel la personne humaine apprend et intériorise tout au cours de sa vie les éléments socioculturels de son milieu, les intègre à la structure de sa personnalité sous l'influence d'expériences et d'agents sociaux

significatifs et par là s'adapte à l'environnement social où elle doit vivre (1992 : 131).

Plus spécifiquement, la socialisation de genre est définie comme un processus où les individus apprennent à distinguer les attributs féminins et masculins établis socialement et tentent de les répéter au cours d'interactions sociales (Cahill, 1983; Deutsch, 2007; Goffman, 2002). Cet étiquetage relatif au sexe (Cahill, 1983; Goffman, 2002) est profondément enraciné dans la culture c'est ce qui permet à l'individu de "performer" son genre.

[...] des pratiques institutionnelles profondément enracinées ont pour effet de transformer les situations sociales en des scènes où les deux sexes représentent des comportements de genre (*genderisms*), nombre de ces représentations prenant une forme rituelle qui exprime des croyances sur la nature humaine différentielle des deux sexes, tout en donnant des indications sur la manière dont on peut s'attendre à ce que les comportements entre les deux sexes soient coordonnés. (Goffman, 2002 : 104)

Dans une société donnée, les normes de comportement intériorisées, qui sont attendues lors d'interactions pour un homme et une femme, deviennent la représentation sociale du rôle de l'homme et de la femme (Cahill, 1983; Deutsch, 2007; Levant et Philpot, 2002; Pleck, 1995). La socialisation favorise la reproduction sociale de ces normes et de ces rôles (Rocher, 1992). Ainsi, le genre devient « un code fondamental, code conformément auquel s'élaborent les interactions et les structures sociales, code qui soutient également les conceptions que se font les individus de ce qui fonde leur nature humaine authentique » (Goffman, 2002 : 41).

Rocher (1992 : 132) ajoute que même si ce processus s'étend sur toute la vie de l'individu, dans la société moderne, il y a une période intense de socialisation de la petite enfance à l'adolescence. Sinon, à l'âge adulte, des périodes de socialisation plus intenses peuvent être vécues lors de transitions importantes, comme un nouvel emploi, un mariage, la naissance d'un premier enfant, etc. Parfois, les aspects culturels sont si bien intégrés à la personnalité que l'individu n'est pas toujours conscient qu'il subit des pressions pour y adhérer, car ça lui semble naturel ou normal d'avoir ces éléments dans sa personnalité.

Les deux mécanismes principaux de socialisation sont l'apprentissage, qui inclut « la répétition, l'imitation, l'application de récompenses et de punitions et les essais et erreurs » (Rocher, 1992 : 139), et l'intégration d'autrui : c'est « en se mirant dans le regard que les autres portent sur elle qu'une personne construit son Soi, par l'image d'elle-même qu'elle croit leur donner et à travers les jugements [qu'elle] leur attribue sur elle-même » (Rocher, 1992 : 141). Au final, l'individu s'adapte à l'environnement social aux plans biologique et psychomoteur, au plan de la pensée et au plan affectif. Rocher (1992) établit également une classification des différents agents de socialisation : la famille et l'école; les groupes d'âge; les entreprises, syndicats et mouvements sociaux; les techniques de communication de masse et les différents milieux d'appartenance et de référence, qu'ils soient ruraux ou urbains; le groupe racial, ethnique et culturel; la classe sociale.

Il existe bel et bien une socialisation de genre, où le genre est défini non pas comme le sexe biologique, mais plutôt comme le sexe socialement attribué lors d'un triage (Cahill, 1983; Goffman, 2002), c'est-à-dire créé et construit par la société et semblable, peu importe les autres sous-groupes d'appartenance. Le genre défini comme une construction sociale qui découle d'un processus de socialisation de genre (Pleck, 1981 et 1995) reconnaît l'apport d'autres théories qui proviennent de recherches faites en biologie, en psychologie, en anthropologie, en histoire, en religion, en sociologie et en service social (Philpot, 2000), tout en y ajoutant les concepts de norme sociale et d'apprentissage. Selon Héritier (1996), le genre est le premier groupe d'appartenance auquel l'individu est identifié et s'identifie. Dès la naissance, une opposition des genres se développe entre le féminin et le masculin, qui prennent des valeurs différentes, même si les hommes et les femmes sont d'égale valeur (Goffman, 2002). On peut d'ailleurs observer cette distinction des genres en très bas âge (Cahill, 1983). On remarque déjà une conscience de ce qui appartient au féminin et au masculin chez les enfants de 2 à 3 ans – de bons exemples sont les jouets ou les choix de couleurs (Cloutier, 2004 : 89).

Les travaux de Pleck (1981 et 1995) démontrent qu'il y a une contrainte et un stress de rôle de genre vécus par l'individu qui contrevient à cette norme sociale du genre.

Cette valence différentielle des sexes sert uniquement à construire le social pour lui permettre de mieux fonctionner, selon Héritier (1996), car d'après les recherches anthropologiques de cette dernière, le genre n'est pas universellement défini selon le sexe biologique. Les recherches de Philpot (2000) vont dans le même sens quand elle dit que ce sont des caractéristiques de genre différentes qui sont apprises et renforcées par des normes sociales, plutôt que provenant de traits biologiques. Une socialisation de genre traditionnelle amène diverses conséquences, mais surtout de nombreux effets négatifs pour chaque sexe : dépendance, pauvreté et dépression sont des exemples pour les femmes, tandis que les hommes ont 10 ans d'espérance de vie de moins que les femmes, ils souffrent d'alexithymie et évitent les situations d'intimité avec les autres hommes (Philpot, 2000). L'alexithymie est liée à l'adaptation exigée par la socialisation au plan affectif où « non seulement l'expression des sentiments est-elle canalisée par les modalités, les restrictions, les sanctions d'une culture, mais des sentiments peuvent aussi être étouffés, comprimés, même niés par une culture et une société » (Rocher, 1992 : 135).

L'apprentissage social fait dans le cadre du processus de socialisation de genre se réalise dans les relations envers soi, envers les autres et envers les institutions; cet apprentissage des stéréotypes masculins et féminins se reflète dans les comportements, dans les croyances et dans les attitudes (Dulac, 2001; Kimmel, 2001; Pollack, 2001; Philpot, 2000). Philpot (2000) décompose ce processus en différents processus, décrits de manière sensiblement semblable par Cahill (1983). Le premier est le modelage, où les enfants apprennent en utilisant des modèles du même sexe, ce qui perpétue des caractéristiques, des rôles et des stéréotypes reliés aux genres. Le deuxième processus est l'ensemble des cognitions, pensées ou étiquettes qui sont apposées à chacun des genres comme mutuellement exclusifs. Ainsi, tous les qualificatifs et les comportements sont analysés à partir d'une dualité entre chaque genre, ce qui fait que les enfants séparent automatiquement leurs univers, masculin ou féminin. De plus, chaque personne ayant ses propres préjugés par

rapport aux genres tend à remarquer ce qui valide ses idées et il se crée ainsi un cycle persistant.

Le troisième processus est le système des récompenses et des punitions données par les parents, qui dépend des caractéristiques attendues selon le sexe de leur enfant. Ce système se maintient dans le temps à travers les médias, le milieu scolaire, la religion, les pairs à l'adolescence et même plus tard lorsque les adultes entre eux continuent d'encourager par l'acceptation ou de décourager par le rejet les comportements de genre stéréotypés. Les processus de socialisation de genre masculin et féminin co-évoluent, ce qui implique que les hommes et les femmes s'influencent entre eux au fur et à mesure qu'ils progressent dans leurs apprentissages menant à une opposition de leurs positions. Dans cette co-évolution, il se crée des attentes envers l'autre genre, et elles finissent par se reproduire dans les relations avec les proches, dans la famille, en amitié ou en amour. New (2001) voit ce processus comme opprimant pour tous les êtres humains, les hommes comme les femmes, l'oppression ayant lieu lorsque les membres d'un groupe sont systématiquement maltraités en comparaison de ceux d'un autre groupe.

2.1.3. La socialisation de genre des hommes

Quant au processus de socialisation de genre faisant l'objet de cette recherche, Adams et McCormick (1982), Dulac (2001), Kimmel (2001) et Nantel et Gascon (2002) signalent qu'en plus de former l'homme à développer certaines caractéristiques typiquement masculines, il ne possède aucune caractéristique décrite comme étant féminine, comme l'affirmation de ses besoins, l'ouverture aux autres et le don d'affection. Pour certains auteurs (Dulac, 2001; Keebler et Rondeau, 2002; Pollack, 2001), ce qui est également spécifique dans le processus de la socialisation de genre des hommes est qu'il y a une intégration par la honte des caractéristiques masculines avec des rites souvent associés à l'humiliation. Dulac (2001) décrit le processus de socialisation de genre des hommes comme étant violent, tandis que Nantel et Gascon (2002) le qualifient d'aliénant.

Les attentes sociales ainsi mises en avant pour les hommes ont de nombreuses conséquences pour eux et leur entourage : des troubles de santé, la compétition, la répression des émotions, le besoin de domination dans les relations sociales, l'isolement, le sentiment de honte, la subordination au travail, l'homophobie, l'orgueil, etc. (Dulac, 2001; Keebler et Rondeau, 2002; Kimmel, 2001; New, 2001; Pollack, 2001). De plus, de nombreuses vulnérabilités masculines s'y ajoutent au plan de la santé physique et mentale (Cloutier, 2004; Phaneuf, 2000; Philpot, 2000; Tremblay *et al.*, 2005; Tremblay, Thibault, Fonséca et Lapointe-Goupil, 2004). Les plus notoires au plan physique sont la mortalité pré- et néonatale, la pratique de comportements à risque telle la consommation d'alcool, de drogue et de tabac, les blessures non intentionnelles et les suicides. De plus, l'espérance de vie des hommes est plus courte que celle des femmes. Pour ce qui est des vulnérabilités psychosociales, les hommes développent davantage de troubles du langage, de problèmes de comportement et d'hyperactivité, et ils vivent plus d'échecs scolaires que les femmes. Ces troubles de la santé peuvent être mis en lien avec différentes valeurs de la socialisation masculine (Tremblay, Thibault, Fonséca et Lapointe-Goupil, 2004). Par exemple, le fait de devoir prouver sa masculinité fait vivre de l'insécurité aux hommes.

Au plan de la santé mentale, la grande importance accordée à la performance amène la honte de l'échec, tandis que la répression des émotions rend difficile l'identification des sources de stress et de frustration. Également, vouloir se distinguer du féminin développe l'homophobie ou le mépris des femmes – relation aussi nommée par Nantel et Gascon (2002). Cela se transforme en cocktail explosif quand on sait que la valorisation de la force et de la violence, présente dans le processus de socialisation de genre des hommes, augmente les gestes violents et dévalorise la parole. De plus, l'accent mis sur l'autonomie crée l'isolement des hommes, et l'obligation de se débrouiller seul encourage les hommes à ne pas demander d'aide dans des situations où ils le devraient. Donc, pour s'ajuster, les hommes acquièrent très tôt des mécanismes psychologiques de défense face à la vulnérabilité et à la dépendance, ils ont tendance à rationaliser leurs émotions et cette carapace se consolide avec la socialisation de genre (Tremblay, Thibault, Fonséca et Lapointe-Goupil, 2004).

Par ailleurs, dans certains contextes, cette carapace peut aussi devenir une force comme dans des situations de stress intense ou de compétition ainsi que dans des situations exigeant une grande dose de courage et de sacrifice de soi.

2.1.4. La masculinité traditionnelle

En Amérique du Nord, la socialisation de genre des hommes les amène à développer une masculinité traditionnelle, aussi connue sous l'appellation de masculinité restrictive ou hégémonique.

Elle emblématise toujours la force, le travail, le dynamisme et reflète les aspirations d'une société moderne. Cet idéal masculin permet l'exacerbation de certains attributs, soit le courage, le sens du sacrifice et la camaraderie comme pratique de l'intime masculin (Moose, 1990, dans Dulac, 2003).

Ainsi, il est impossible pour les hommes traditionnels de vivre une intimité réelle avec d'autres hommes. Seul le couple est un lieu où ils peuvent démontrer leur affection véritable, car les hommes traditionnels confondent intimité, amour et sexualité. Cela se manifeste dans une importante valorisation d'un hétérosexisme derrière lequel s'expriment une crainte et un discrédit de l'homosexualité (Dulac, 2003).

De plus, dans la masculinité traditionnelle, l'agressivité, la brutalité et la violence sont vues comme des manières de vivre et d'exprimer sa liberté. En ce qui concerne l'expression des émotions, le stoïcisme est de mise (Dulac, 2003; Phaneuf, 2000; Philpot, 2000). Donc, quand quelqu'un demande du soutien à un homme traditionnel, ce dernier tentera de se placer dans l'action en rendant service ou en donnant des conseils, plutôt qu'en étant présent et à l'écoute du discours émotionnel. Cela fait en sorte que sur le plan relationnel, les hommes traditionnels se retrouvent souvent déficitaires. Ils développent donc fréquemment un besoin de contrôle ou une dépendance envers les femmes et se retrouvent perpétuellement en compétition avec les autres hommes.

2.1.5. Les prises de conscience

Dans la présente étude, la conscience est vue comme la faculté mentale d'apercevoir et d'évaluer un phénomène, une autre personne ou sa propre personne (Schön, 1994). Pour arriver à cet état de conscience d'un fait ou d'un élément, il faut réfléchir et faire de l'introspection, ce qui mène à une certaine compréhension de ses actes et pensées (Schön, 1994).

Plus spécifiquement dans cette recherche, la conscience fait référence au mot anglais *consciousness*, à savoir la conscience de soi ou la conscience réflexive, ce qui signifie : se connaître dans ses interactions avec le monde extérieur.

Les liens entre les prises de conscience et les savoirs sont reliés aux trois propriétés des savoirs que Schön (1994) a nommées. En premier lieu, certains gestes ou jugements sont faits spontanément sans être réfléchis. En prendre conscience et les nommer permet de se les approprier. En deuxième lieu, il est difficile de savoir si on agit d'une certaine manière selon l'intuition ou selon l'imitation de ce qui a été appris. Les prises de conscience permettront d'éclaircir l'origine de ses actions. En troisième lieu, même si certaines actions ont déjà été comprises dans le passé, elles ont pu être assimilées dans une compréhension globale de l'intervention. Ainsi, prendre conscience de certaines spécificités permettra de décortiquer les actions et de comprendre la raison de leur application.

2.1.6. La construction des savoirs

Avant d'aborder ce concept, il est nécessaire de situer ma position de praticien théorique et clinique dans cette étude plutôt que de « chercheur dans un contexte de pratique » (Schön, 1994 : 97), car « [...] la théorie est, elle aussi, le produit d'une pratique » (Racine, 2007 : 30). Cette position s'inspire des deux postulats soumis par Racine (2000), qui guident cette recherche :

Si le premier postulat de ce livre est que les praticiens produisent des savoirs, le deuxième est que cette production est toujours le fruit d'une collaboration (2000 : 15).

Cette dernière collaboration peut être réalisée avec les chercheurs, les clients, les autres organismes ou les gens intéressés au même objet. Cela exige des intervenants qu'ils restent ouverts aux autres personnes ; des équipes, qu'elles demeurent perméables aux différentes sources de savoir ; et des organismes, qu'ils se laissent contaminer par la communauté. Selon Racine (2000 et 2007), l'ensemble des travaux sur les savoirs pratiques doivent tenir compte de quatre postulats transversaux :

- 1) les intervenants professionnels ne sont pas seulement les exécutants d'une action;
- 2) le rôle des praticiens dans la construction des savoirs professionnels doit être reconnu;
- 3) l'habitus de la recherche conventionnelle a de nombreux impacts sur l'organisation des rapports entre la recherche et la pratique;
- 4) le rapport conventionnel entre théorie et pratique doit être inversé.

Cette épigraphe est nécessaire dans le contexte où même s'il y a dans le discours de la communauté scientifique une plus grande volonté d'inclure les savoirs des praticiens, dans la réalité, il existe toujours une hiérarchisation des modes de production des connaissances où trône au sommet la connaissance issue du milieu scientifique. Cela a pour effet que les praticiens acceptent avec méfiance les invitations à parler de leurs savoirs (Racine, 2007). Pourtant, la pratique professionnelle est une activité productrice de différents savoirs et tous les praticiens ont la capacité d'en produire et de les diffuser. Cette production de savoirs n'est pas réservée à une catégorie de professionnels ou de praticiens surdoués.

Donc, dans cette étude, l'apprentissage de nouveaux savoirs est social, vicariant et itératif, « parce qu'on apprend en observant les autres, en constatant les coûts et les bénéfices de leurs explorations » (Racine, 2007 : 28). Ainsi, cette construction des savoirs se fait de

manière continue et à même l'intervention sociale de manière itérative. Cela est dû au fait que « [l]e rapport entre le général et le particulier doit constamment être renégocié » (Racine, 2007 : 23). Les réalités et les modalités d'intervention se transforment rapidement, et les savoirs doivent se développer au même rythme. Cela exige que la réflexion nécessaire au développement de nouveaux savoirs se fasse au même moment où doivent s'appliquer ces savoirs, pour que les pratiques se développent sur l'action en cours d'action. Au départ, ce sont des attentes, des idées ou des techniques qui sont appliquées de manière réfléchie et se valident dans un « [...] processus en spirale [qui] traverse des phases d'appréciation, d'action et de réévaluation » (Schön, 1994 : 169). Au final, il se construit un répertoire de différentes formes de savoirs sur lesquels se fonde la pratique.

Cette pluralité des savoirs en jeu dans l'intervention sociale se divise en trois champs : « champ théorique des savoirs formels, champ socioprofessionnel des savoirs d'action, champ personnel des savoirs de vie » (Galvani, 1991 : 1, dans Racine, 2007 : 22).

Les savoirs théoriques sont également appelés savoirs formels, savoirs scientifiques ou savoirs. Ils sont majoritairement issus de la communauté scientifique et de la science appliquée, car les intervenants ne sentent pas que leurs savoirs sont considérés par le monde de la recherche et il y a un « [...] silence qui s'installe quand on a l'impression de ne pas être entendu par des interlocuteurs qui ne parlent que leur propre langue » (Racine, 2007 : 18). Bourassa et Leclerc (2004, dans Racine, 2007) résument cette idée avec la phrase coup-de-poing : « Clientèles marginalisées, intervenants marginalisés, savoirs marginalisés... ». De plus, ces savoirs souvent généraux sont moins utiles pour les intervenants que d'autres formes de savoirs, car ils ne sont pas contextualisés dans la réalité de l'intervention et des diverses clientèles. Cela s'explique par le fait que trop de

[...] phénomènes ont un rôle à jouer dans la pratique proprement dite, des phénomènes comme la complexité, l'incertitude, l'instabilité, la singularité et le conflit de valeurs, et qui ne correspondent pas au modèle de la science appliquée. (Schön, 1994 : 65)

Pour ce qui est des savoirs d'action, aussi dénommés savoirs professionnels ou savoir-faire, il s'agit des savoirs construits par, pour et dans la pratique. Schön (1994 : 75) articule cela de la manière suivante:

Notre savoir [comme praticien] est tacite, implicite dans nos modèles d'action et dans notre compréhension des éléments avec lesquels nous traitons. Il semble raisonnable de dire ici que notre savoir est dans nos actes.

Donc, ces savoirs incluent toutes les pratiques faites par un intervenant, et les connaître veut dire les expérimenter. Ainsi, les savoirs pratiques sont le produit de l'expérience du praticien et ils s'acquièrent dans l'intervention. Ils sont créés ou réinterprétés en lien avec les expériences d'intervention passées. Ces savoirs d'action ne peuvent s'acquérir par l'intervenant seul, selon Racine (2007 : 21) :

Leur expérience [des étudiants et des praticiens] n'étant jamais une expérience purement individuelle, mais une expérience transformée par l'expérience des autres, par les rapports avec d'autres interlocuteurs. J'ai discuté ailleurs (Racine, 2000) des limites de la figure du praticien réflexif, compris comme producteur individuel de savoirs pour suggérer plutôt une construction collective des savoirs d'action qui ne peut pas se penser à « l'abri » des dimensions institutionnelles.

Finalement, les savoirs de vie sont également appelés les savoirs d'expérience, et touchent tout ce qui a trait au savoir-être. Ils sont fortement en lien avec les attitudes et valeurs fondamentales exigées par une profession. Ces savoirs peuvent être appris dans la communauté scientifique ou dans l'intervention. Cependant, ils se construisent majoritairement dans l'expérience de vie et dans les relations avec d'autres personnes ou groupes de personnes.

2.2. MÉTHODOLOGIE

2.2.1. Objectifs de la présente étude

La présente recherche vise donc à clarifier comment les prises de conscience en lien avec la socialisation de genre peuvent se transformer en savoirs utiles pour la pratique d'intervenants masculins auprès d'hommes aux comportements violents. De façon plus précise, elle a pour but de documenter les différentes prises de conscience identifiées par les intervenants en lien avec la socialisation de genre durant un projet de recherche-action qui a eu lieu au GAPI de 2006 à 2009. À la suite de ce portrait, il s'agira de répertorier les façons dont se créent, pour les intervenants, les relations entre les expériences vécues en lien avec la socialisation de genre et ce qu'ils en font dans leur intervention. Et pour terminer, la présente étude servira à classifier ces apprentissages selon la construction des différents types de savoirs nécessaires à l'intervention en service social, c'est-à-dire les savoirs formels ou théoriques (savoirs), les savoirs d'action ou professionnels (savoir-faire) et les savoirs de vie ou d'expérience (savoir-être).

2.2.2. Type de recherche et approche privilégiée

Pour atteindre ces objectifs, la présente étude est une recherche qualitative qui suit une logique inductive par l'utilisation de l'analyse de contenu des groupes de discussion et des bilans individuels faits lors d'une recherche-action. De plus, elle se veut exploratoire, car elle vise à améliorer la compréhension d'un phénomène et y donner un sens, plutôt qu'à le mesurer. Tout au long de l'analyse de contenu, ce sont les principes de l'analyse par théorisation ancrée décrite par Paillé (1994) qui ont été suivis. Turcotte (2002) résume les six étapes du processus de théorisation définies par Paillé (1994) :

- la *codification*, qui consiste à étiqueter l'ensemble des éléments présents dans le corpus initial;
- la *catégorisation*: il s'agit de l'étape où les aspects les plus importants du phénomène à l'étude commencent à être nommés;
- la *mise en relation*, l'étape où l'analyse débute véritablement;
- l'*intégration*, le moment central où l'essentiel du propos doit être cerné;
- la *modélisation*, où l'on tente de reproduire la dynamique du phénomène analysé,

- et enfin de la *théorisation*, qui consiste en une tentative de construction théorique minutieuse et exhaustive du phénomène étudié. (Turcotte, 2002 : 75)

2.2.3. Description du projet de recherche-action qui a eu lieu au GAPI de 2006 à 2009

La présente étude s'appuie sur des données secondaires qui proviennent d'une recherche-action dirigée par Pierre Turcotte, professeur agrégé à l'École de service social de l'Université Laval. Celle-ci a eu lieu de 2006 à 2009 au GAPI (Groupe d'aide aux personnes impulsives). Elle avait pour but la prise en compte de la socialisation de genre des hommes dans le modèle d'intervention du GAPI. Le GAPI est un organisme communautaire autonome sans but lucratif qui a pour but de venir en aide aux hommes aux comportements violents envers leur compagne et leurs enfants. Il vise ainsi à contribuer, avec ses partenaires, à la réduction de la violence conjugale et familiale par de l'intervention sociale, individuelle et de groupe. Les services thérapeutiques offerts aux hommes sont une évaluation consciencieuse des besoins de la personne en entrevue individuelle, et ensuite, un suivi thérapeutique professionnel en groupe avec d'autres hommes aux comportements violents.

Dans le cadre de cette recherche-action, les intervenants réfléchissaient à leur propre expérience de la socialisation de genre et développaient leurs connaissances sur ce sujet dans un processus leur demandant de s'impliquer professionnellement, mais aussi personnellement, dans les discussions. Par exemple, au plan de l'implication personnelle, les intervenants devaient nommer des enjeux personnels en lien avec leur socialisation de genre et la violence conjugale et familiale, tandis qu'au plan de l'implication professionnelle, ils devaient faire des liens entre leur socialisation de genre et leur pratique auprès des hommes aux comportements violents. Cette démarche réflexive leur a permis d'identifier des éléments de la socialisation de genre des hommes qui peuvent expliquer l'utilisation de la violence (Turcotte, Vézina et Bernard, 2008).

2.2.4. L'utilisation du groupe de discussion et de bilans individuels dans la recherche-action

Étant donné que l'objet d'étude concerne les prises de conscience des intervenants masculins, les données utilisées proviennent uniquement des groupes non mixtes de ceux-ci, de leurs propos dans les groupes mixtes et de leurs bilans individuels à la suite de la recherche-action. Le groupe de discussion offre cette possibilité d'étudier les prises de conscience des participants, car dans un processus de recherche-action, son utilisation peut mener au changement chez les participants grâce justement à leur prise de conscience critique (Chiu, 2003). Plus concrètement, pour ce qui est du calendrier suivi lors de la collecte de données de la recherche-action, les groupes de discussion avec les intervenants masculins seuls ont eu lieu le 14 mai et le 18 juin 2007, tandis que les groupes mixtes ont eu lieu le 23 mai et le 26 novembre 2008 – ce dernier est devenu un groupe non mixte, car la seule intervenante présente a dû partir pour une intervention d'urgence –, et le 6 février 2009. Ces groupes étaient constitués de 3 à 6 personnes, sans compter les animateurs, et l'âge des participants variait entre la vingtaine et la soixantaine. Les propos de l'animateur et du co-animateur des groupes de discussion n'ont pas été retenus lors de l'analyse de contenu.

Avant d'aller plus loin, il est primordial d'éclaircir notre position quant au flou conceptuel pouvant entourer le concept de « groupe de discussion » (Baribeau, 2007). Étant donné qu'il existe une diversité d'appellations qui font référence au groupe de discussion, dans cette étude, le terme *groupe de discussion* renvoie à l'entretien de groupe. Il sera donc défini comme une méthode, et non pas comme une démarche, un instrument technique ou une discussion (Baribeau, 2007; Boutin, 2007a).

Le choix de cette méthode s'est appuyé sur la forme que prenait la recherche, c'est-à-dire une recherche-action participative (Baribeau, 2007; Chiu, 2003; Duchesne et Haegel, 2005), et sur les objectifs poursuivis, qui étaient d'explorer un sujet et de générer des hypothèses en en apprenant sur les expériences et les perspectives des participants et non pas juste sur leurs propos (Morgan, 1988). De plus, l'utilisation du groupe de discussion

s'est avérée des plus pertinentes, car elle s'effectuait sur le sujet délicat que sont les liens entre la violence et la construction sociale du genre (Baribeau, 2007; Chiu, 2003; Duchesne et Haegel, 2005). Bien évidemment, cela requiert au préalable un climat de sécurité et de confiance pour les participants, un climat qui existait au GAPI avant le début du projet.

Une limite s'est imposée en ce qui concerne la captation des interactions entre les participants – l'enregistrement visuel n'a pas été utilisé, même si cela est fortement conseillé par Morgan (1988). Cela était perçu comme intrusif par les participants, et aurait pu nuire à leur degré d'ouverture lors des discussions (Boutin 2007b; Morgan, 1997, dans Duchesne et Haegel, 2005).

Donc, seul l'enregistrement sonore a été utilisé de façon à pouvoir ensuite transcrire et coder les données des groupes de discussion (Lessard-Hébert, Goyette et Boutin, 1996). Quelques notes étaient prises par les deux animateurs, car « il faut tenir compte des interactions entre les participants et en faire ressortir le sens » (Boutin, 1997 : 36). Cette captation et transcription est importante, car les interactions dans le groupe sont une unité d'analyse au même titre que le groupe lui-même, les individus dans le groupe ou un individu représentant une culture (Baribeau, 2007; Duchesne et Haegel, 2005; Morgan, 1988). Toutes les manifestations en lien avec les interactions entre participants ont été retenues comme des éléments pertinents pour l'analyse :

Si l'on privilégie l'analyse des interactions, du processus même de la discussion, les manifestations de leadership et d'influence ainsi que les mouvements de retraits et le silence au sein du groupe seront considérés comme des informations pertinentes et non comme des inconvénients. (Streiffeler, 1982, dans Duchesne et Haegel, 2005 : 65)

Tous les éléments sensibles, c'est-à-dire les émotions, les valeurs, les faits vécus, l'autorité d'un membre sur un autre, etc., ont aussi été recueillis (Baribeau, 2007). Ce qui faisait consensus a été noté, mais également ce sur quoi les participants ne s'entendaient pas (Duchesne et Haegel, 2005).

Pour discuter du thème de la socialisation de genre vécue par les intervenants, les deux premiers groupes de discussion étaient non mixtes, c'est-à-dire deux groupes pour les hommes et deux autres groupes pour les femmes, et ce, afin de faciliter l'ouverture et la confiance des intervenants entre eux. De plus, cela respectait une des règles d'or des groupes de discussion, qui est d'utiliser des groupes homogènes pour les comparer avec d'autres groupes homogènes, ce qui permet une plus grande profondeur de l'analyse et favorise l'intensité des échanges à l'intérieur de chacun des groupes (Boutin, 2007b; Knodel, 1993).

Pour ces groupes non mixtes, les contenus des grilles d'entrevue étaient sensiblement identiques, à l'exception des questions d'introduction portant sur la définition des genres. Les premiers échanges concernaient leur expérience de la socialisation de genre comme homme ou femme et les remises en question qu'impliquait l'intervention auprès des hommes comme intervenant ou intervenante. Lors des autres échanges, les liens entre la socialisation de genre (masculine et féminine) et leur pratique clinique auprès des hommes aux comportements violents étaient abordés, ce qui impliquait de co-animer le groupe avec un intervenant de genre différent. Le groupe de discussion a agi comme stimulant et a offert aux intervenants une excellente occasion de se remémorer certaines expériences. Il a donc permis de recueillir des informations précises grâce à la libre expression des participants et à la circulation des idées (Boutin, 2007a et 2007b). Une synthèse de ces premiers groupes non mixtes a été faite et a été remise aux intervenants comme lecture préalable aux groupes mixtes pour faciliter la mise en commun de leur vécu d'homme et de femme d'une part, et d'intervenant d'autre part.

La structure de la première rencontre mixte a été élaborée avec le comité consultatif de la recherche afin de minimiser les chocs ou conflits possibles et de faciliter le confort des participants. La grille d'entrevue prenait la forme d'un entonnoir, c'est-à-dire que les sujets les plus délicats étaient abordés à la fin de la rencontre. Donc, en premier lieu, les hommes nommaient ce qu'ils avaient appris, comme hommes, sur la socialisation de genre des femmes selon les résumés des premiers groupes mixtes, et les femmes faisaient de même

par rapport à la socialisation de genre des hommes. En deuxième lieu, les intervenants abordaient leurs nouvelles connaissances sur ce qui se passe, pour les intervenantes, dans l'intervention auprès d'une clientèle masculine, et inversement ensuite pour les nouvelles connaissances des intervenantes par rapport aux intervenants. En dernier lieu, nous voulions savoir comment les intervenants avaient reçu les attentes et les appréhensions concernant la co-animation mixte. Ce dernier thème n'était pas un des sujets de discussion attendus, mais il s'est révélé l'un des plus discutés lors des deux premiers groupes de discussion non mixtes. Cela est conforme à l'opinion de Morgan:

Successful groups discuss a range of topics that not only covers the issues that researchers already know to be important, but also introduce a set of issues that the researchers had not anticipated. (1988 : 54)

Finalement, le dernier groupe de discussion mixte visait à savoir comment il était possible en intervention avec les hommes aux comportements violents de tenir davantage compte de la socialisation de genre.

À la fin de cette recherche-action, les participants ont répondu à diverses questions ayant pour but de décrire leurs apprentissages personnels et professionnels faits pendant le projet de recherche-action. L'utilisation de ces bilans individuels pour l'analyse n'est pas en contradiction avec les groupes de discussion, car le groupe de discussion s'utilise seul ou croisé avec d'autres méthodes qualitatives (Duchesne et Haegel, 2005; Lessard-Hébert, Goyette et Boutin, 1996; Morgan 1988).

2.2.5. L'analyse de contenu faite dans la présente étude

La méthode d'analyse principale de la présente étude est l'analyse de contenu, qui est une méthode scientifique, systématique et objective (Lavoie, 1995). Plus précisément, c'est une analyse de contenu traditionnelle qui est faite, c'est-à-dire l'analyse de contenu constitué, « soit [sur] du matériel écrit recueilli au cours d'une recherche » (Mayer et Deslauriers, 2000 : 160).

Cette méthode est de plus en plus utilisée en service social, car elle permet

[...] de mieux comprendre certaines réalités vécues par la clientèle, de mesurer les changements amenés par une intervention, notamment sur le plan du discours, de distinguer les dimensions de réalités nouvelles ou problématiques ou d'évaluer l'évolution du discours dans un groupe. (Mayer et Deslauriers, 2000 : 169-170)

Elle « joue souvent un rôle de complémentarité en qualitatif, c'est-à-dire qu' [elle] est utilisé[e] pour “triangler” des données obtenues à l'aide d'une ou de deux autres techniques » (Lessard-Hébert, Goyette et Boutin, 1996 : 93). Dans le cas de cette recherche, elle sert à « triangler » les prises de conscience des intervenants masculins faites lors des groupes de discussion puisque celles-ci sont comparées aux réponses données dans les bilans individuels en lien avec leur cheminement personnel et professionnel. Pour l'analyse de contenu spécifique des groupes de discussion, les voies d'analyse de Baribeau (2007) ont été suivies, soit :

- 1) décontextualiser, coder, catégoriser et fusionner les données;
- 2) dresser des portraits singuliers des unités d'analyse;
- 3) faire un inventaire des thèmes, repérer à l'intérieur de ce dernier les convergences et les divergences;
- 4) tenir compte de la dynamique du groupe durant toute l'analyse.

La présente étude suit les cinq étapes de l'analyse de contenu proposées par Mayer et Deslauriers (2000), qui regroupent les trois nommées par Wanlin (2007) et aussi par Lavoie (1995). Comme première étape de la préparation du matériel, la recension des groupes de discussion et des bilans individuels a été faite. C'est lors de la deuxième étape de lecture des documents, qui étaient déjà transcrits dans le cadre de la recherche-action, qu'il y a eu familiarisation avec le sujet de la présente étude et que son objet s'est construit.

Déjà, certaines unités appelées « noyaux de sens » ont été dégagées, lors de ces lectures, pour la classification (Mayer et Deslauriers, 2000; Wanlin, 2007). La troisième étape, qui

est le choix de l'unité d'analyse, a consisté à relever les noyaux de sens, dont les plus pertinents ont été sélectionnés pour répondre aux deux questions de recherche.

C'est davantage à la quatrième étape, soit l'exploitation et le codage des résultats, que les étapes de l'analyse par théorisation ancrée (Paillé, 1994) ont été suivies. Ce codage du matériel s'est fait « par découpage, agrégation et dénombrement, [qui] permet d'aboutir à une représentation du contenu, ou de son expression, susceptible d'éclairer l'analyse sur des caractéristiques du texte » (Bardin, 1986, dans Mayer et Deslauriers, 2000 : 164). Une grille de codage a été nécessaire pour classer les éléments qui pouvaient être autant de codes singuliers, mais aussi pour pouvoir les regrouper sous d'autres codes plus génériques.

Les différentes catégories de la codification ont été créées de façon mixte, c'est-à-dire surtout par induction à partir du matériel analysé, mais aussi basées sur une certaine prédétermination théorique (Mayer et Deslauriers, 2000; Paillé, 1994). Procéder par induction a permis d'éviter d'avoir des catégories trop rigides, trop détaillées ou trop grossières qui donnent trop ou pas assez d'information sur le matériel analysé, et aussi, de prévenir la construction d'un schéma ou d'un cadre d'analyse superficiel qui ne tienne pas compte du contenu latent. Donc, pour être efficaces, des catégories mutuellement exclusives, homogènes, pertinentes et objectives ont été conçues.

Étant donné qu'il n'y avait pas une grande quantité de matériel, la codification a été réalisée à l'aide du logiciel *Microsoft Word*, car selon Wanlin (2007), il est préférable d'utiliser un logiciel propre à la codification lors du codage et du traitement des données surtout s'il y a beaucoup de matériel. De toute façon, « utiliser un logiciel n'améliore pas la validité des études » (Trudel et Gilbert, 1999, dans Wanlin, 2007 : 265).

L'analyse, le traitement et l'interprétation des résultats ont été faits par inférence, lors de la cinquième étape, pour que « les données brutes [soient] traitées de manière à être significatives et valides » (Wanlin, 2007 : 251). L'interprétation des données est revenue

uniquement à l'auteur de la présente étude, aucun logiciel ne pouvant faire cette démarche à sa place (Lavoie, 1995; Van der Maren, 1997, et Bourdon, 2000, tous deux dans Wanlin, 2007). Pour assurer à l'analyse de contenu une plus grande fiabilité, plusieurs chercheurs doivent procéder à l'analyse et arriver à un jugement similaire (Mayer et Deslauriers, 2000). Ainsi, Pierre Turcotte, mon directeur de recherche, a supervisé l'analyse et l'interprétation des données. De plus, pour que les résultats soient les plus valides possible, cinq règles essentielles ont été respectées (Mayer et Deslauriers, 2000) : l'exhaustivité des catégories d'analyse, la représentativité en effectuant une première analyse sur un échantillon rigoureux, l'homogénéité des documents choisis, la pertinence des catégories créées en lien avec l'objet d'étude et la littérature recensée, l'univocité de sens des catégories pour de multiples chercheurs.

2.2.6. Limites de la méthodologie de la présente étude

Pour clarifier les liens entre la présente étude et la recherche-action, il apparaît nécessaire de parler de la position que j'ai occupée durant ce dernier projet. En tant que coordonnateur du début à la fin du projet de recherche-action et également en tant qu'intervenant au GAPI à partir de 2007, il est possible que mes interventions aient influencé le contenu des réponses des participants. Surtout qu'à l'intérieur du rôle de coordonnateur, il y avait la co-animation des groupes de discussion avec le chercheur principal. J'ai de plus participé à l'élaboration des grilles d'entrevue des groupes de discussion et des questions pour les bilans individuels, ainsi qu'à la retranscription et la codification du matériel pour le projet de recherche-action. Cependant, il est important de prendre en considération que l'objet précis de la présente étude s'est élaboré à l'hiver 2009 lors de la rédaction du projet de mémoire, soit après la tenue de la majorité des groupes de discussion. Également, l'avantage est justement cette position proche des participants et de l'organisme, qui a pu aider à mieux comprendre et décoder les interactions et les propos des participants, étant donné ma grande connaissance et expérience du langage et des symboles utilisés. De plus, selon Racine (2007), les intervenants ont moins peur de parler de leurs savoirs à un praticien clinique et théorique en apprentissage vicariant, c'est-à-dire un étudiant.

Également, comme limite dans l'utilisation de données secondaires, étant donné que les groupes de discussion n'avaient pas pour sujet spécifique l'identification des prises de conscience liées à la socialisation de genre, il est possible que plusieurs de celles-ci n'aient pas été nommées. Par contre, il reste que l'utilisation du groupe de discussion dans une recherche-action permet une certaine forme de prise de conscience, car dans les interactions entre les participants dans leur recherche de solutions, il se crée des occasions d'apprentissage sur l'autre et l'objet de recherche (Chiu, 2003).

Spécifiquement en lien à la méthodologie de la présente étude, les faiblesses de l'analyse de contenu sont qu'elle laisse beaucoup de place à la subjectivité du chercheur et qu'elle demande beaucoup d'intuition de sa part pour créer des catégories pertinentes. De plus, la codification des données est complexe et prend beaucoup de temps et d'effort, exige une bonne planification, surtout si le chercheur ne veut pas que son analyse se borne à la description (Mayer et Deslauriers, 2000, Wanlin, 2007).

2.2.7. Considérations éthiques

Comme mentionné précédemment, les données utilisées dans cette étude ont été recueillies lors de la recherche-action qui a eu lieu au GAPI de 2006 à 2009 sous la direction du professeur Pierre Turcotte. La cueillette de données de ce projet avait déjà fait l'objet d'une acceptation au Comité d'éthique de la recherche avec des êtres humains de l'Université Laval (CÉRUL). Ainsi, la présente étude utilise le même numéro du CÉRUL que le projet de recherche-action : 2006-220. Le tout a été confirmé lors de la remise du projet de mémoire à l'hiver 2009.

CHAPITRE 3

RÉSULTATS

Dans ce chapitre, les résultats sont présentés et organisés de manière à dresser le portrait des prises de conscience des intervenants ayant participé à la recherche en lien avec la socialisation de genre et de la façon dont celles-ci peuvent influencer leur intervention. Pour ce faire, ce chapitre est divisé en deux grandes sections. La première est composée des définitions communes des intervenants, c'est-à-dire les points communs de pensée ou de vécu liés à la recherche-action et à la socialisation de genre. Pour décortiquer le processus de socialisation de genre, ce sont les lieux où ses pressions ont été ressenties par les intervenants qui servent de sous-sections. La deuxième section contient les prises de conscience des intervenants en lien avec la socialisation de genre. Elles sont divisées en catégories : les prises de conscience faites comme homme, comme intervenant au GAPI et in vivo lors du projet de recherche-action. Elles sont présentées en même temps que leurs différentes implications pour la pratique des intervenants.

3.1. DÉFINITIONS COMMUNES

3.1.1. Attentes quant au projet de recherche-action

De prime abord, les attentes des intervenants à l'égard du projet de recherche-action ont été clarifiées, car elles risquaient d'influencer les prises de conscience faites par la suite. Ces attentes partagées par les intervenants interrogés sont de diverses natures : professionnelles, personnelles, relatives à l'amélioration de leur compréhension de la socialisation de genre ou à l'accès à un lieu pour se libérer des tensions.

J'ai des attentes autant au niveau personnel que professionnel. Personnel en termes de modèle masculin et de comment être un bon père envers mon fils, mais envers ma fille également. Au niveau de mes attentes personnelles, y a

beaucoup de ça, également mieux me connaître aussi. [...] Au niveau professionnel, plus que j'avance dans la problématique de la violence, dans tout le sens large pis la complexité que c'est, ça va être un élément important de travailler avec les gars la socialisation [...] mieux comprendre qu'est-ce que la socialisation masculine pour ensuite pouvoir faire le reflet même en thérapie avec les gars. GNMI¹

C'est au-delà de ce que ça peut nous apporter comme compréhension, comme connaissances, comme qualités d'intervention, je pense que ça nous amène aussi à évoluer comme individu. GNMI

Ce type d'attentes reliées à une évolution comme personne et comme professionnel influence l'attention des intervenants qui ciblent certains éléments plus que d'autres, ce qui module leurs apprentissages et leurs prises de conscience. Plus particulièrement, un des intervenants interrogés dit clairement qu'il désire remettre en perspective certaines prises de conscience antérieures quant à la socialisation de genre qu'il a vécue; il s'attend donc à mener une réflexion sur ses propres expériences de vie.

Je demeure quelqu'un qui travaille avec des gars depuis des années, mais j'ai toujours été dans des mondes de femmes. Dans une profession de femmes, dans une problématique pas mal plus de femme que de gars. Dans ma vie personnelle, chez nous y a rien que des femmes, mes amis sont principalement des femmes. GNMI

Les groupes de discussion non mixtes ont également permis aux intervenants de se poser des questions sur leur expérience d'intervention en lien avec leur genre, un questionnement qu'ils ont rarement l'occasion de faire entre hommes seulement. Cela leur permet ainsi de sortir de la masculinité traditionnelle, en partageant leurs expériences, leurs émotions et leurs souffrances entre hommes uniquement.

Je pense au départ qu'on n'a pas toujours une place pour nommer nos remises en question, notre rancune, notre souffrance. Prendre conscience aussi de la vie, je crois que ça fait partie de la vie et je pense que c'est important d'en prendre conscience pour être un meilleur être humain, un meilleur homme et aussi un meilleur intervenant. GNM2²

¹ GNMI: Premier groupe de discussion non mixte.

² GNM2 : Deuxième groupe de discussion non mixte.

3.1.2. Importance de la non-mixité des premiers groupes de discussion

Par rapport à cet élément, même s'il y a eu une très grande franchise et une aussi grande ouverture dans les groupes mixtes, les intervenants disent que la non-mixité des premiers groupes de discussion leur a permis de se sentir beaucoup plus à l'aise d'aborder des sujets très intimes.

je pense au départ [comme organisme mixte] qu'on n'a pas toujours une place pour nommer nos remises en question, notre rancune, notre souffrance. [...] pour cette raison-là [les groupes non mixtes], je trouve que c'est un beau projet, ça fait du bien, c'est libérateur, ça permet de continuer à évoluer et de voir plus clair. GNM2

Dans la recherche-action, l'objectif principal poursuivi par les intervenants du GAPI était de mettre en commun des éléments de la socialisation de genre qui influencent l'intervention auprès des hommes aux comportements violents. Cependant, s'ils ont à aborder ce thème à nouveau dans l'avenir, ils préfèrent des groupes de discussion non mixtes car, selon eux, c'est ce type de groupe qui a permis d'approfondir le sujet grâce à un vécu commun comme hommes et à l'intimité qui s'est ainsi créée.

[en groupe non mixte], on peut plus rapidement aller plus profondément. Moi, je pense y a un niveau veut, veut pas de résistance qu'on a moins entre nous. GNM2

3.1.3. Conception de la masculinité traditionnelle

Le premier constat des groupes de discussion est que les intervenants interrogés identifient plusieurs modèles de masculinité et qu'un homme ne peut donc pas être plus ou moins masculin. Ils décrivent la masculinité plutôt comme une plus ou moins grande correspondance aux attentes, stéréotypes ou étiquettes sociales apposées à ce que doit être un « vrai homme ». Donc, le concept de la masculinité est non quantifiable. Par contre, on peut le qualifier, par exemple quand on ajoute une qualité ou un élément descriptif à la masculinité, comme le modèle traditionnel, l'*homme rose*, l'*homme métrosexuel*, etc. Ce sont plutôt ces qualités qui sont quantifiables : plus ou moins macho, plus ou moins viril, plus ou moins rose, etc.

Je pense qu'on ne peut pas être trop ou pas assez masculin en tout cas. C'est plus dans ta réflexion où t'en es rendu, mais moi, je trouve autant un moment donné y avait une espèce de modèle, pis j'ai toujours résisté quand il y a eu la remise en question du modèle traditionnel où ce qu'il y a eu l'image de l'homme rose. On en change un pour en prendre un autre. GNMI

Dans ce lot de masculinités pouvant être qualifiées, le modèle dominant au Québec est une masculinité plus traditionnelle, selon les intervenants. Ces derniers la décrivent en définissant différents attributs qui appartiennent aux hommes traditionnels. Leur conception s'est construite à travers leur expérience de vie comme homme et pendant leur parcours professionnel, c'est-à-dire dans leurs études ou leur pratique d'intervention sociale. De cette réflexion il ressort que pour eux, l'homme traditionnel ou le « vrai homme » est celui qui a des solutions à tous les problèmes, et qui, avec persévérance et obstination, vient à bout de tout. Cet aspect de l'homme centré sur la tâche et un type de résolution de problèmes plus rationnel l'amène à éviter le monde de l'émotion et de l'intimité. Un intervenant fait une comparaison pour illustrer ce à quoi un homme doit ressembler aujourd'hui au Québec, en utilisant un héros télévisuel des années 1990. Il fait également le lien avec une certaine évolution du modèle masculin traditionnel au Québec lors des dernières décennies.

L'image que j'ai en tête qui me parle toujours plus au niveau des attentes actuelles pis qui traduit en même temps quelques nuances entre les modèles plus traditionnels d'il y a plusieurs années : Robocop. L'espèce de gros bonhomme avec armure qui a sa mission à faire pis toute, mais temps en temps t'as affaire à son petit bout émotif mais qu'il ne faut pas trop qu'il montre. Mais oups t'as un petit bout sensible qui sort, ah que c'est cute, en autant que ça prenne pas trop de place. [...] le côté humain de la personne qui faut qui performe, qui fonctionne, mais en même temps faut pas que ça prenne trop de place. [...] C'est le cute de la grosse machine : C'est le fun il pleure, mais pleure pas trop longtemps t'es fatigant. GNMI

Selon les intervenants, avec les années passées à pratiquer ce type de résolution de problèmes, l'homme traditionnel a développé des moyens pour éviter de se révéler aux autres et de parler de ses émotions. Deux de ces moyens que les intervenants nomment sont de parler de tout et de rien sans jamais parler de soi ou de ce que l'on vit, ou d'utiliser l'humour pour éviter les tensions reliées à la révélation, à l'intimité et à différents malaises.

Ces pratiques continues et sans cesse renouvelées des hommes en feraient même des experts dans le domaine de la non-révélation:

[Jaser comme mécanisme de défense], oui, tout à fait. Autant qu'ils [les clients] vont utiliser l'humour, [quand] on est en train de toucher une corde émotive. Pour enlever la tension. GNM2

Tu peux décider de ne pas les montrer [tes émotions], moi, je pense que c'est là-dessus qu'on a développé une expertise assez bien développée comme gars. GNM2

Les intervenants interrogés croient qu'à force de ne pas montrer leurs émotions et de ne pas en parler, les hommes deviennent malhabiles à les exprimer. Ainsi, comme ils en parlent peu ou pas, ils ont rarement besoin d'identifier leurs émotions et avec le temps, ça devient une autre difficulté pour eux. De plus, toutes ces émotions non exprimées s'accumulent, ce qui rend les hommes extrêmement tendus et prêts à exploser. Dans certains cas, ce refoulement émotif mènerait à la violence, selon les intervenants.

Quand je regarde les clients qu'on reçoit ici, pis quand j'explore un peu leur histoire personnelle de l'enfance pis de l'adolescence, ils ont beaucoup été victimes au primaire, ils ont fait rire d'eux. Aujourd'hui ils ont de la difficulté à prendre leur place. Ce qui fait qu'ils sont souvent en processus d'accumulation. Ou encore, quand ils arrivent dans des sphères très précises où ce qu'ils ont l'impression d'être ridiculisés aujourd'hui, ils viennent très rapidement réactifs. GNMI

En conséquence de cette rigidité émotive, il apparaît difficile pour les hommes d'exprimer leur malaise, ce qui les laisse avec un mal-être persistant. Certains intervenants croient même que tous les hommes traditionnels et rigides dans leur masculinité sont souffrants, et ce, sans que ça ne paraisse. L'habileté de ces hommes à cacher leurs émotions et leur souffrance leur permet de paraître invulnérables et forts en tout temps.

Moi, je le [l'homme] vois comme étant un tuteur d'un arbre, c'est lui qui reste droit. Ça beau crochir, c'est ce sur quoi tu peux te supporter en cas de coup dur. L'aspect modèle d'être fort, d'être protecteur, réconfortant, dans lequel tu sais que tu peux t'appuyer quand tu ne vas pas bien. Mais en même temps, parallèlement à ça tu te tires dans le pied parce que nous autres aussi on a des

bouts où ce qu'on ne feel pas. Pis on a aussi des besoins dans ce sens-là, à ce moment-là qu'est-ce que je fais avec? GNMI

Certains intervenants disent que cette force et cette invulnérabilité doivent surtout s'exprimer en milieu de travail, où les hommes fonctionnent quand même, professionnellement, même s'ils ne sont pas d'attaque personnellement. Cette performance en milieu de travail requiert certains sacrifices des hommes, dont celui de couper dans d'autres aspects plus plaisants de leur vie. Les intervenants interrogés révèlent avoir vécu eux-mêmes de telles expériences.

Pis peu importe le nombre d'années que tu étais là [milieu de travail plus traditionnel], pis peu importe si tu travaillais bien [...] Et ça c'est un élément qui m'irritait. C'était comme ceux que fuck la blonde, fuck tes loisirs, fuck tout, c'est que la job c'était énormément valorisé. Ok, faut être travaillant dans la vie si on veut être reconnu. GNMI

On parlait de l'invulnérabilité ou ne pas démontrer une vulnérabilité, ça me réfère à une autre chose comme homme. C'est l'élément quand des fois je rentre ici, je me sens vulnérable. Je suis fatigué, je suis à terre mais faut pas que ça paraisse. [...] Je dois arriver au bureau pis être comme si de rien n'était, je suis en pleine possession de mes moyens, c'est ce que je dois démontrer. [...] À la limite, y a des journées où ce que je feelerais plus pour être l'aidé qu'être l'aidant. GNM2

À la suite de cette déclaration, d'autres intervenants ont exprimé leur désaccord dans le groupe de discussion. Selon eux, l'invulnérabilité au travail n'est pas demandée uniquement aux hommes, elle l'est aux deux genres; il s'agit plutôt d'une exigence envers un professionnel. Malgré cette divergence d'opinions, tous les intervenants interrogés pensent qu'il existe une différence entre les hommes et les femmes sur ce point : les hommes professionnels ne connaissent pas leurs limites ou ne les reconnaissent pas, donc ils continuent à fonctionner, même s'ils devraient plutôt se reposer. Pour leur part, les femmes professionnelles se montreraient elles aussi invulnérables, mais sauraient quand même reconnaître leurs limites :

Je ne suis pas sûr que c'est particulier aux gars; là où je vois une différence par contre c'est que comme gars, même quand on le sait [qu'on est fatigués], au-delà de le dire ou ne pas le dire, on fait beaucoup moins attention à nous-

mêmes pour améliorer [...] souvent c'est un peu comme si effectivement tu le dis on s'adapte, pis je rentre pis je fais quand même mon affaire. GNM2

Dans certaines explications ou exemples de vie antérieurs des intervenants, lorsque la situation de l'homme se détériore et qu'il vit de grandes difficultés, allant jusqu'à ressentir une très grande détresse, il doit demeurer invulnérable, ou du moins paraître invulnérable. Cela fait qu'il ne demande pas d'aide à son entourage et qu'il ne consulte pas de professionnels de la santé, ce qui le mène parfois à vivre de l'isolement et à accroître sa souffrance ou sa détresse:

Moi, je vais être plus gars me semble, quand je feele pas je m'isole plus, pis ça paraît dans mon non verbal, plus fermé. Pis si en plus je ne sens pas de réceptivité, ouverture, compassion, ben pok... GNM2

Je ne voulais pas que ça paraisse [une dépression à la suite d'une rupture de couple] pis au niveau du travail, je vais te dire que ça ne paraissait pas tant que ça dans mon attitude avec les autres. Pis je regarde ça avec du recul aujourd'hui, je me trouve tellement niaiseux d'avoir fait ça [tout donner au travail jusqu'à en être malade], mais j'avais vraiment besoin d'aide. GNM2

Aujourd'hui, les intervenants interrogés ne pensent pas qu'ils reproduiraient ce *pattern*, même s'ils conviennent qu'ils ne sont pas complètement à l'abri. La différence qu'ils identifient entre eux et les autres hommes plus rigides qui pourraient aller vers cet extrême est qu'ils ont appris à se permettre d'exprimer leur douleur et d'aller chercher de l'aide au besoin. En même temps, quand ils le font, ils sont conscients d'être à l'extérieur de ce qui est exigé par la masculinité traditionnelle.

Je ne suis quand même pas trop traditionnellement ancré. Même si je sais que je suis un homme, pis si je pleure je ne suis pas moins un homme pour autant. Même au contraire, je me vois encore plus comme un homme si je me donne le droit de pleurer. Je le vois comme ça, je ne me suis jamais encarcené dans un modèle dans lequel je me sentais prisonnier. J'ai toujours été capable de dépasser les stéréotypes standards de la virilité et tout le kit. Non, moi, je feele pas, je souffre? Ben je vais aller chercher de l'aide et je vais aller en parler. Je vais faire ce qu'il faut minimalement pour le diminuer. [...] Mais il y a bien des hommes qui ne se le permettent pas, ça. GNM2

3.1.4. Conception de la socialisation de genre des hommes

Peu importe le modèle de masculinité promu socialement, tous les intervenants s'entendent sur l'existence d'un processus de socialisation de genre, qu'ils ont tous vécu. Ils le décrivent comme étant des prescriptions ou des pressions sociales réelles ou ressenties, parfois intériorisées sans qu'aucun déclencheur ne soit vraiment présent, qui font majoritairement la promotion du modèle de la masculinité traditionnelle. Ces pressions sociales proviennent de divers milieux, certains proches, comme la famille, et d'autres plus loin d'eux, comme les modèles promus à la télévision.

Il n'y a pas juste la famille, il y a beaucoup les amis, l'école, qui viennent énormément influencer ça [se conformer aux autres] et c'est ce qui fait souvent que tu vas prendre une tangente en disant : ça va dans mes intérêts aussi, mais en même temps ça vient définir un peu mon genre et un peu ce qu'on s'attend de moi. GNMI

Même s'ils voient plusieurs ressemblances dans leurs processus de socialisation de genre, ils racontent des processus vécus de manière différente. Selon eux, ce qui distingue leurs expériences en lien avec la socialisation de genre est leurs milieux respectifs. Cela a influencé soit le processus de socialisation de genre, soit ce qui était attendu comme modèle de masculinité. Par exemple, certains intervenants expriment l'idée que d'avoir vécu toute leur jeunesse dans un milieu urbain – versus un milieu rural – a influencé les attentes de leur milieu envers eux comme hommes en devenir. Les milieux ruraux seraient plus rigides et stéréotypés dans le processus de socialisation de genre :

Je pense qu'il y a encore une grosse différence entre être élevé en ville pis élevé en campagne. Pis je pense que les stéréotypes ont tendance à être un peu plus forts en région. GNMI

Ces pressions ressenties pour adhérer aux normes d'une masculinité plus traditionnelle, les intervenants les observent également chez leurs clients. Ils voient que plusieurs éléments ont ainsi influencé les caractéristiques masculines auxquelles eux et leurs clients ont adhéré. Donc, ils ont tous vécu un processus de socialisation de genre semblable faisant la promotion d'une masculinité traditionnelle, mais chacun avec certaines nuances dues au modèle masculin attendu.

On a des bons bassins de données à partir de tout ce que les gars apportent [en thérapie de groupe] autant d'eux que de leur conjointe sur des années, je veux dire, c'est énorme. C'est là qu'on se rend compte qu'il n'y a pas une socialisation bien arrêtée que tout le monde a tout embarqué de la même façon. GNM2

Malgré ces nuances, les intervenants identifient plusieurs étapes du processus de socialisation vécues de façon similaire et, souvent, les pressions ressenties pour devenir un « vrai homme » proviennent de milieux semblables. Ils disent que des caractéristiques masculines différentes sont intégrées selon l'âge, ce qui laisse croire qu'un certain parcours de vie est déjà tout tracé. Par exemple, certains intervenants pensent que l'apprentissage des conduites à risque – un « vrai homme » doit se mettre en situation de danger sans avoir peur – se produit plus tard dans le processus, soit autour de la vingtaine.

Proche de la vingtaine, je pense que c'est plus fort à ce moment-là, où ce qu'il y a tout l'aspect de la valorisation d'avoir un char puissant, de conduire de façon dangereuse, de montrer que t'es capable de garder ton sang-froid, etc. [...] une autre façon de démontrer que t'es en train de devenir un homme et que tu n'as pas peur, même si t'as peur pour de vrai. GNM2

Les intervenants racontent qu'ils sont conscients de vivre de telles pressions pendant leur processus de socialisation de genre, et ce, dès un très jeune âge. Selon eux, la socialisation de genre continuera durant toute leur vie, mais, à certains moments, les pressions sont plus fortes, surtout dans des périodes où l'identité se construit plus intensément, particulièrement lors du parcours scolaire. D'ailleurs, dans les groupes de discussion, les intervenants s'attardent à décrire des événements vécus lors de ce parcours qu'ils font débiter à l'école primaire et se terminer vers la vingtaine.

3.1.5. Influence du modèle parental

La famille est le premier milieu de vie où les pressions de la socialisation de genre sont ressenties par les intervenants interrogés, et, selon eux, les parents y jouent un rôle capital. Or, la famille influence la socialisation de genre autant vers une masculinité traditionnelle que vers d'autres modèles. Cependant, les intervenants ne s'entendent pas sur ce qui

influence la fermeture ou l'ouverture de la famille à d'autres modèles de masculinité que le modèle traditionnel.

Alors c'est peut-être le milieu familial de certaines personnes qui reste pas accroché à ce modèle uniquement de masculin pur comme on dit : traditionnel. C'est peut-être le milieu familial qui permet une certaine souplesse. GMI³

Moi, je pense qu'il y a des milieux traditionnels fermés pis des milieux traditionnels ouverts. Je pense qu'il y a des milieux traditionnels qui ne te laissent pas la place d'aller voir ailleurs, alors qu'il y a des milieux traditionnels qui, pour différentes raisons, t'as accès à plein d'autres mondes. GMI

Selon les intervenants interrogés, l'influence de la famille débute avant même que l'enfant ne soit conscient que les genres existent. Déjà des premières correspondances à un genre apparaissent avant la naissance par le choix du prénom, ou peu de temps après la naissance par les qualités attribuées à l'enfant ou bien par les cadeaux qu'on lui donne. Ces pressions se produisent, même si les parents veulent les épargner à leurs enfants, car ils ne peuvent pas prévoir ce que les personnes de la famille élargie achèteront comme cadeaux ou attribueront comme qualificatifs à l'enfant :

Mais je ne connais pas ta famille, mais ta sœur, ton frère, ton père, ta mère ont besoin d'acheter un cadeau pour ta fille. Ils vont au magasin, qu'est-ce qui vont vouloir faire? Ils vont vouloir lui faire plaisir pis ils vont aller chercher la grosse Barbie, inévitablement versus tous les cadeaux qui va avoir, il va peut-être en avoir deux où ce que c'est plus mixte, pis les autres ça va être très campés [dans un genre]. GNMI

Malgré cette influence de la famille élargie, les intervenants pensent quand même que ce sont les parents qui ont le plus grand pouvoir de persuasion dans la famille et qui sont le modèle le plus important pour l'enfant. Parmi leurs parents, leur père a influencé leur processus de socialisation de genre, cela, autant pour développer des traits typiques de la masculinité traditionnelle que pour développer d'autres facettes de leur personnalité. Dans l'extrait suivant, le père est présenté comme un modèle à l'extérieur de la masculinité traditionnelle.

³ GMI : Premier groupe de discussion mixte.

Donc, [mon père] était pas pantoute dans le modèle comme un gars. À quelque part, je pense que ça m'a influencé indirectement. [...] Moi, dans ma conception, ce n'était pas ça [une relation de couple inégalitaire], dans ma vie, dans mon expérience, ce n'était pas ça, alors quand j'ai commencé ma vie commune, c'était comme normal que ce ne soit pas ça la relation [distante] avec les enfants. D'être proche des enfants et de pouvoir être proche avec les enfants, mais ce n'était pas ça non plus, même si ce n'était pas nécessairement mon père qui s'exprimait le plus. Je savais que c'était possible d'avoir un lien, ce n'était pas d'être distant, même quand ils sont petits, quand ils sont bébés. En tout cas, moi, ça m'a influencé dans ma façon d'être, probablement. GNMI

Les pressions ressenties relativement au père peuvent être vécues au plan émotionnel de façon si forte que les intervenants ont dépassé leurs limites quelquefois, et ce, même s'ils croyaient que c'était à l'encontre du bien de l'enfant qu'ils étaient. Dans le prochain extrait, le témoignage démontre que le père persuade son fils d'agir contre son gré dans le but qu'il corresponde davantage à ce que doit être un « vrai homme », c'est-à-dire fort et sans peur.

C'est moi aussi qui s'amusais à écœurer les gens puis mon père m'a encouragé à me battre aussi. [...] À ne pas me laisser faire, j'avais la chienne, moi, avant une bataille, c'était incroyable, alors là je voulais finir ça au plus crisse, je rentrais dans le tas pis je réussissais quand même à me battre, rapidement, pour en finir parce que j'avais peur. GNMI

Pour ce qui est de l'autre parent, la mère – dans le cas des intervenants interrogés, ils viennent tous de familles biparentales hétérosexuelles –, son influence est elle aussi très grande dans la socialisation de genre de leur garçon. Elle peut même remplacer le père lorsque celui-ci est absent dans la famille. Il est à noter que ce dernier, même absent physiquement de la vie de l'enfant, l'influence quand même dans son développement pour devenir un homme.

Mon père travaillait à [lieu], pis il n'était pas souvent là. Mais ma mère, j'avais 12 ans, [me disait] : lorsque tu vas être rendu grand, les filles d'aujourd'hui ne feront pas tout à ta place. C'est le modèle finalement que ma mère m'a donné qui fait que finalement ça fait de moi [ce que je suis] aujourd'hui. Pis mon père aussi là, l'aspect émotif, c'était, euh [visage de l'intervenant exprimant la négation], il y avait quand même une proximité. Si j'avais le goût d'aller me coller dessus, je pouvais, ce n'était pas : tasse-toi. Il y avait quand même une accessibilité limitée, mais qui était là quand même. GNMI

De la même manière que leur père, l'influence de leur mère a également aidé les intervenants à développer d'autres traits que ceux de la masculinité traditionnelle. Évidemment, le modèle paternel ne doit pas être en contradiction avec ce qui est inculqué par la mère. Dans l'extrait suivant, l'adhésion de la mère au féminisme aide son fils à vivre des relations de couple plus égalitaires.

Ma mère adhérait beaucoup à ce mouvement-là [féminisme] avec un père peu présent, ce qui fait que de comprendre la femme, d'avoir une sensibilité envers la femme, de s'engager, c'est quelque chose qui m'a été inculqué. Pis même si mon père était peu présent, c'est un homme qui était très respectueux envers la femme. Donc, j'ai quand même grandi dans ce modèle-là. GNM1

3.1.6. Influence des pairs

Dans la famille élargie, ou encore à l'école et dans les loisirs, d'autres hommes que les pères des intervenants interrogés les influencent dans leur processus de socialisation de genre, des hommes à qui ils ont accordé beaucoup d'importance au cours de leur enfance et de leur adolescence. Ils peuvent être des oncles, des amis des parents, des entraîneurs sportifs ou des enseignants :

On est influencé beaucoup, en tout cas je regarde l'influence que peut avoir, peu importe le niveau de présence de nos pères, des hommes qui étaient là quand on était plus jeune. GNM1

Cependant, les intervenants croient que plus importants que ces adultes marquants ou la famille, les amis ou les groupes d'appartenance influencent fortement la socialisation de genre pendant la période scolaire et l'adolescence. Fréquenter majoritairement des garçons ou des filles à cette période aurait agi sur leurs comportements. Selon certains, il est plus facile d'être entouré de filles que de garçons. Pendant cette période, se tenir avec des garçons risque de faire subir de la violence ou d'être mis dans des situations de danger :

Il y avait l'effet de gang, c'est ça qui fait qu'un moment donné tu étais comme inévitablement entraîné vers ce genre de choses-là [situations périlleuses et conduites à risque]. GNM2

Pour éviter ces situations à risque et la possible violence des autres garçons, certains disent avoir utilisé un subterfuge : ils se sont vêtus de manière à faire peur aux possibles agresseurs. Ce déguisement se voulait un moyen de protection des agressions, et ce, qu'ils fréquentent des garçons ou des filles :

L'image, moi, c'était beaucoup bottes à cap, froque de cuir avec la petite veste en jeans, les petites manches coupées avec un crest d'AC/DC ou de Motley Crüe pis les cheveux longs, vraiment une image de : écœurez-moi pas. Moi, ce n'était tellement pas moi en dedans, cette image-là, quand j'y repense aujourd'hui, mais c'était vraiment une image de démontrer je suis tough, ne venez pas m'écœurer. C'était vraiment un système de protection que j'ai mis en place. GNMI

Toutefois, le déguisement ne suffit pas toujours pour éloigner les possibles agresseurs. C'est avec cette même idée de se protéger qu'on décide de fréquenter un groupe de filles plutôt qu'un groupe de gars. Beaucoup plus de sécurité est ressentie à l'intérieur d'un tel groupe :

Je ne faisais pas peur à personne [rires]. [...] En même temps ça a probablement influencé mon choix de ne pas aller avec la gang de toughs aussi. Regarde, je savais que si j'allais avec eux autres, j'étais le petit, le chicot de la gang. Probablement que ça influençait entre autres que certains sports comme le hockey, j'ai arrêté carrément à cause de ça. Entre pee-wee pis bantam tu rentres les mises en échec, regarde-moi me faire étamper dans une bande. GNMI

En conséquence, le fait d'avoir un réseau social composé majoritairement de filles permet d'expérimenter des éléments de la vie adolescente sans vivre nécessairement de la violence de la part des pairs masculins. Aussi, selon les intervenants interrogés, les pratiques illicites sont plus encadrées dans les groupes de pairs féminins, ainsi, ces expériences ne constituent pas des conduites à risque.

C'est ce qui a fait [se tenir avec des pairs féminins] entre autres qu'au niveau de la consommation, c'était assez limité. Je ne dis pas que j'ai jamais rien pris ni dans un ni dans l'autre au niveau de l'alcool ou des drogues, mais c'était très limité parce que je n'étais pas avec le clan qui était beaucoup on se voit et on se valorise à partir de la consommation. GNMI

La popularité à l'école agit également comme facteur de protection contre les agressions ou de prévention de celles-ci. Pour les garçons, les sports sont très importants pour la popularité et donc dans le processus de socialisation de genre. Surtout que selon les intervenants, le milieu sportif de compétition, autant à l'époque scolaire qu'à l'âge adulte, renforce les stéréotypes de genre entre les hommes et les femmes. Ils croient ainsi qu'une performance minimale dans les sports est nécessaire pour être accepté parmi les pairs à l'âge scolaire. Si le garçon ne donne pas de bonnes performances, il risque d'être mis de côté, voire violenté par les autres garçons.

Autant au secondaire qu'au primaire, premièrement au primaire comme je le disais tantôt, si tu n'es pas bon dans les sports, t'es rejeté. GNMI

Comme dernier élément pouvant mener à la popularité dans les cours d'école, qui fonctionne d'ailleurs pour les garçons qui sont moins habiles dans les sports, il reste l'humour. Ce moyen permet d'être accepté parmi les pairs à l'école, toutefois, à long terme, l'humour peut aussi mener à la délinquance pour les garçons.

Là tu tombes à avoir un certain statut, si je peux dire ça comme ça. Sauf que le problème, c'est que des fois tu te tires dans le pied, parce que tu n'as pas toujours le goût d'être drôle, il y a des journées que t'es triste. [...] Oui, c'est ça, faut que tu mettes ton personnage en front page tout le temps. [...] Pis un moment donné faut que tu montes d'un cran parce que tu ne peux pas rester au même stade, c'est là que tu vas commencer à faire des méfaits pour continuer à faire rire les autres. GNMI

Selon les intervenants interrogés, l'utilisation de l'humour est davantage promue socialement chez les garçons que chez les filles au Québec. Ils disent que comme les sports, l'utilisation de l'humour se poursuit à l'âge adulte et on voit davantage d'hommes que de femmes y faire carrière :

Les bouffons dans les cours d'école pis dans les classes, je dirais neuf fois sur dix, je suis certain, c'est un gars. [...] Ah oui, je ne dis pas que l'humour est exclusivement masculin, mais je pense qu'on achète plus ce modèle-là dans le sens de se faire accepter pis que ça passe socialement. GNMI

Pour les intervenants, les garçons ne possédant aucune de ces caractéristiques risquent fortement d'être marginalisés ou, du moins, laissés de côté à l'école. Toutefois, une dimension accentue cette marginalisation, lire ici les risques d'agressions, c'est l'obtention de bonnes notes dans ses études, pour un jeune homme qui n'est ni sportif ni comique.

*Une des choses que j'ai apprises assez rapidement à l'école, c'est qu'être trop bon c'est aussi pire que de l'être pas pantoute. Donc quand tu parlais de rejet...
GNMI*

3.1.7. Influence des activités extérieures à l'école

À l'extérieur de l'école, les autres milieux d'activités contribuent au processus de socialisation de genre vécu par les intervenants. Selon eux, dans certains milieux, un genre est déjà attribué à chaque activité, ce qui accentue également les stéréotypes de genre. Par exemple, les cadets, dont le modèle est fortement inspiré de l'armée, sont un endroit qui offre une socialisation de genre menant vers une masculinité traditionnelle:

Ben moi, ça été beaucoup le modeling des cadets, j'ai été dans les cadets de l'air dans lequel tu n'arrêtes pas de te faire crier des ordres. Faut que tu restes stoïque en toutes circonstances, faut que tu démontres de la discipline, d'être leader, c'est ça qui est favorisé dans les cadets. [...] Les cadets ont été dans ce sens-là un genre de socialisation où est-ce qu'un homme, c'est de même. GNMI

À l'inverse, dans d'autres activités que celles traditionnellement attribuées au genre masculin, les intervenants vivent des expériences plutôt négatives. Les pressions, sans être exprimées ouvertement, sont ressenties tout de même par les intervenants qui se sont dirigés vers ces activités. Ce choix provoque le même genre de marginalisation qu'à l'école, mais pas ouvertement : c'est davantage du domaine du ressenti du garçon, comme par le découragement :

J'étais ben créatif, quand j'étais jeune c'était de la poterie. J'étais arrivé dans ce cours de poterie, c'était juste des filles. Je n'ai pas toughé longtemps, j'ai fait cinq semaines pis je ne me sentais pas rapport là. GNMI

Dans tous les types d'activités, la performance dans certains aspects reliés à la masculinité traditionnelle peut amener les intervenants interrogés à adhérer davantage à ce modèle, et à

maintenir ces comportements à l'âge adulte. Par exemple, dans les deux prochains extraits, des intervenants disent que le sport et l'humour sont deux éléments auxquels ils adhèrent fortement et pour lesquels ils ont reçu beaucoup de renforcement positif, plus jeunes. Ils ont donc maintenu ces comportements à l'âge adulte :

À partir du moment où j'ai commencé à faire du sport plus de compétition, je me suis rendu compte que j'avais un talent dans ce domaine-là. [...] J'amenais des bonnes performances. Tout d'un coup je suis devenu un gars de la gang [...] Y avait un aspect très valorisant sur une estime de moi qui n'était pas fort à ce moment-là. GNMI

Se faire respecter, moi, ça été beaucoup l'humour, tout le côté comique que j'ai encore beaucoup quand on fait des soirées plus thématiques entre amis, je me mets toujours comme mission de divertir les gens, de les faire rire. GNMI

Donc, les expériences vécues durant la période scolaire influencent ce que les intervenants sont devenus aujourd'hui. Certains qui n'ont pas reçu ou ressenti de pressions de leur milieu ont développé des traits autres que ceux de la masculinité traditionnelle. Mais même dans ce contexte, c'est encore lors de la période scolaire qu'ils les ont adoptés. Par exemple, garder des enfants est décrit comme une expérience enrichissante et valorisante à l'adolescence, ce qui influence la perception du couple et de la famille à plus long terme :

Comme ado, je gardais les enfants. Bon, ce qui était déjà pas toujours très très traditionnel, mais entre autres je me rappelle d'avoir beaucoup de succès avec les enfants pis d'avoir été beaucoup valorisé avec ça. Ce qui a probablement joué après ça quand j'ai eu des enfants. [...] Ce qui m'a influencé dans ce que j'ai été comme père, comme homme aussi pis dans le genre de relation que je pouvais avoir pour moi avec les enfants. GNMI

3.1.8. Influence des relations avec le genre féminin

Ce dernier extrait amène le thème des relations de couple ou des relations avec les femmes, car tous les intervenants interrogés sont hétérosexuels. Ces relations avec les femmes influencent grandement la façon dont les garçons deviennent de « vrais hommes », que ces relations soient formelles ou seulement dans le désir de plaire à l'autre sexe. Selon les intervenants, la conformité ou non aux normes de la masculinité traditionnelle influence l'intérêt que portent les filles et les jeunes femmes aux garçons. Plus ils correspondent aux

critères de la masculinité traditionnelle, plus ils ont du succès avec les femmes. À l'inverse, moins ils y correspondent, plus ils sont mis de côté par les femmes, mais également par les hommes, comme décrit plus haut. Après réflexion et avec plus de maturité aujourd'hui, les intervenants ne trouvent pas cette réalité facile à gérer pour les jeunes garçons. Dans leurs expériences, ce qui leur a amené du succès auprès des filles est d'avoir été délinquant, sportif et macho, ce qu'ils trouvent déplorable aujourd'hui :

Pis en étant plus bum, c'est une période où j'ai eu des blondes, pis après quand je suis tombé sans carapace, ce n'était pas comme ça. Je ne pognais pas pantoute. GNMI

Non seulement il y a une fierté associée au fait d'être dans un sport de compétition de haut niveau, mais il y a un aspect de standing que ça donne versus la gente féminine. GNMI

Très macho comme attitude pis c'est le bout de ma vie où est-ce que j'ai pogné le plus. Les filles à cette période-là, plus t'es fin pis t'es gentil pis t'es à l'écoute, pis plus t'es tout seul. C'est chiant! GNMI

Pis la période de ma vie où j'ai été le plus macho, je les [filles] faisais poireauter pis tout, c'est le bout où ce que je pognais le plus. Alors c'est une autre chose qui favorise à camper dans certains stéréotypes masculins-féminins, où ce que toi ce que tu veux comme jeune homme, c'est de pogner. GNMI

Parmi les femmes ou les filles qu'ils ont croisées dans leur parcours de vie, celles qui sont les plus importantes pour eux les influencent encore plus dans le processus de socialisation de genre. Dans cette catégorie de femmes d'influence, il y a soit la première conjointe, soit celle avec qui une relation durable a eu lieu, soit la mère de leurs enfants :

Dans les premiers temps quand j'appelais mon ex en espérant que ça redevienne ma blonde pis je pleurais quasiment à chaque fois. Elle m'a dit ça une couple de fois : Crisse comporte-toi comme un homme, arrête de brailler. Y en a plein de situations comme ça qui fait qu'un moment donné, tu vas ravalier, tu vas refouler. GNM2

Dans les relations avec le genre féminin des intervenants, le milieu de vie influence les caractéristiques masculines à développer pour plaire. Pour ceux provenant d'un milieu plus

urbain, ce sont davantage des sorties qui permettent de rencontrer des filles et d'avoir du succès, tandis que pour ceux provenant d'un milieu plus rural, c'est la possession d'une voiture. Dans cet extrait, il est à noter que cette dernière est reliée à une des caractéristiques que doit posséder un homme, soit l'autonomie :

Je viens de la campagne, il n'y avait pas d'autobus. De un, si tu voulais pogner avec les filles, ça te prenait un char parce que tu ne vas pas chercher ta blonde sur le pouce, fallait que tu sois autonome. GNM2

3.1.9. Autres éléments qui influencent la socialisation de genre des hommes

3.1.9.1 Le milieu de travail

D'autres milieux moins proches de l'individu influencent ce qui est attendu des hommes et ainsi du processus de socialisation du genre masculin. Les intervenants interrogés disent que le milieu de travail est un de ceux-là :

Ouin, le domaine du travail, c'est une autre place qui renforcit certains préjugés. GNMI

Selon eux, il est évident que certains milieux de travail sont attribués au genre féminin et d'autres, au genre masculin. La relation d'aide serait ainsi conçue comme typiquement féminine; ils sont conscients qu'ils n'ont pas fait un choix de carrière traditionnellement masculin. Ils se demandent d'ailleurs si c'est ce choix qui a influencé leur développement comme homme ou si c'est leur développement comme homme qui les a menés à choisir cette profession.

C'est qu'on est biaisé [pas traditionnellement masculin], le terme n'est peut-être pas bon ou juste, mais en même temps, veut, veut pas, on est tous du monde qui ont décidé un moment donné d'aller à contre-courant en travaillant dans la relation d'aide. GNMI

3.1.9.2 Le temps, les médias et les mouvements sociaux

De manière transversale par rapport à tous les milieux qui influencent le processus de socialisation de genre des intervenants, l'ère du temps a également une grande influence. Cette dernière n'évolue pas de manière linéaire, selon eux : il semble que certains cycles

historiques se répètent sans cesse. Ils l'expliquent en s'appuyant sur le fait que malgré certains changements, les pressions pour adhérer à une masculinité traditionnelle semblent continuer à travers le temps. Ils trouvent que même si en apparence il y a beaucoup de changements, le message envoyé aux hommes québécois demeure sensiblement le même aujourd'hui.

Dans les cinq, dix, quinze dernières années, je trouve ça quasiment pire, ça ressemble plus à ce qu'on me disait de mes grands-parents comme message, avec une supposée ouverture plus large, une compréhension plus large des rapports homme-femme et je trouve qu'on est dans une espèce de période où on se fait croire que ça a changé ou qu'il y a plein d'affaires qui ont changé. Alors qu'au contraire, il y a des affaires qui avaient changé qui ont tendance à revenir. GNMI

Je pense que même si les modes changent, la trame de fond effectivement est plus traditionnelle, plus proche du modèle traditionnel aujourd'hui que dans les années 70-80 où tout était en questionnement pis en chamboulement pis en remise en question. GMI

Les intervenants voient aussi l'influence des médias dans la socialisation de genre, qui diffère d'une époque à l'autre. La mode, la publicité et la télévision, que ce soit à travers les émissions ou le cinéma, fournissent également des modèles selon l'ère du temps. Les intervenants interrogés ont tous été exposés à des modèles médiatiques d'hommes différents selon leur génération respective.

Tu me diras après que la tv, les filles, ça ne les influence pas [comme nous], nous autres c'était à l'époque disco avec John Travolta. Ben je regarde à ce moment-là l'image du gars qui réussit, c'était ça. GNMI

Le fait que les intervenants interrogés n'ont pas tous le même âge est très intéressant, car parmi eux on peut situer deux à trois générations différentes d'hommes. Ce qui fait que dans leur discours, ils nuancent certains aspects masculins attendus d'eux au sortir de la socialisation de genre, selon leur génération. Cependant, ils s'entendent pour dire que les principes de base sont très semblables, tandis que certains aspects plus précis sont plus nuancés. Par exemple, certains se reconnaissent énormément dans la génération de la société des loisirs et plaisirs dépeinte dans le film *Horloge biologique*, tandis que dans

l'extrait qui suit, d'autres intervenants provenant plutôt de la génération du « disco » s'en distinguent.

Je suis d'accord avec toi qu'il y a une espèce de mouvement de société, parce que ce qui passe là-dedans [film Horloge biologique] pour les gars, c'est quand même pas si différent que ça de ce qui se passait pour nous autres [années « disco »]. Moi, je trouve dans un contexte de société ben différent, le côté de cruiser, c'était là nous aussi, mais c'était différent dans un autre contexte. GNMI

Dans le modèle global promu par les médias, seules certaines caractéristiques masculines peuvent être retenues. Cela est dû au fait que certains intervenants sont conscients que leur modèle est plus grand que nature :

C'est sûr que, bon, c'était gros comme modèle [Rambo], on n'espérait pas nécessairement devenir ça, mais moi, j'ai vraiment pris le volet survie en forêt sous mon aile. GNMI

Selon eux, parmi les changements dus à l'ère du temps, les mouvements sociaux ont également une influence évidente sur la socialisation de genre. Par exemple, ceux ayant vécu la montée du mouvement féministe décrivent des attentes différentes dans la socialisation de genre des hommes que celles relatives à la société des loisirs.

Le féminisme a vraiment été plus important au début des années 70, ce qui fait que c'est les hommes d'aujourd'hui qui sont dans la trentaine. Et on voit quand même qu'il y a une sensibilité, ce n'est plus le même modèle traditionnel de l'homme, je dirais l'homme qui a plus 45-50-55 ans aujourd'hui. GNMI

3.1.10. La socialisation masculine vue comme « souffrante »

Pour plusieurs intervenants interrogés, cette expérience de la socialisation de genre est vécue de façon difficile, voire « souffrante ». En effet, pour eux, le processus de socialisation de genre des hommes est violent en lui-même, mais aussi il y aurait une souffrance qui en découle dans le fait qu'ils doivent se priver d'une partie de leur humanité en se coupant de certaines émotions ou en évitant de les montrer.

Malgré que les intervenants ressentent ou subissent tous des pressions, elles ne sont pas toutes vécues avec la même force. Certains ont l'impression de s'en être plutôt bien tirés comparativement à leurs collègues. L'idée est développée comme quoi il y a différentes formes de souffrance possibles dans l'expérience de socialisation de genre : il y a la souffrance de vivre de la violence, mais aussi la souffrance conçue comme étant une contrainte ou une obligation de correspondre aux critères de la masculinité traditionnelle. L'extrait suivant illustre une situation où aucune souffrance n'a été ressentie :

Je n'ai pas l'impression d'avoir personnellement jusqu'à maintenant fait beaucoup de choix contre mon gré. En tout cas dans mon expérience je ne l'ai pas vécue comme étant difficile, quand je regarde ça avec un recul, encore une fois, je n'ai pas l'impression de m'être fait imposer grand-chose. GNMI

Parmi les expériences difficiles de la socialisation de genre, les intervenants s'entendent pour nommer que leur point central, où se vivent les premiers chocs, est à l'école. Pour certains, cette période est celle où ils ont le plus souffert de toute leur vie.

Moi, c'est la plus difficile de ma vie [étape de l'école secondaire]. GNMI

Ceux qui trouvent cette étape particulièrement difficile ont vécu toutes sortes de violences dans les cours d'école du primaire et du secondaire, et cela, pour de multiples raisons. Cependant, selon eux, ces violences sont en majeure partie dues aux pressions pour correspondre aux attentes de comportements de « vrais hommes ». Moins le jeune garçon correspond aux critères attendus de la masculinité traditionnelle, plus il risque de vivre des pressions et des violences à cette étape de la vie :

Plus jeune ça m'est arrivé pendant plusieurs années d'être ridiculisé, d'être un peu marginalisé à l'école, parce que justement j'étais comme plus sensible, moins compétitif, plus empathique envers les autres. GNMI

Ces pressions qui proviennent de divers milieux sont importantes pour les jeunes garçons puisqu'elles aboutissent souvent à des violences subies, mais aussi à des violences faites pour briser le cycle de la violence, mais qui contribuent à l'escalade.

Certains intervenants ont accumulé longtemps les pressions de la famille et des pairs, ce qui les a menés dans une escalade où, pour gagner le respect, voire la peur des autres, il vaut mieux faire violence qu'en subir :

Et là j'ai comme eu un aspect d'accumulation qui était là depuis longue date et d'écoeurer aiguë d'être le punching-bag de ce monde. Dans la même semaine, j'ai choisi quatre gars, tu prends le chef de la gang pis t'as la paix des cinq autres, avec lesquels je me suis battu volontairement pour avoir la crise de paix. GNMI

À l'école aussi je me faisais écoeurer, je me faisais traiter de gros, j'étais quand même un peu grassouillet dans le temps, fa que un moment donné je me suis tanné. Me faire écoeurer tout le temps, je vais me mettre du côté des baveux, du côté des toughs. GNMI

3.2. PRISES DE CONSCIENCE

3.2.1. Prises de conscience liées à la socialisation de genre antérieures au projet de recherche-action

Certains moments de vie sont plus propices que d'autres pour vivre des remises en question et des prises de conscience. Selon les intervenants interrogés, il en existe plusieurs, répandus sur toute leur existence, en lien avec leur processus de socialisation de genre. Certains arrivent très tôt dans leur vie sans que la conscience de l'existence du processus de socialisation de genre ne soit très claire pour l'enfant ou l'adolescent, tandis que d'autres moments sont clairement conscients. Pour des intervenants, c'est plus tard qu'ils prennent conscience du processus de socialisation de genre qu'ils ont vécu. C'est après réflexion et en analysant ce qui a influencé leurs choix de vie – des pressions provenant de l'entourage, mais pas nécessairement de la famille – qu'ils admettent s'être conformés en partie au modèle attendu socialement :

J'ai quand même eu des parents qui ont été toujours ouverts à mes choix et c'était plutôt : vas-y par rapport à tes intérêts et tout ça. Par contre, quand je me rends compte avec du recul que souvent mes intérêts étaient beaucoup en fonction de qu'est-ce qu'on attend, pour me conformer par rapport aux autres. GNMI

Les intervenants décrivent ce type de prises de conscience antérieures au projet souvent en lien avec des événements traumatisants vécus comme jeune garçon. Les trois prochains exemples de moments charnières vécus par les intervenants se déroulent tous en 3^e secondaire. Est-ce un hasard, ou une période de vie importante pour la construction de la masculinité? Dans le prochain exemple, l'intervenant comprend après mûre réflexion qu'il a vécu des pressions pour se conformer à l'homme traditionnel. Pour pouvoir continuer de fonctionner et faire ses preuves comme jeune garçon parmi ses pairs, il doit se mesurer à eux et prouver sa valeur par la bagarre.

*Parce qu'à partir de là [3^e secondaire], quand je me suis battu avec ces quatre gars-là, je l'ai eue, la paix, ça a été final, ça a coupé comme ça. Là je me suis fait respecter, entre guillemets on s'entend, je le voyais de même je me fais respecter. Ce n'était pas respecté, ils avaient peur de moi, mais je te parle où j'en étais rendu dans mon évolution à cet âge-là [...] et c'est là que la coupure s'est comme faite avec arrêter de faire rire de moi [...] Et c'est là que les sports sont beaucoup arrivés [...] Parce que même si j'avais la paix, mon estime de moi, je l'avais dans les talons encore, mais de tomber dans les sports dans lesquels j'étais reconnu pour mon talent, pis mes performances, ça a enchaîné.
GNMI*

Cet événement violent a été dérangeant dans la vie de cet intervenant. Un autre intervenant a vécu un choc brutal semblable qui lui a fait prendre conscience de certaines pressions liées aux stéréotypes de genre. Pendant plusieurs années, il a développé l'image du jeune homme rebelle aux dépens de ce qu'il est réellement, afin de se conformer au modèle masculin traditionnel. Quand il rompt avec cette image et se rapproche du type de personnalité qui lui correspond davantage aujourd'hui, il se retrouve marginalisé :

Pis un moment donné, j'ai eu un échec en mathématiques, je commençais à avoir des lunettes, faque du jour au lendemain bing : coupure. Avant c'était p'tit bum qui va fumer une cigarette pis toute, pis après le secondaire 2, je suis devenu vraiment comme nerd, introverti plus de confiance en moi, ne pas parler aux filles. Ça a été vraiment une coupure symbolique où j'avais soi-disant confiance en moi et là je n'avais plus confiance en moi et plus le côté baveux. Quand j'ai réalisé que je pouvais avoir des conséquences comme un échec, j'ai viré carrément le contraire, j'avais perdu ma carapace, je pense. [...] Je me sentais vulnérable pis je l'étais.

Après j'ai réussi à repagner une certaine confiance, mais en même temps je me suis plus réfugié du côté intellectuel pis [maintenant] tranquillement pas vite je reviens plus au côté nature, plus sport, mais en gardant quand même le côté intellectuel aussi. Ça été vraiment un moment marquant auparavant, je me sentais comme si on m'avait coupé de qu'est-ce que j'étais, qu'est-ce que j'avais construit. [...] Un personnage, oui. Beaucoup l'image. GNMI

Un autre intervenant a réussi à éviter un possible choc en prenant des décisions difficiles : choisir ce qui semble bon pour lui, mais qui est nuisible pour son image d'homme traditionnel. Pour certains, ces choix de vie sont très clairs, qu'ils soient en lien avec une socialisation traditionnelle ou non, comme pour cet intervenant qui était conscient que pour son bien-être il devait fréquenter des filles à l'âge scolaire plutôt que des garçons :

Et ça je me rappelle un moment donné quasiment de me l'être dit, peut-être pas dans ces termes-là [que je faisais ce choix pour mon bien-être et ma sécurité présents et futurs], mais quasiment, pis qu'à la poly en secondaire 3 dans le corridor, près du local de français. [...] Pis à partir de ce moment-là effectivement, mes réseaux d'amis ont été beaucoup autour de filles. Parce que dans le fond c'est le bout où je me rappelle avoir fait le choix entre le profil de froque carreautee et bottes de jobber, je m'en vas-tu avec la gang de gars de froque carreautee et bottes de jobber avec tout ce que ça impliquait aussi dans la gang à ce moment-là, parce que c'était le clan le plus heavy de l'école; ou je m'enligne plus avec une gang de filles, une gang de chums filles, mais avec des activités qui étaient différentes, avec des échanges qui étaient différents pis j'ai l'impression qu'il y a une bonne partie qui s'est jouée là. GNMI

Donc, il est significatif de noter que certaines décisions prises tôt dans le processus de socialisation des intervenants interrogés modifient la façon dont ils vivent leur masculinité autrement, de manière plus positive ou négative. Même si pendant leur enfance/adolescence, les intervenants n'ont pas voulu se dissocier de l'image de la masculinité traditionnelle, à cause surtout des possibles conséquences négatives encourues s'ils le faisaient, ils croient qu'ils peuvent changer en vieillissant. Ainsi, comme adultes, ils se permettent de revenir à eux-mêmes en faisant d'autres prises de conscience, comme cet intervenant qui décide de revenir à son côté plus créatif, perçu comme féminin, qu'il avait rejeté plus jeune :

Pis le côté artistique, le côté plus créatif est revenu quand j'ai réalisé, je suis allé voir un musée pis je voyais la peinture, c'était des hommes généralement qui performaient dans la peinture, Riopelle et tout ça. Pis j'ai repris le goût du côté créatif. GNMI

À l'âge adulte, certaines étapes de vie semblent provoquer davantage de prises de conscience liées au processus de socialisation de genre, ou du moins elles permettent des espaces plus grands de réflexion introspective sur leur vécu. Pour certains intervenants, c'est lors de leurs études reliées à l'intervention ou dans leurs expériences d'intervention qu'ils ont fait le plus de prises de conscience ou de réflexions sur leur expérience de la socialisation de genre. Un des intervenants a d'ailleurs vécu deux chocs : quand il s'est retrouvé dans un domaine d'étude traditionnellement féminin et après ça, quand il a travaillé majoritairement avec des hommes. Il a compris alors ce que signifie être un homme.

Moi, j'ai marqué deux volets : l'entrée à [l'école et dans le programme de service social] où j'ai vu autant de femmes et autant peu d'hommes, ça été mon premier flash. Puis ensuite travailler ici au GAPI, quand j'écoutais les gars, je me reconnaissais beaucoup. Ça été un choc au départ, où c'était quasiment un miroir. À partir de là c'est une réflexion, c'est là que j'ai fait plus le lien avec la socialisation masculine. GNMI

Le domaine de la relation d'aide, mais cette fois-ci vécue comme client, permet aussi aux intervenants de réfléchir sur leur histoire de vie et ce qu'ils sont comme hommes. Ce changement de perspective leur a offert une belle occasion de réfléchir sur leur vécu du processus de socialisation de genre, mais aussi sur celui de leur client et des hommes en général :

On n'a pas beaucoup l'occasion d'en parler, moi, je sais que je l'ai fait [réflexion sur ma socialisation] un peu quand j'ai fait une demande d'aide étant plus jeune. GNMI

Finalement, parmi les autres moments charnières qui ont permis des prises de conscience liées à la socialisation de genre, les intervenants relèvent l'expérience de la paternité.

Que ce soit avant la venue de l'enfant ou lors de l'éducation de celui-ci, que l'enfant soit un garçon ou une fille, ils réfléchissent aux valeurs qu'ils désirent lui transmettre. En faisant cette réflexion, ils prennent conscience de leurs propres valeurs et de la façon dont ils les ont acquises dans un processus qu'ils nomment aujourd'hui la socialisation de genre.

D'avoir des enfants avec les responsabilités que ça implique, ce n'est plus juste moi tout seul avec moi-même qui dois se démerder dans la vie, là je vais avoir quelqu'un qu'il faut que je m'occupe, je vais avoir des valeurs à lui transmettre et l'aspect de devenir pourvoyeur s'installe. Parce qu'il faut que l'argent rentre, il faut que les choses se fassent, et je voulais être un bon modèle de [père]. GNM1

Pour les intervenants interrogés, il leur semble nécessaire de dire que s'ils évoluent et font des prises de conscience encore à l'âge adulte, les personnes de leur entourage en font également. Selon eux, de possibles influences mutuelles jouent sur ce qu'il est permis ou non d'être comme homme dans un endroit donné à un moment donné. Ils croient que les hommes ayant été socialisés dans un contexte de vie antérieur peuvent moduler leurs comportements et leur image sur ce qui est maintenant demandé aux hommes dans la société :

Par contre, en vieillissant, en se structurant pis en ayant une maturité, aujourd'hui je suis capable d'ouvrir avec mon père, je peux échanger des choses. Avant on ne se serait pas permis, maintenant il se permet d'ouvrir. Ils changent aussi, les hommes, même s'ils ont eu un modèle «X», ils voient bien que la société a pris une autre tangente, quand t'es moindrement allumé, t'es capable de te dire : je peux avoir accès à ça qui est permis maintenant. Pis j'ai le goût d'avoir accès à ça alors ils changent pareil en vieillissant, ils évoluent. GNM1

Il y a donc toujours des pressions ressenties par les intervenants afin de correspondre ou non aux critères d'une masculinité traditionnelle mise en place à certains moments dans la société. Parfois, dans certains milieux exerçant des pressions, les intervenants perçoivent un double message. Par exemple, dans les médias, des modèles masculins stéréotypés sont proposés et il y a en même temps la promotion d'autres éléments pour prévenir des comportements à risque typiquement masculins.

D'ailleurs, certains intervenants se reconnaissent dans des publicités de la santé publique sur la détresse psychologique, le décrochage scolaire, la prévention du suicide et les conduites à risque (consommation et vitesse au volant) :

Ah oui, un moment donné il y avait une pub à la SAAQ, on voit un véhicule sauter une track de chemin de fer pis perdre le contrôle pis là il se met à faire des tonneaux. Pis quand j'avais vu cette publicité-là, j'ai eu des frissons dans le dos, parce qu'exactement à la même place quand j'avais ces âges-là on faisait exactement la même affaire. On allait sauter à cette track de chemin de fer-là. [...] Aujourd'hui quand j'y pense, je me dis : on était donc ben innocents de faire ça. Mais dans le temps c'était une façon encore de prouver quelque chose. GNM2

3.2.2. Prises de conscience à la suite de leur expérience professionnelle

Pour tous les intervenants interrogés, il apparaît que leur histoire de vie influence ce qu'ils sont et par le fait même la façon dont ils interviennent. Dans ce qu'ils sont, la socialisation de genre joue un grand rôle. Le contexte d'avoir étudié et de pratiquer la relation d'aide, d'avoir une expérience avec une clientèle masculine et de s'interroger sur le problème de la violence conjugale et des inégalités entre les hommes et les femmes permet aux intervenants de faire plusieurs prises de conscience en lien avec leur socialisation de genre au cours de leur vie. Cependant, les intervenants se demandent ce qui précède : les prises de conscience les amènent-elles vers l'intervention, ou l'intervention les amène-t-elle vers les prises de conscience?

Pis si on allait plus loin, probablement que ce qui a fait un jour qu'on soit allé dans la relation d'aide, déjà c'est qu'on avait été ébranlés à quelque part, parce que déjà ce n'était pas ben gars d'aller en relation d'aide. Pis en plus, rendus en relation d'aide il y a sûrement d'autres places où on a été brassés pour aller encore plus loin dans notre questionnement sur le volet homme. Parce qu'on s'est retrouvés en violence, dans un domaine qui l'amenait plus souvent sur la table. GMI

Malgré ce questionnement, il est évident que les intervenants font des prises de conscience depuis le début de leur pratique professionnelle en violence conjugale. Ils remarquent que ces prises de conscience sont inégales; pour certains, elles sont plus grandes que pour d'autres.

Parmi celles-ci, plusieurs sont directement en lien avec leur manière d'intervenir. Et au fur et à mesure qu'ils avancent dans le processus de prises de conscience liées à la socialisation de genre, ils évoluent dans leur manière d'intervenir qui est plus cohérente et authentique par rapport à ce qu'ils sont vraiment comme hommes :

Pis c'était naturel, pis on misait beaucoup sur la souffrance des gars pis on reprenait après la violence, pis moi j'étais absolument à l'aise dans cette formule. Au départ j'étais plus style confrontant pis ça je l'ai mis de côté. Ce n'était pas mon style du tout, je ne sais pas pourquoi j'ai commencé de même. [Pour me protéger?] Oui peut-être, c'est ça. GNM2

Cet écart entre ce qu'ils sont comme hommes et ce qu'ils font comme intervenants, ils l'expliquent en évoquant la fin de leur formation professionnelle, où ils ne se sentaient pas outillés pour intervenir auprès d'hommes. Selon eux, ces habiletés se sont développées au fur et à mesure que leur expérience d'intervention auprès des hommes aux comportements violents s'est accrue et de même leurs prises de conscience. Ils disent clairement que la formation académique ne les prépare pas à intervenir adéquatement auprès des hommes :

Je dirais qu'au-delà des ressources, dans la formation avec les futurs intervenants on continue à former des intervenants pour travailler avec des femmes. Dans la façon dont on parle de la relation d'aide, pis qu'on définit c'est quoi les techniques de relation d'aide, c'est en fonction d'une clientèle féminine, en tout cas qui raccrochent ben plus la clientèle féminine que la clientèle masculine. GNMI

Mais au-delà de l'entrée dans le programme d'études ou de la confrontation avec des clients masculins, le milieu d'intervention du GAPI continue de socialiser les intervenants. Fréquenter la problématique de la violence conjugale jour après jour moule beaucoup leur vie. Certains se sentent plus vigilants dans leur vie face à la violence et se culpabilisent davantage lorsqu'ils l'utilisent. Pour d'autres plus protecteurs, ils sont méfiants envers les conjoints ou futurs conjoints de leurs filles afin de leur éviter d'être aux prises avec un homme aux comportements violents. Un autre en est venu à craindre l'intimité dans de possibles relations de couple et il fait le lien directement avec ce qu'il observe dans son milieu de pratique :

Moi, juste d'entendre des relations d'échec, des relations qui ne marchent pas pis j'ai rien que des problèmes. Je n'ai jamais eu autant peur de l'intimité comme ça de toute ma vie. GNM2

Cependant, le contenu des rencontres de thérapie en violence peut aussi avoir un apport positif dans la vie des intervenants. Les situations négatives ou critiques nommées par les clients peuvent être utilisées à l'avantage des intervenants. Par exemple, il leur est possible de prévenir les mauvais coups de la vie, car ils reconnaissent certaines situations de conflit où peut poindre de la violence.

Mais j'ai l'impression d'en avoir tellement entendu, mais pour les gars aussi entre eux à quelque part d'une certaine façon ils peuvent prévoir des situations avant même qu'elles arrivent. Avec tout le bassin de situations que les gars nous arrivent là, c'est, eille, je n'irai jamais là-dedans, regarde comment ça découle. GNM2

3.2.3. Comparaison entre la socialisation de genre des intervenants et celle des clients

Tous les intervenants interrogés se reconnaissent comme homme dans les clients qu'ils reçoivent en thérapie. Pour certains, cet effet miroir est dur à avaler, pour d'autres, il les aide à ajuster leurs interventions. Cette ressemblance peut être globale, comme elle peut porter sur certains aspects masculins précis. Pour les intervenants, ces points communs peuvent être utilisés en intervention ou, à tout le moins, faciliter la compréhension de la situation du client. Le fait d'avoir vécu des expériences semblables aux clients, comme avoir été eux-mêmes clients de services d'aide de santé ou de services sociaux, les aide à mieux comprendre le malaise des hommes en démarche de thérapie :

On a l'impression que ça va bien, que le lien de confiance est créé, qu'on va réussir à travailler des éléments, pis soudainement bang, il est parti dans la nature, parti dans le brouillard. En même temps, je comprends parce que moi-même, j'avais déjà demandé de l'aide, j'avais appelé une psychologue, pis finalement ça allait bien alors je n'ai pas rappelé. Alors j'ai reproduit la même chose et je comprends, si ça me confronte, c'est parce que je me reconnais là-dedans, dans un sens. GNM2

Malgré cette grande ressemblance entre les intervenants et leurs clients, les intervenants sont unanimes pour dire qu'il existe une différence dans ce qu'ils sont comme hommes

entre eux. Ils décrivent les clients comme étant plus rigides dans leurs pensées, attitudes et gestes à la suite du processus de socialisation de genre :

Où je vois une différence [avec les clients], c'est que justement, nous, on la remet plus en question, c'est moins rigide, moins ancré. Parce qu'on a aussi été socialisés, nous autres, comme hommes, pis des fois les discours qu'on entend dans les groupes, on l'entend, et dans une certaine mesure on se reconnaît. Mais c'est dans la façon de le vivre pis dans la façon de réagir qui va être différente probablement où on est plus prêt à le remettre en question, à prendre un recul. GMI

Les intervenants notent que cette rigidité a deux conséquences sur les comportements des clients. Premièrement, ils adhèrent plus fortement aux normes d'une masculinité plus traditionnelle, avec les conséquences négatives de celle-ci. Deuxièmement, cette rigidité transparait dans leurs mécanismes d'adaptation, que ceux-ci soient perçus dans l'intervention ou dans leur vie. Ces deux éléments permettent de distinguer ce que sont comme hommes les intervenants et les clients du GAPI :

Je me rends compte que c'est souvent ceux qui achètent les stéréotypes de façon très forte, c'est souvent ceux-là qui ont de la difficulté à s'adapter, à s'ajuster pis à avoir une certaine souplesse dans la vie. Parce que je trouve que c'est la chose qui revient souvent dans l'intervention auprès des hommes. GNM2

Cette rigidité qui amène les clients à être davantage stéréotypés fait vivre des difficultés aux intervenants. Par exemple, certaines caractéristiques de la masculinité traditionnelle développées par les clients nuisent à l'établissement de la relation d'aide. Dans le prochain extrait, le stoïcisme du client provoque de l'impuissance, voire de la frustration chez l'intervenant qui s'interroge sur la façon de le toucher derrière ce masque :

Ce que je trouve le plus frustrant, c'est quand le malaise n'est pas présent, en fait, que je ne sens pas le malaise, c'est de savoir que le malaise est probablement là pareil pis pourquoi qu'il ne veut pas me le dire, son malaise. Pourquoi qu'il ne le dévoile pas, son malaise? GNM2

3.2.4. Tenir compte de la socialisation de genre dans l'intervention au GAPI

De prime abord, il doit être établi que les intervenants estiment important de tenir compte du genre dans l'intervention au GAPI et que cette dimension influence la manière dont ils vont intervenir. Pendant les groupes de discussion, divers éléments d'intervention allant en ce sens sont nommés, qui sont communs aux deux genres. Toutefois, les intervenants masculins insistent sur l'importance de créer un lien fort dès le départ avec un client masculin, ce qu'ils ne font pas nécessairement avec une cliente.

Ben c'est une particularité, je crois, dans l'intervention qu'on a à faire auprès des gars, comparativement aux principes d'intervention qu'on apprend de façon globale dans notre formation. C'est important d'avoir un lien solide, créer un lien de confiance, alors que je ne suis pas sûr que ça se bâtit de la même façon pis que ça s'entretient de la même façon avec une clientèle masculine pis une clientèle féminine. GNM2

Selon les intervenants, le modèle d'intervention du GAPI tient compte de la socialisation de genre et individuellement, ils en tiennent compte également. Ils affirment que c'est de manière itérative dans leur pratique auprès des hommes aux comportements violents qu'ils ont modifié quelques éléments de leurs interventions pour s'ajuster à leur clientèle : avant tout des hommes et ensuite, des personnes ayant un problème de violence. Il est à noter que le projet de recherche-action leur a permis de nommer ce sur quoi leur adaptation porte, c'est-à-dire la socialisation de genre des hommes :

Je pense qu'avec les années il y a à la fois des attitudes et des stratégies qu'on a développées qu'on n'associait pas nécessairement à la socialisation mais qui sont directement en lien avec ça. On travaille avec une clientèle essentiellement masculine depuis 20 ans. On reçoit des gars qui ont un problème de violence depuis 20 ans. GM2⁴

Un fait important à signaler : les intervenants interrogés ne désirent pas que leurs interventions visent uniquement la socialisation de genre de leurs clients. Ils sont conscients que le GAPI a pour objectif de mettre fin à la violence conjugale à l'aide de la thérapie de groupe auprès d'hommes aux comportements violents.

⁴ GM2: Deuxième groupe de discussion mixte.

Donc, les intervenants ne se perçoivent pas comme un groupe de croissance personnelle sur la conscientisation de la socialisation de genre. Ils sont plutôt à l'aise d'intervenir sur la socialisation de genre, surtout pour faire un lien avec la problématique de la violence conjugale. Ces interventions peuvent viser directement la socialisation de genre de leurs clients, en tenir compte tout simplement dans leur analyse de la situation ou en tenir compte dans leur analyse de leurs interventions.

Quand on intervient, je ne commence pas à me dire absolument la socialisation masculine. C'est plus une ouverture et quand on sent que le groupe est prêt, ou une personne prête, de l'aborder directement. Tout simplement ne pas être fermé à ça. [...] Je pense qu'à partir du moment où on l'aborde et que c'est suffisamment clair pour nous qu'à-travers ça on continue à l'aider par rapport à sa violence, qu'on soit aussi en mesure d'aider la personne à comprendre que ce qu'on travaille avec lui, ça a un lien avec sa violence et que ça va l'aider par rapport à sa violence. GM1

3.2.5. Prises de conscience liées à la socialisation de genre au cours du processus de la recherche-action

3.2.5.1. La socialisation de genre et les femmes

Les intervenants ont fait plusieurs prises de conscience sur la socialisation de genre durant le processus de la recherche-action. Une des plus importantes s'est produite lors de la mise en commun en groupe mixte du contenu des groupes de discussion non mixtes. Il s'agit d'éléments en lien avec la socialisation de genre relativement aux femmes, soit : leur rapport aux femmes, la socialisation de genre vécue par les femmes ou les pressions en lien avec le modèle traditionnel féminin pouvant persister malgré des années de luttes féministes. D'ailleurs, selon les intervenants, les pressions sociales touchent des éléments différents qu'on soit un homme ou une femme. Selon eux, les pressions sont même plus grandes pour les femmes, et le féminisme aurait causé ce problème :

À la lecture de ce que je vois, ça [le féminisme] a augmenté la pression chez les femmes. [s'adressant à une intervenante] Tu dois en plus d'être une mère aimante, d'être à l'écoute, être attentive, de t'occuper de ton homme, l'aspect plus traditionnel de la chose, maintenant tu dois aussi performer au travail, au niveau professionnel. C'est ma manière de le voir, ma manière de le comprendre. À la limite, demeure la pression traditionnelle en rajoutant la pression du féminisme qui est de se développer dans toutes les autres sphères de vie. GM1

En lien avec la socialisation des deux genres, les intervenants voient peu de différences entre les moyens pris par les hommes et ceux pris par les femmes pour contrer les pressions vécues ou ressenties pour adhérer aux modèles traditionnels. Entre autres, à l'école primaire et à l'école secondaire, des moyens identiques sont pris pour éviter de telles pressions ou violences.

La seule différence qui ressortait, de mémoire, c'était que la performance scolaire au niveau des filles était intéressante, alors qu'au niveau des gars c'était vu comme négatif. Mais il y avait l'humour qui était les deux positifs, en tout cas qui était une stratégie gagnante. Y en avait une deuxième qui ressortait dans les deux aussi. [...] les sports. GM1

D'autres prises de conscience se font dans le lien que les intervenants développent avec les femmes qui traversent leur vie. Pour ce qui est de leur conjointe, certains prennent conscience d'éléments relatifs à leur relation conjugale actuelle. Dans le cas suivant, c'est le fait de se retrouver fréquemment en présence de l'autre, la conjointe, qui est nécessaire pour que la relation existe :

Ben oui, je regarde même dans les relations avec la conjointe, dans mes relations avec ma conjointe, avec mes enfants, à quelque part la présence [physique de la conjointe] est super importante. GNM2

Plus globalement, les intervenants prennent aussi conscience de leurs patterns relationnels avec les femmes, antérieurs à leur relation de couple actuelle. Ces patterns débutent dès les premières relations amoureuses des garçons. Le point de départ de cette discussion en groupe provient d'un échange entre deux intervenants participants qui profitent de la pause lors du premier groupe de discussion pour aborder ce sujet :

Mais en même temps ce que t'achètes ou ce que tu retiens, c'est quand t'es trop fin pis t'es trop gentil pis t'es trop à l'écoute, t'es un bon ami pis ce n'est plus ça que tu veux un moment donné d'avoir des bonnes amies. Tu veux avoir une blonde, alors si t'achètes un peu ce modèle-là [bum ou sportif], tu te retrouves plus populaire pis là tu te retrouves soit à te faire une blonde sérieuse soit à faire des conquêtes. On continuait notre conversation, pis on se disait ça aussi c'est un élément fort qui ne nous aide pas un moment donné à acheter un certain modèle. GNM1

D'autres prises de conscience liées aux relations avec les femmes ont été faites au cours du processus de la recherche-action, mais il est difficile de les regrouper, car elles sont fort inégales pour tout un chacun. Par exemple, du fait que les intervenants ne partagent pas le même point de départ de conscience par rapport à la socialisation de genre des hommes, les bilans individuels montrent que certains intervenants en font davantage en termes quantitatifs et qualitatifs que leurs collègues. Pour la plupart, c'est plutôt une mise à jour où seuls certains éléments précis sont nouveaux, comme dans cet exemple :

Pas des prises de conscience comme telles, mais plutôt un approfondissement de ma réflexion à ce niveau et une occasion de m'y arrêter davantage. L'impact a surtout été dans le fait de raviver cette conscientisation. BILAN⁵

De façon plus spécifique, j'ai réalisé que mon côté compétitif découle de cela [socialisation de genre], ainsi que ma propension à être protecteur avec mes enfants. BILAN

3.2.5.2. La socialisation de genre vécue par les intervenants

Pour d'autres intervenants, les prises de conscience sont nombreuses et importantes, sur la socialisation de genre des hommes en général, mais également par rapport à leur propre processus de socialisation de genre :

J'ai effectivement fait des prises de conscience par rapport à ma propre socialisation de genre, par exemple le besoin de démontrer le moins possible de vulnérabilité, d'être indépendant (en négligeant son bien-être personnel en ne demandant pas d'aide), de se réfugier seul dans sa souffrance, de répondre à une pression de performance (mâle, pourvoyeur), de nommer le moins possible mon vécu émotif, de porter un masque stoïque, d'utiliser l'humour pour voiler un malaise (au lieu de s'affirmer adéquatement). BILAN

Malgré différents points de départ, les intervenants interrogés se reconnaissent tout au long du projet dans les propos et les histoires de vie des autres intervenants présents.

Pour certains, ce sont des rappels, mais pour d'autres, cela les amène à faire des prises de conscience sur certains attributs typiquement masculins qu'ils ont développés à la suite de

⁵ BILAN : Bilans individuels complétés à la fin du processus de la recherche-action.

la socialisation de genre. De plus, ces derniers se sont sentis heurtés par les propos des autres intervenants. Quelques-uns se voient même contraints d'admettre qu'ils appliquent certains traits patriarcaux, comme l'importance de transmettre son nom de famille à son enfant sans possibilité d'inclure celui de la conjointe. D'autres font eux-mêmes des liens avec les histoires des autres participants sans avoir été questionnés ou confrontés par le groupe. Par exemple, un intervenant parle de son trait typiquement masculin d'être compétitif dans le domaine des sports. Par la suite, d'autres intervenants réfléchissent à leur façon de se comporter dans leurs activités de loisir et prennent conscience qu'ils ont développé eux aussi certains traits typiquement masculins :

On parlait du côté plus compétitif. Comme dans les sports [...] Moi, j'aime bien le côté pourvoyeur au cœur, j'aime la pêche, j'aime cueillir les fruits. [...] Pis même je dirais quand je suis dans la nature pis que je souffre, j'ai chaud, pis le corps s'est usé, là je me couche pis je suis bien. Je suis content, faut que je souffre un peu. Alors j'ai ce côté très masculin, nature, qui est masculin aussi. GNMI

En même temps, au-delà de l'universalisation de l'expérience de la socialisation de genre des intervenants, les comparaisons avec les autres participants font ressortir des différences. Un intervenant exprime une impression différente en affirmant que le processus de socialisation de genre qu'il a vécu n'était pas souffrant :

Pis en même temps je me posais la question, depuis qu'on a commencé tantôt, pis avec un recul, je ne peux pas dire que j'ai eu une masculinité souffrante. Je n'ai pas l'impression dans ma vie d'avoir eu beaucoup de pressions pour embarquer dans un modèle bien précis. GNMI

Des différences se constatent aussi dans certains éléments précis de la socialisation de genre vécue par les intervenants. Certains se situent même parfois complètement à l'opposé des autres.

J'ai l'impression qu'avec ce qu'on a abordé, de me confirmer dans mes perceptions de moi-même comme quoi je suis délinquant soft. [rires] Parce que je regarde juste ce que t'as apporté à la fin pis en même temps je me disais : moi, c'est drôle, c'est quasiment juste l'inverse. GNMI

Ce décalage entre les participants dans le groupe se ressent aussi par rapport aux clients. Comme mentionné précédemment, les intervenants constatent, au début du projet de

recherche-action, certaines différences entre leur processus de socialisation de genre et ses conséquences versus le vécu de la clientèle. Encore une fois, c'est en termes d'une plus grande ouverture d'esprit et de beaucoup moins de rigidité que les clients que les intervenants font un lien avec leur processus de socialisation.

Et la principale différence que je vois en termes de choix de vie, de comportements, entre ce que j'ai pu avoir et entre ce que certains des gars vont présenter, c'est en quoi certains aspects de la socialisation masculine ont été présentés comme étant hyper-importants pour eux, peut-être moins importants pour moi. Ils ont été valorisés dans certains cas pour eux et ont été dévalorisés pour moi. Dans des expériences de vie, quand je les ai expérimentés, rapidement j'ai eu des messages négatifs comme disant non, ce n'est pas bon pour toi. Alors qu'eux au contraire on leur dit oui, c'est bon pour toi, parce que je pense que dans le modèle traditionnel de socialisation, face à toutes les difficultés qu'on vit comme humain, il y a comme des comportements qui te sont présentés pour te défendre, t'extrapoler de ces difficultés : Sois un gars rough pis tu n'en vivras pas, de difficultés. GNM2

Au contraire, à la fin du projet de recherche-action, dans les bilans, certains intervenants nomment comme prise de conscience faite lors du projet le fait qu'ils sont très semblables aux clients du GAPI. Cette ressemblance est surtout reliée aux expériences de vie et au processus de socialisation de genre.

Je ne suis pas si différent de mes clients, principalement en lien avec la socialisation masculine, mon passé, ainsi que mon contexte de vie présente (principalement au niveau affectif). BILAN

3.2.6. Prises de conscience relativement à l'application de la socialisation de genre dans l'intervention au GAPI

Selon les intervenants, il est nécessaire qu'ils soient eux-mêmes conscients de leur socialisation de genre pour pouvoir en tenir compte dans l'intervention en violence conjugale auprès des hommes. Plus ils sont conscients des différentes ramifications qu'elle peut prendre dans leur vie et dans leur intervention, mieux ils peuvent intervenir auprès des hommes aux comportements violents.

Je pense que pour les faire avancer sur leur socialisation, plus qu'on avance là-dedans, [pour] être crédible, faut avoir ce questionnement-là. GM2

Parmi les prises de conscience faites en lien avec la socialisation de genre des intervenants s'appliquant dans l'intervention, le fait qu'ils constatent qu'ils ne vivent pas tous les mêmes éléments en lien avec la socialisation de genre lors des groupes de discussion leur sert. En ayant en tête ces différences, ils peuvent inviter leurs clients à développer d'autres masculinités.

Alors que dans les faits on se rend bien compte qu'il y a plein de variantes juste dans nous autres, malgré un paquet de similitudes dans ce qu'on est, dans ce qu'on fait, y a un paquet de variantes. Donc les gars qu'on rencontre pis les gars avec qui on est à l'autre étape, c'est la même maudite affaire. Ils viennent avec toutes leurs particularités, les messages qu'ils ont eus, pis toutes leurs particularités auxquelles il faut tenir compte aussi. GNMI

Pour schématiser l'utilisation de ces prises de conscience personnelles qui deviennent professionnelles, nous les décrivons comme se produisant sur deux paliers. Les intervenants interrogés font des prises de conscience en lien avec la socialisation de genre vécue par les hommes lorsqu'ils révèlent des éléments ou entendent les révélations des autres intervenants sur des événements vécus lors des groupes non mixtes. Une fois conscients de leur propre processus de socialisation de genre, ils prennent également conscience que ce qu'ils ont appris peut s'appliquer maintenant dans l'intervention auprès des clients masculins. Ainsi, leurs prises de conscience, personnelles au départ, deviennent professionnelles ensuite :

Je fais juste la comparaison avec ce qu'on a vécu dans nos groupes non mixtes, on arrivait à quelque part à se dire, même si on a tous eu le même message, on n'a pas tous nécessairement accroché aux mêmes endroits, on n'a pas tous les mêmes préoccupations ou pressions. Alors ça en groupe des fois juste de le soulever, pis de les amener à voir leurs différences, quand on parlait tantôt du danger de les renforcer dans leur modèle, je pense qu'une des choses ça risque de les confronter dans leur impression qu'ils sont tous pareils. Parce que je ne suis pas sûr que parce qu'ils ont un problème de violence, ils ont pour autant tous intégré le modèle de la socialisation de la même façon, je suis même sûr de l'inverse. GM1

Dans un même cheminement de prises de conscience, plus le projet de recherche-action avance, plus certains intervenants interrogés constatent les liens entre la socialisation de

genre des hommes et la violence de leur clientèle. Ce n'est quand même pas une immense surprise pour plusieurs, mais leur prise de conscience porte sur le fait que cette dimension n'est pas utilisée avec autant d'importance qu'elle semble en avoir dans le problème de violence conjugale.

Je ne suis pas tombé de ma chaise tant que ça. Mais c'est plus dans le sens on n'en parle pas vraiment tant que ça [influence de la socialisation de genre dans l'intervention auprès de conjoints aux comportements violents]. GM1

[Prises de conscience professionnelles?] Au premier abord, de faire des liens entre les stéréotypes masculins, les valeurs traditionnelles et la pression que cela crée (favorisant une aliénation au niveau humain) qui peut s'exprimer en violence. BILAN

Lorsque questionnés s'ils tiennent compte de la socialisation de genre dans l'intervention au GAPI, les intervenants disent qu'ils en tiennent compte déjà et qu'ils voient à tout le moins dans la recherche-action une autorisation de le faire ouvertement, cela, aussi bien dans l'organisme où ils se sentent ainsi appuyés par la direction qu'à l'extérieur de l'organisme, avec les partenaires ou lors des sessions de formation.

Le processus devient une permission de pouvoir le faire, ça va nous permettre aussi de l'enrichir parce que je suis convaincu moi aussi qu'on le fait déjà. Ça fait des années dans la formation qu'on donne ailleurs, quand on leur dit qu'on le fait qu'on leur dit qu'on travaille là-dessus, qu'on travaille sur les valeurs. GM1

Tenir compte de la socialisation de genre consciemment dans l'intervention au GAPI peut être faite de diverses manières. Tout d'abord, elle peut se concrétiser dans des gestes simples qui peuvent paraître banals pour certains, mais qui donnent tout un sens à l'intervention pour les hommes qui fréquentent le GAPI :

Aussi bêtement que ça puisse paraître, ma poignée de main d'accueil va être plus ferme, plus bienvenue. Je ne veux pas lui écraser la main, mais ma poignée de main c'est : bienvenue. Peut-être aussi un besoin de sentir que je suis en possession de mes moyens, ou une certaine façon de transmettre une certaine confiance, regarde, je suis là pour t'accueillir et je suis en possession de mes moyens comme intervenant dans une certaine mesure. Ce serait sûrement différent si j'intervenais auprès des femmes. Ma poignée de main serait

sûrement moins virile, mais je le réalise en en parlant là, je ne m'étais jamais vraiment arrêté à ça. GNM3⁶

Tenir compte consciemment de la socialisation de genre des hommes permettrait un meilleur accueil des clients masculins, selon les intervenants. Cela semble primordial : les intervenants décrivent l'importance de l'accueil pour la clientèle et les hommes en général qui demandent de l'aide, afin qu'ils n'abandonnent pas leur démarche :

Avec une femme je vais avoir tendance à essayer de voir ce qu'il se passe pis après ça établir la relation, alors que le gars c'est comme si je commençais à établir la relation pis après ça je vais voir ce qu'il se passe. C'est comme si je me disais : je ne peux pas me permettre d'attendre, car il n'y aura peut-être pas une deuxième chance. GNM3

Ces prises de conscience de la socialisation de genre servent non seulement en début de démarche, mais également en fin de démarche des clients. En comprenant davantage comment se déroule le processus de socialisation de genre et ses conséquences, les intervenants font des liens dans l'intervention avec des situations qu'ils ont vécues. Par exemple, dans le prochain extrait, l'intervenant croyait que lorsqu'il n'avait pas d'entrevue de fin de démarche avec un client, c'est que la relation thérapeutique n'était pas authentique. Mais grâce aux groupes de discussion qui modifient la représentation de cet intervenant par rapport à la présence physique nécessaire pour qu'il y ait existence d'une relation, il remet en question la relation thérapeutique avec le client en la considérant sous un autre angle :

Dans la conception masculine d'une relation, ça suppose une présence, pis quand la présence n'est pas là, c'est systématiquement comme si on l'interprétait que la relation n'existait pas. Pis quand les gars décident de ne plus venir, pour nous autres, c'est comme de l'abandon, alors que dans les faits souvent c'est juste que la présence n'est pas importante, mais ça ne veut pas dire que la relation ne l'est plus. GNM2

⁶ GNM3 : Premier groupe de discussion mixte prévu, qui est devenu non mixte à cause du départ de l'intervenante.

La majorité des interventions à l'organisme GAPI se déroulent sous la forme du groupe de thérapie. Une meilleure compréhension des hommes leur permet de mieux intervenir aussi dans le groupe. C'est-à-dire que les intervenants disent qu'ils peuvent désormais tenir compte de la socialisation de genre des hommes pour maximiser la dynamique de groupe ou la communication entre les membres du groupe.

Le travail sur la dynamique de groupe où l'objectif est de favoriser la confiance, la complicité, l'entraide et la reprise de pouvoir sur leur vie : bref de vivre une expérience déterminante entre hommes et de démontrer que le soutien entre hommes est possible. De favoriser l'expression du vécu émotif et non simplement la confrontation en lien avec la violence. BILAN

J'attache plus d'importance à comment les gars communiquent. Sans la déformer ou la changer mais à construire sur. BILAN

Toutefois, une grande partie de la prise en compte de la socialisation de genre des hommes dans l'intervention au GAPI n'est pas visible pour un co-animateur ou une co-animatrice, ou pour les clients. Cela vient du fait que certains éléments liés à la socialisation de genre sont utilisés dans l'intervention sans qu'aucune autre personne que l'intervenant lui-même ne le sache. Cette utilisation se produit soit dans la tête de l'intervenant ou dans le dossier du client, c'est-à-dire dans l'analyse de la trajectoire de vie et de violence du client ou dans la rédaction de notes au dossier décrivant cette analyse :

Je me surprends maintenant à porter davantage attention à l'enfance/adolescence des clients qui consultent. Il y a souvent beaucoup de corrélations à faire entre leurs construits et leurs comportements de violence actuels. Cela se traduit plus dans mes notes évolutives, mes observations cliniques ainsi que dans mes interventions. Je considère la socialisation masculine comme un incontournable dans la compréhension de la problématique. BILAN

3.2.7. Prises de conscience quant à l'enjeu du sexe des intervenants et de la socialisation de genre des intervenants et des clients

Certaines prises de conscience ont été possibles lorsque les intervenants ont échangé avec les intervenantes lors des groupes mixtes. Ces prises de conscience concernent les enjeux principaux lorsqu'est prise en compte la socialisation de genre dans l'intervention.

Ces enjeux touchent la co-animation, et les clients y ont un rôle. À ce stade du projet de recherche-action, plusieurs difficultés vécues par les intervenantes ont été soulevées en lien avec la clientèle masculine.

Je ne m'étais jamais vraiment arrêté à ce que mes consœurs dans le même contexte vivent ici tous les jours [intervenir uniquement avec des personnes de l'autre genre]. Peut-être [que je ne me suis] pas assez arrêté à ça. Un moment donné ça doit même influencer [leur] rapport avec les hommes en général du fait de travailler uniquement auprès des hommes qui ont des comportements violents. GMI

Par ailleurs, les intervenants prennent également conscience des réserves des intervenantes quant à tenir compte de la socialisation de genre en intervention auprès des hommes aux comportements violents, notamment en ce qui concerne le fait de tenir compte ou non de la souffrance des clients dans l'intervention en violence conjugale. Cette réserve est mise en lumière lorsque la souffrance des clients est mise en opposition avec leur violence.

[Chez les intervenantes] on peut mettre quasiment en opposition le fait de travailler la souffrance et de travailler la violence, même si globalement on dit que les deux peuvent être associés. Dans les faits, si on met beaucoup d'importance sur la souffrance du gars ou ses difficultés, ses besoins ou son émotivité, et qu'on passe une à deux rencontres là-dessus, l'espèce de pression ou de préoccupation qui peut être ressentie [chez les intervenantes dans les dyades mixtes] est qu'on ne travaille plus sur la violence. GMI

À la suite de cette prise de conscience de l'existence de ce malaise des intervenantes, les intervenants sont encore plus surpris que les intervenantes préfèrent, et de loin, une intervention sur la socialisation de genre seulement lorsqu'un premier travail d'intervention a été fait sur la violence avec les clients du GAPI. Dans le prochain extrait, la deuxième phase consiste en un groupe de thérapie optionnel offert aux clients qui ont déjà réussi une première démarche de 20 rencontres au GAPI.

En deuxième phase c'est plus facile de le faire [intervenir sur la socialisation de genre], les gars nous arrivent avec le sujet, on n'a même pas à l'aborder. [...] Comme intervenant, on a moins la pression de s'assurer que les gars quand on travaille là-dessus le fassent de façon constructive contrairement, effectivement comme vous [les intervenantes] le soulevez, en première phase où quand on aborde cet aspect-là, comme intervenant faut être assez capable de bien maîtriser les deux notions pour aider le gars à faire le lien entre ça et sa violence. Donc c'est plus difficile, mais je pense que c'est important qu'on le

fasse là, parce que rendus en deuxième phase les gars ne seront pas plus capables de le faire. GM1

Un autre élément lié à l'influence de la socialisation de genre sur l'intervention au GAPI faite en dyade mixte de co-animation est le fait que les intervenants se reconnaissent dans les récits des clients. Les intervenants et intervenantes craignent que si leurs collègues masculins adhèrent aux propos des clients du GAPI et s'y reconnaissent, ils créent une opposition dans le groupe : les hommes d'un bord, les femmes de l'autre. Les intervenants craignent moins cette opposition lors de co-animation non mixte d'un groupe, car selon eux, la différence est que même si un intervenant masculin n'est pas d'accord avec des clients ou ne se reconnaît pas dans leurs propos, comme homme il sent qu'il fait toujours partie du groupe, tandis que dans le même contexte, l'intervenante en tant que femme ne partage plus de lien d'appartenance au groupe pendant cet échange :

Mais une hypothèse que j'ai, c'est que comme gars, à partir du moment où comme intervenant on s'identifie à quelque chose que le gars vit, ça peut devenir menaçant pour l'intervenante en termes de complicité. Je dirais mise à part du reste du groupe pour ce bout-là. GM2

Une de mes prises de conscience est qu'il pouvait y avoir une connivence entre les gars du groupe de thérapie et l'intervenant mâle, un genre de connexion due à un historique social semblable. BILAN

Au-delà de la collusion des clients avec les intervenants, les intervenants savent qu'au contraire, cette reconnaissance dans l'autre peut être utilisée comme modèle par les clients. Ils sont très conscients qu'ils jouent ce rôle de modèles et surtout lorsqu'ils sont dans une dyade mixte. Cependant, ils ne sont pas conscients de tous les enjeux que cela peut soulever chez leur collègue féminine. Entre autres, certains intervenants sont surpris que leur collègue se sente parfois sauvée devant les clients et que cela peut donner une image stéréotypée, et ce, qu'ils le fassent consciemment ou non :

À la limite si je poursuis sur cette réflexion-là [surprise que les intervenantes se sentent sauvées par les intervenants], mettons que je me positionne comme intervenant pis qu'il y a des propos sexistes dans le groupe, je peux également avoir la préoccupation que le groupe ne shire pas, qu'il ne prenne pas une

tangente pis c'est ce recadrage-là que je veux faire ben plus que ma préoccupation que ma co-animatrice qui entend tout ça n'a pas d'allure. GMI

Inversement, les clients peuvent aussi influencer le processus continu de la socialisation de genre des intervenants et des intervenantes. Par exemple, les clients du GAPI peuvent mettre des pressions sur la dyade mixte ou sur un seul des deux intervenants pour qu'il corresponde aux caractéristiques traditionnelles d'un genre ou de l'autre. Ce peut être en prenant la personne comme complice d'une blague sexiste ou en partageant des histoires de vie similaires à celles vécues par un des deux intervenants. Dans le cas des intervenants masculins, ils considèrent ne pas ressentir ces pressions et s'en distancient; ils croient même que c'est davantage la manière de le ressentir et de le percevoir de l'intervenante qui les fait voir comme telles plutôt que de réelles pressions. Dans l'extrait suivant, le contexte de la discussion est que les intervenantes ressentent qu'elles doivent occuper un rôle plus traditionnel dans leur dyade mixte, car elles se retrouvent souvent à devoir faire le café; cela leur rappelle le cliché de la bonne secrétaire qui fait le café pour son patron :

[accumulation de tensions reliées au genre] Oui pis il y a possiblement aussi le bout qui vient des participants et le bout de comment c'est perçu des intervenantes. Parce qu'à la limite dans une dyade masculine, le gars arriverait pis demanderait d'aller faire du café ou il n'y a plus de café allez nous faire du café, on ne se poserait même pas la question pis on le ferait. On ne le prendrait pas personnel. GNM3

Cette influence des clients se fait sentir aussi ailleurs dans les interventions faites au GAPI. D'après les intervenants, selon le sexe biologique de l'intervenant, et pas seulement son genre construit socialement, l'intervention faite va être perçue différemment par les clients. Pour qu'une intervention sur la socialisation de genre fasse effet, il est nécessaire que le genre construit soit cohérent avec le sexe de l'intervenant, en lien avec ce à quoi s'attend le client comme comportement professionnel de la part d'une femme ou d'un homme. Les attentes des clients par rapport au genre de l'intervenant seraient liées à une vision stéréotypée des rôles de genre :

Ce que je pense, c'est que dans la socialisation, il y a deux choses qui me venaient. Première des choses, c'est au fur et à mesure qu'on avance dans la socialisation de genre, il y a des choses qu'on questionne, qu'on dit qui à

quelque part peut-être nous nuisent à l'un ou à l'autre [homme ou femme] et il y a des choses dans les faits qui ne sont pas si problématiques que ça non plus. L'autre chose, c'est qu'à partir du moment où l'autre gars arrive en face de nous, c'est que notre socialisation en fonction de notre genre nous sert aussi. Ultimement, une intervenante aurait des comportements socialement masculins et probablement que ça lui nuirait dans l'établissement de son lien de confiance avec le gars qui arrive. Parce que le gars dirait : Coudonc qu'est-ce que c'est ça, cette affaire-là. Et le gars qui rentrerait avec des comportements socialement féminins, probablement qu'il aurait de la difficulté à entrer en relation avec le gars qui arrive, avec certains gars qui arrivent. GM2

Ces attentes stéréotypées font que concrètement dans l'intervention directe avec les hommes aux comportements violents, les intervenants disent qu'il est plus facile, surtout mieux accepté par les clients, que ce soit les intervenants masculins qui fassent les interventions de confrontation et que ce soit les intervenantes qui s'occupent plus particulièrement du soutien émotif. Cette différence se reflète également dans la préparation des rencontres et la réflexion concernant les interventions à faire :

Moi aussi, je suis confrontant dans l'intervention, mais dans ma confrontation je vais être perçu davantage par le gars qu'on rentre dans une game de compétition. [...] Alors qu'avec toi [intervenante] ça va être dans une game de confrontation et d'affrontement où ça va être perçu comme étant : elle m'attaque. [...] Ce qui fait qu'ultimement les stratégies pour que ma confrontation fonctionne ne sont pas les mêmes que tu dois utiliser pour que ta confrontation fonctionne. De la même façon probablement quand on intervient davantage sur l'aspect émotif, les stratégies que tu vas avoir besoin d'utiliser ne seront pas les mêmes que je vais avoir besoin d'utiliser. Moi, il va falloir que je valide le fait qu'on parle des émotions. Je ne pourrais pas arriver en disant comment tu te sens de façon systématique. Il va falloir que je dise que comme gars, nous autres, on a de la misère à parler et de le contextualiser pour que ce soit vendable. Alors que tu n'auras pas besoin de faire ça, car ils vont prendre pour acquis que t'es l'experte là-dedans. Moi, je pense selon ça, nos stratégies et notre préparation pour être ce qu'on est dans l'intervention vont être différentes selon qu'on est un gars ou une femme. GM2

Ces différences de genre s'appliquent également dans le processus d'intervention, selon les intervenants : le genre de l'intervenant a un effet différent dépendamment du moment où est rendu le client dans le processus thérapeutique.

Selon eux, il est plus facile pour une femme d'intervenir au départ avec un homme, tandis que les difficultés arrivent plus tard dans le processus pour les femmes intervenantes. L'hypothèse émise par certains intervenants est que l'homophobie se révèle plus rapidement que le sexisme chez leurs clients :

Selon moi, il y a une différence dans l'intervention au sens large sur le processus selon les moments d'intervention. À l'accueil le défi, sans minimiser ce qui peut être demandé aux intervenantes, est moins criant de créer un lien. La notion de demander de l'aide à une femme ou d'être dans un processus d'aide pis de recevoir de l'aide d'une femme [...] Selon moi, c'est moins un enjeu. Par contre, au fur et à mesure qu'on avance, on parlait tantôt d'être confronté, woup là, c'est une autre paire de manches. [...] Je ne suis pas sûr que le volet du sexisme au départ soit là. Selon moi, le volet du sexisme rentre vite, mais je ne suis pas sûr que ce soit la première affaire. Alors que l'homophobie au contraire au départ elle va être là et elle va s'estomper dès que le lien est créé. GM2

Le prochain chapitre met en lien ces résultats avec les différents concepts définis au deuxième chapitre. Il présente également quelques recommandations pour les intervenants et les organismes qui désirent améliorer leurs pratiques auprès des hommes aux comportements violents.

CHAPITRE 4

DISCUSSION

Cette section présente d'abord les représentations que se font les intervenants de ce qu'est la socialisation de genre masculine et la façon dont ils ont pris conscience de ce processus dans leur vie. Ensuite, des liens sont proposés entre leur compréhension et leur expérience de la socialisation de genre et leur intervention auprès des hommes aux comportements violents. Cette réflexion comporte des allers-retours entre l'expérience de vie personnelle des intervenants et leur expérience professionnelle, cela, dans un processus où se construisent différents savoirs utiles à leur pratique. À la fin de cette section, des recommandations sont faites sur la pratique des intervenants et des organismes qui viennent en aide aux hommes, dont ceux aux comportements violents.

4.1. ATTENTES DES INTERVENANTS

Tout d'abord, les attentes des intervenants à l'égard du projet de recherche-action ont influencé la manière dont ils se sont investis dans le projet. Ils voyaient le projet de recherche-action comme un lieu de réflexion et de discussion qui leur permettait d'obtenir des bénéfices tant comme homme que comme intervenant, au plan d'une croissance personnelle ou d'une amélioration professionnelle, cette amélioration se produisant dans les savoirs de vie. Pour maximiser cette potentialité d'évolution, les intervenants, avec les co-animateurs, ont créé un climat de discussion intime où il n'y a pas de crainte à révéler leurs vraies pensées et expériences. La dimension de non-mixité des premiers groupes de discussion a semblé jouer un rôle important dans cette révélation de soi. Ce climat a fait en sorte que les intervenants disaient clairement ce qu'ils étaient comme homme et intervenant

tout au long du projet de recherche-action. Cette implication authentique a permis des changements profonds dans leurs savoirs de vie.

Le fait que les intervenants ont pris la parole sans gêne et étaient à l'écoute des propos des autres reflète leur désir que cette évolution soit partagée et mutuelle. Donc leur investissement professionnel et personnel leur a profité, à eux-mêmes, mais également aux autres. Dans ce contexte, les intervenants s'influencent positivement entre eux : ils améliorent leur intervention comme individu et comme dyade de co-animation et, par le fait même, l'intervention globale de l'organisme dans lequel ils travaillent. Comme le souligne Racine (2000), la construction des savoirs passe par la collaboration entre les différents acteurs, dans ce cas-ci, la collaboration des intervenants entre eux mais aussi des intervenants avec les co-animateurs venant du projet de recherche.

Ensuite, la manière dont les intervenants envisageaient les apprentissages qu'ils feront dans le projet de recherche-action a influencé leur interaction en lien avec l'objet de recherche. À cet égard, ils s'attendaient autant à réfléchir sur ce qu'ils étaient comme homme et intervenant qu'à mettre en perspective leur expérience passée liée au processus de socialisation de genre. Les nouvelles connaissances et les prises de conscience entraînent une restructuration de l'expérience passée, et une redéfinition de ce que les intervenants sont comme homme et praticien. Il s'agit d'une source de réapprentissage ou d'une autre expérience de socialisation. En fait, les groupes de discussion non mixtes permettent aux intervenants de discuter de leurs remises en question et de leurs émotions fragilisantes entre hommes uniquement, ce qui est une expérience de resocialisation de genre différente de la masculinité traditionnelle (Adams et McCormick, 1982). Les groupes de discussion contribuent ainsi à la construction de genre des intervenants. Ils représentent une expérience rationnelle et émotionnelle qui solidifie considérablement leurs nouveaux acquis, car ceux-ci sont mis en lien avec leur expérience passée (Schön, 1994). Ce processus d'introspection sur leur vie passée a permis aux intervenants de construire directement des savoirs de vie, ou du moins de prendre conscience qu'ils possédaient certains de ces savoirs.

Les groupes de discussion dans une recherche participative sont devenus un lieu d'introspection et de réflexion, de prises de conscience et de restructuration de leur expérience comme hommes et intervenants (Chiu, 2003). Ils ont favorisé la croissance personnelle et professionnelle que les intervenants se sont permis consciemment de vivre.

4.2. LA CONSTRUCTION DE LA MASCULINITÉ

La représentation des intervenants en lien avec l'objet de recherche qui influence le plus leurs interactions est leur conception de la socialisation de genre des hommes et de la masculinité, qui en est l'aboutissement. Leur compréhension du phénomène et ce qu'ils ont vécu comme homme correspondent aux différentes descriptions de ce processus (Adams et McCormick, 1982 ; Cahill, 1983 ; Goffman, 2002 ; Philpot, 2000 ; Pleck, 1981 et 1995), que ce soit les différents agents et milieux de socialisation (Rocher, 1992) ou la manière de vivre celle-ci et les conséquences qui en découlent (Dulac, 2001 et 2003).

De plus, la contrainte de rôle de genre telle que définie par Pleck (1981 et 1995) est reconnue par les intervenants et elle semble se transformer en une souffrance répandue chez la majorité des hommes, surtout les plus « traditionnels ». Même si les intervenants disent qu'il existe plusieurs masculinités, ils constatent que le processus de socialisation de genre des hommes au Québec mène à une masculinité traditionnelle (Dulac, 2003).

Cependant, une particularité des intervenants sur ce point est la manière dont ils définissent la masculinité. Cette dernière serait non pas quantifiable, mais seulement qualifiable, tandis que cette qualité (traditionnel, macho, rose, viril, etc.), elle, serait quantifiable. Par exemple au Québec, selon eux, le processus de socialisation du genre masculin contraindrait les hommes à être plus ou moins traditionnels. Cette nuance s'ajoute au fait que le processus de socialisation de genre est vu comme un moyen et non une fin en soi : la fin est plutôt le type de masculinité désiré.

Les mécanismes de la socialisation de genre des hommes s'ajustent selon le type de masculinité promu socialement et selon le degré désiré de ce type de masculinité. En extrapolant à partir de cette nuance, nous pouvons dire que les différentes masculinités découleraient toutes d'un processus de socialisation de genre, et c'est à l'intérieur de ce processus que se créeraient leurs distinctions. Ainsi, les divergences de masculinités promues socialement dans diverses cultures se construiraient selon l'importance accordée au type de masculinité désiré comme résultat du processus de socialisation de genre. En résumé et pour utiliser une expression commune et simple : la fin justifie les moyens !

Cette vision des intervenants ajoute de l'importance au modèle masculin qui est promu socialement davantage qu'au processus de socialisation en tant que tel. Selon la manière dont les intervenants catégorisent les diverses masculinités, le caractère et l'intensité de la qualité donnée à la masculinité deviennent une étiquette apposée à l'homme adulte. L'attribution de cette étiquette pour distinguer le féminin du masculin débute dès un très jeune âge (Cahill, 1983 ; Cloutier, 2004 ; Philpot, 2000). Les garçons sont contraints de tenter de s'y conformer sous peine de diverses souffrances, dont la violence. Cette construction de la masculinité et du genre par un étiquetage social des individus est très près des écrits de plusieurs auteurs (Cahill, 1983 ; Goffman, 2002).

Avant de conclure sur les représentations des intervenants, il est important d'aborder un élément qui a pu faire en sorte qu'elles ressemblent à celles des théories sur la socialisation de genre. En fait, dans les groupes de discussion, il est possible que les intervenants se soient étendus sur ce qu'ils interprétaient comme étant demandé par les co-animateurs. Aussi, c'est dans les discussions que leurs interactions ont donné son sens au concept de masculinité traditionnelle généralisée. Ceci assurait possiblement une meilleure compréhension du concept pour tous. Par exemple, même s'ils disent qu'il existe plusieurs masculinités, ils parlent peu ou pas des masculinités autres que la masculinité traditionnelle promue chez les hommes québécois (Dulac, 2003). C'est celle qui a été vécue et qui est connue des co-animateurs et de tous les participants.

Cela sans compter que le contenu abordé par les intervenants durant le projet de recherche-action était également absorbé, interprété et restructuré individuellement en lien avec leur propre expérience de la socialisation de genre. Les intervenants se sont ainsi créé une conception de la socialisation de genre commune et semblable par le partage de leurs compréhensions et expériences. Ainsi, leur discours tend à parler d'un modèle masculin unique, ici la masculinité traditionnelle, qui prédominerait encore au Québec. Cette tendance se cristallise au fur et à mesure des discussions, et peu de nuances sont données dans les derniers groupes de discussion. Cela est particulièrement vrai lorsqu'il est question du concept de « vrai homme ».

Rétrospectivement, leurs attentes quant à une meilleure compréhension de la socialisation de genre et à une meilleure connaissance d'eux-mêmes (expérience passée et identité présente) coïncident avec cette orientation de [re]construction de l'expérience et de leur masculinité. Cela veut dire que les interactions des intervenants entre eux ont délimité les autres interactions ayant eu lieu dans le cadre du projet de recherche-action. Les définitions du concept et de l'expérience ainsi créées sont devenues l'expérience réelle des intervenants ou du moins la représentation de leur expérience du processus de la socialisation de genre.

4.3. EXPÉRIENCES DES INTERVENANTS

Comme mentionné précédemment, les propos tenus par les intervenants dans les groupes de discussion décrivent le genre masculin comme une construction sociale (Pleck, 1981 et 1995 ; Héritier, 1996). Certaines prises de conscience liées à cette construction du genre sont faites au moment du projet de recherche-action ou, à tout le moins, une meilleure compréhension des prises de conscience antérieures s'y est développée. Le fait de réfléchir sur ce sujet et de préciser des aspects particuliers de la socialisation de genre qui étaient d'abord conçus comme faisant partie d'un tout identitaire comme homme ou intervenant, transforme ces connaissances en nouveaux savoirs de vie (Schön, 1994).

4.3.1. Prises de conscience de la socialisation de genre

Les intervenants ont pris conscience de certaines étapes de cette construction du genre et pour eux, c'est à l'adolescence que les pressions de la socialisation de genre sont les plus importantes. C'est à l'époque scolaire, surtout à l'école secondaire, qu'ils perçoivent les pressions sociales les plus fortes qui les ont contraints à développer des compétences, rôles et attitudes d'une masculinité plus traditionnelle promue par la société. Ils reconnaissent aussi comme tels d'autres moments dans leur vie d'adulte. Selon eux, il n'y a aucun moyen d'éviter les différentes contraintes de la socialisation de genre (Pleck, 1981), même s'ils ne se sentent pas obligés de s'y conformer. Les intervenants qui croyaient ne pas avoir ressenti ces pressions dans les premiers groupes de discussion se sont ravisés par la suite, comme quoi la contrainte de rôle de genre est probablement fortement intégrée et donc difficile à cerner (Rocher, 1992). Malgré cette possibilité de ne pas se conformer aux attentes des autres par rapport à leur genre, par expérience ils sont conscients que les conséquences peuvent être graves s'ils développent des attributs extérieurs à la masculinité traditionnelle. À l'adolescence, cela pouvait même s'avérer dangereux pour eux s'ils se trouvaient à l'extérieur de milieux protégés (famille, classe, loisirs encadrés par un adulte). Cette prise de conscience semble très près de ce que New (2001) mentionne, à savoir que la socialisation de genre tant pour les femmes que pour les hommes est une autre forme d'oppression. Cette auteure définit l'oppression ainsi :

A group X is oppressed if, in certain respects, its members are systematically mistreated in comparison to non-X in a given social context, and if this mistreatment is justified or excused in terms of some alleged or real characteristic of the group. (New, 2001: 731)

La majorité des prises de conscience liées au processus de socialisation de genre des intervenants se produisent lorsqu'ils constatent différents enjeux soulevés par un choix fait pour correspondre à la norme sociale. Ces décisions conscientes sont souvent difficiles à prendre et ont parfois influencé le parcours de vie entier des intervenants. Ces prises de conscience concernent souvent de près des moments de vie difficiles ou à tout le moins fortement chargés sur le plan émotionnel : violence vécue ou agie, humiliation, deuil, rupture, perte d'emploi, première expérience de paternité, etc.

Lors de recherches futures, il serait intéressant de creuser le lien entre la souffrance et le processus de socialisation de genre des hommes. Même si ce lien n'est pas l'objet de cette étude, ici la relation semble s'établir à travers plusieurs points convergents.

D'abord, le processus de socialisation de genre des hommes semble souffrant en lui-même, et ce, par son aboutissement qu'est la masculinité traditionnelle. Également, c'est parfois lors de moments souffrants que se vivent d'importantes étapes du processus de socialisation. Enfin, il semble y avoir aussi un lien entre les différents moments de souffrance qui amènent à faire des prises de conscience liées à l'adoption des normes identitaires. En même temps, il est possible de se demander si ces moments d'apprentissage pénibles ou ces prises de conscience ne sont pas un autre moyen ou une autre étape du processus de socialisation de genre des hommes : pour devenir un « vrai homme » fort et stoïque, les hommes devraient être capables de passer par ce chemin de croix (Dulac, 2001; Keebler et Rondeau, 2002; New, 2001).

4.3.2. Socialisation vécue comme garçon

Plus précisément dans le parcours de souffrance possiblement nécessaire qu'est la socialisation du genre masculin, ce qui semble le plus difficile est la pression des pairs à l'école secondaire, voire la violence des pairs. Selon les intervenants, la non-adéquation des garçons aux stéréotypes de genre les mène à l'ostracisme. Ils ne doivent pas attirer l'attention d'une autre manière, par exemple par de bonnes performances académiques ou un talent autre que typiquement masculin, sous peine d'être encore plus marginalisés ou violentés. Cependant, la relation inverse pour les garçons qui se conforment aux stéréotypes de genre est plus étonnante et mérite une attention particulière. L'adéquation au rôle typique de l'homme peut amener le garçon à vivre une certaine popularité à l'école secondaire, qui le protège face aux possibles agressions ou prévient la marginalisation. C'est dans ce climat sécuritaire qu'il devient possible pour lui de développer des attributs extérieurs à la masculinité traditionnelle, comme réussir à l'école ou dans les arts.

Cela veut dire que les garçons qui se conforment le plus aux normes de genre peuvent ensuite s'en écarter – évidemment, s'ils en ont le désir et s'ils ne vivent pas des contraintes dans d'autres milieux de vie qui les en empêchent.

Cela signifie-t-il que la masculinité traditionnelle est un passage obligé pour aller vers d'autres masculinités par la suite ? Étant donné qu'il est difficile d'être populaire à l'époque scolaire tout en étant à l'écart de la norme sociale des genres, doit-on privilégier la popularité par tous les moyens pour les garçons, les contraindre au préalable à se conformer à la norme sociale des genres ? Si c'est ce choix qui l'emporte, il appert que la socialisation de genre mène à la reproduction des rôles sociaux (Rocher, 1992).

À l'adolescence, les intervenants décrivent l'aboutissement du processus de socialisation de genre comme étant une image de « vrai homme » et non une identité authentique. Cette prise de conscience a été faite ultérieurement, par l'adulte qui restructure son expérience de vie, et pour certains, à même la réflexion tenue lors du projet de recherche-action. Donc, le processus de socialisation de genre crée une image de l'individu plutôt qu'une réelle personnalité. Ainsi, un individu qui semble devenu un homme ne l'est qu'en apparence, car l'aboutissement de la masculinité traditionnelle est inatteignable et inhumain. Il s'agit vraiment d'une aliénation d'une partie de l'humanité de l'homme derrière l'image genrée (Nantel et Gascon, 2002). Aussi, pour l'homme, l'image qui est formée n'en est pas une affirmative, mais une d'évitement de l'autre genre, car ce sont les garçons avec des attributs dits féminins qui sont les plus maltraités. Cette règle d'évitement du féminin à tout prix se manifeste aussi dans les stratégies de protection que les intervenants mettent en place pour éviter les maltraitances et l'exclusion. Le choix de l'image du comique, du sportif ou du *dur à cuire* amène à vivre une certaine popularité, ce qui fait qu'ils se retrouvent entourés de pairs masculins et féminins. Ces images sont valorisées en premier lieu et c'est en dernier lieu que vient le choix de se retrouver avec des pairs féminins uniquement. Comme si encore dans cette situation, le féminin devait être évité...

Dans les différentes prises de conscience des intervenants, une importance particulière est accordée à l'élément du choix de reproduire ou non des comportements de la masculinité traditionnelle. Cependant, comme le processus de socialisation de genre des hommes débute très tôt (Cahill, 1983 ; Cloutier, 2004), il est pertinent de se demander qui fait les premiers choix de diriger l'enfant vers un milieu, un lieu, une activité ou une personne plutôt qu'un autre, ce qui influencera les modèles auxquels il sera exposé et les diverses pressions vécues. De ce fait, les parents héritent d'un triple rôle dans la socialisation de genre de leur fils, à savoir être un modèle, un enseignant et également un « courtier » de la masculinité à développer. C'est plus tard à l'adolescence, ou même seulement à l'âge adulte, que les intervenants décident finalement par eux-mêmes d'aller vers des milieux plus ou moins traditionnels tout en respectant leur être. Pour plusieurs, ils font aussi parfois le saut d'un type de milieu à un autre, par exemple le milieu de travail non traditionnel comme le GAPI, tout en ayant des activités de loisir, comme des sports compétitifs, où le modèle de la masculinité traditionnelle demeure très fort.

Ces milieux distincts permettent des prises de conscience différentes, certaines plus malaisées et contraintes, étant donné que les intervenants se retrouvent directement confrontés aux pressions sociales pour adhérer à la masculinité traditionnelle. Tandis que d'autres milieux laissent davantage de place à la réflexion et à l'introspection, qui sont les bases des prises de conscience (Schön, 1994).

4.4. EXPÉRIENCE ET INTERVENTION AUPRÈS DES HOMMES AUX COMPORTEMENTS VIOLENTS

Comme mentionné précédemment, les intervenants perçoivent les hommes plus traditionnels comme souffrants, car contraints à maintenir une image masculine impossible à vivre (Pleck, 1981 et 1995).

4.4.1. La souffrance des clients en tant qu'hommes

Les participants disent qu'ils retrouvent souvent ces hommes traditionnels dans leur clientèle, donc des hommes ayant des comportements violents qui sont aussi souffrants. D'ailleurs, les intervenants se sentent près de ces clients qui ont vécu le même processus de socialisation de genre qu'eux, avec certaines variantes qu'ils ont identifiées. À cause de ce vécu partagé, ils se croient mieux placés que leurs collègues féminines pour accueillir cette souffrance dans leur intervention, car ils ne discréditent pas « la souffrance spécifique que peut vivre un homme face à des rôles reconnus » (Nantel et Gascon, 2002 : 104). C'est au contraire lorsque les intervenants ne se reconnaissent pas dans leur client qu'il leur apparaît beaucoup plus difficile de comprendre ce qu'ils vivent et de les toucher. Donc, le fait d'avoir vécu un processus de socialisation de genre semblable à celui de leur client facilite la compréhension et la prise de contact avec la réalité du client comme homme. Cette expérience devient un savoir de vie utile dans leur intervention avec une clientèle masculine.

Un autre élément spécifique des intervenants en lien avec l'expérience d'une socialisation de genre commune avec les clients concerne la permission qu'ils s'accordent pour utiliser des éléments de leur vécu comme exemples dans la thérapie. Ces expériences partagées sont orientées afin de favoriser le cheminement du client masculin ou du groupe. Elles concernent souvent le développement de l'identité masculine de l'intervenant et peuvent être reliées à des difficultés inhérentes aux hommes, ce qui les universalise, ou alors elles peuvent porter sur l'utilisation ou le vécu de la violence subie à l'adolescence. À l'inverse de l'universalisation, les intervenants peuvent aussi utiliser le fait qu'ils ont vécu une socialisation de genre semblable aux clients sans avoir développé un problème de violence. Cela sert à montrer que la violence n'est pas masculine et qu'elle est plutôt un choix individuel, selon le modèle explicatif du GAPI.

Au-delà de ces applications d'un vécu de socialisation de genre semblable s'ajoute le fait que les intervenants voient la violence comme un moyen d'arrêter la violence vécue. C'est-à-dire que certains clients ont appris qu'agir avec violence à l'adolescence permettait de prévenir d'éventuelles violences subies et ils ont pu transférer ce *modus operandi* dans leur vie conjugale. Cette compréhension des intervenants s'explique par leur expérience de vie ou par leur observation de la clientèle qui a souvent un lourd passé de violence subie. Pour arrêter la violence vécue à l'époque scolaire, parfois, certains intervenants ont dû utiliser eux aussi la violence, car il est préférable d'être agresseur que victime lorsqu'on n'a que ce choix. C'est une complicité, mais aussi une empathie réelle qui s'installe de cette manière entre les clients et les intervenants, puisque ayant vécu un processus de socialisation de genre parfois teinté de violence, les intervenants désirent aider d'autres hommes à sortir de la reproduction de la violence. Cela fait en sorte que l'expérience de socialisation de genre des intervenants se transforme en savoir de vie lié à l'empathie et à l'entraide.

Mais elle se transforme aussi en savoir d'action. Bien sûr, pour appliquer leur expérience dans l'intervention, les intervenants doivent en être conscients et reconnaître les diverses manières potentielles de le faire concrètement (Goldblatt, Buchbinder, Eisikovits et Arizon-Mesinger, 2009). Pour exemplifier ce propos, à la suite de nombreuses prises de conscience sur la socialisation de genre au moment du processus de la recherche-action, un des intervenants dit dans son bilan final qu'il tient davantage compte de la socialisation de genre de ses clients à l'accueil. Ce nouveau savoir d'action s'est développé dans l'analyse du parcours de vie du client dans laquelle des liens sont faits entre la socialisation de genre des hommes et l'utilisation de la violence. Cette capacité d'analyse est un savoir d'action important ; en effet, selon Schön (1994 : 38), « s'il est vrai que, pour un praticien, savoir mettre le doigt sur le problème est au moins aussi important que savoir le résoudre, il est aussi vrai que poser un problème est une activité professionnelle reconnue ». Ainsi, des savoirs d'action sont influencés par de nouveaux savoirs de vie et de nouveaux savoirs théoriques.

Un bémol doit être apporté à l'expérience commune avec la clientèle qui facilite l'intervention des hommes praticiens, car cette ressemblance peut aussi leur sembler lourde. Cette impression peut se ressentir dans l'intervention, par un essoufflement en lien avec la gravité ou la morbidité de la problématique, mais elle peut aussi se ressentir dans la vie privée (Goldblatt, Buchbinder, Eisikovits et Arizon-Mesinger, 2009). Par exemple, un intervenant mentionne que depuis le temps qu'il intervient auprès d'une clientèle en violence conjugale, il n'a jamais autant craint l'intimité qu'à ce jour, il ne désire pas vivre de telles violences ou des conflits semblables. Il y a donc une influence du contenu abordé au travail, même s'il n'est pas vécu, sur une peur réelle de vivre une expérience semblable dans sa vie privée, car cela affecte ses relations intimes. Autant les prises de conscience de la socialisation de genre permettent une évolution comme humain et praticien, autant les expériences vécues par d'autres hommes semblables peuvent aussi permettre cette évolution. C'est de cette manière que se construisent itérativement les savoirs d'action, mais aussi les savoirs de vie (Racine, 2007 ; Schön, 1994).

Ainsi, lorsque Racine (2000) décrit la construction des savoirs, qui se fait toujours en collaboration, les clients doivent être ajoutés à la liste des divers collaborateurs, qu'ils collaborent de manière volontaire ou non. En fait, les clients semblables aux intervenants deviennent un miroir pour ces derniers, ce qui correspond exactement à l'intégration d'autrui dans le processus de socialisation (Rocher, 1992). Donc, les clients offrent à leurs intervenants des occasions de prises de conscience sur l'identité masculine et professionnelle, et le groupe de thérapie ou les autres contacts avec la clientèle dans le milieu de travail deviennent des lieux de socialisation. Il est à noter que les intervenants trouvent parfois ce miroir si difficile à regarder qu'ils ressentent le besoin de discuter des angoisses et des remises en question ainsi créées. Ils peuvent recourir à la consultation auprès d'un proche aidant ou d'un collègue, mais également à une aide professionnelle (Goldblatt, Buchbinder, Eisikovits et Arizon-Mesinger, 2009).

4.4.2. Le milieu de travail comme lieu de construction du genre et des savoirs

Un autre élément du milieu de travail où prospèrent les savoirs de vie et d'action est la possibilité de se comparer aux autres intervenants, autant les collègues masculins que féminins, qui participent eux aussi à ces prises de conscience identitaires. Selon les intervenants, il est impossible de dissocier les réflexions sur le genre masculin de celles sur le genre féminin. Les deux construits se valident et se confirment mutuellement, elles se confrontent aussi parfois, autant théoriquement que dans les expériences interactionnelles entre hommes et femmes (Philpot, 2000). Cela est vrai également dans la vie privée des intervenants. On le constate quand on voit l'importance que ces derniers accordent aux femmes dans le processus de socialisation de genre des hommes. Ces femmes sont leurs mères, leurs sœurs, leurs collègues, leurs conjointes ou les « espoirs de conjointe ». Comme adulte, cette réalité demeure dans leur vie conjugale où la conjointe a un rôle important dans la façon de vivre leur socialisation de genre. Ici encore la perméabilité entre la vie privée et la vie professionnelle permet une construction de savoirs de vie par le transfert des expériences personnelles vers le professionnel, et inversement. Bien sûr, certains désagréments de ces remises en question des relations entre genres au GAPI peuvent être vécus dans la vie conjugale des intervenants, par exemple le fait de toujours analyser la relation conjugale sous l'angle de la dynamique d'enjeux de pouvoir, ce qui ferait écho à ce que des intervenantes en violence conjugale ont décrit dans la recherche de Goldblatt, Buchbinder, Eisikovits et Arizon-Mesinger (2009).

4.4.3. Les prises de conscience provoquées par la co-animation de groupe

La construction de l'identité professionnelle et personnelle qui se fait dans les relations entre collègues a lieu également dans les relations de co-animation des groupes de thérapie. La co-animation peut être décrite comme un accélérateur de construction des savoirs de vie et d'action. Cela serait dû aux nombreux enjeux en lien avec la construction des genres soulevés par les intervenants lors de la co-animation de groupes de thérapie.

Il semble primordial que ces différents enjeux soient discutés en dyade de co-animation, mixte ou non mixte, qu'il s'agisse de la collusion des intervenants masculins avec les

participants (Nantel et Gascon, 2002), des dilemmes éthiques reliés à la co-animation mixte elle-même (Rondeau, Lindsay, Beaudoin et Brodeur, 1997) ou de la possibilité de mettre l'accent sur la souffrance sans pour autant omettre le travail nécessaire sur le problème de violence de la clientèle.

Tel que mentionné dans la partie sur la socialisation vécue comme garçon, le processus de prise de conscience se fait au moment de faire des choix de comportements ou d'attitudes en lien ou non avec une masculinité traditionnelle, dans ce cas-ci lors de l'intervention en co-animation. Les intervenants citent la complicité et l'ouverture d'esprit comme pierres angulaires des remises en question dans les dyades de co-animation des groupes de thérapie. Ces aptitudes s'avèrent nécessaires autant pour que l'intervenant se sente à l'aise de se révéler personnellement et intimement à son ou sa collègue, que pour être capable de s'ajuster rapidement lors de l'intervention. Étant donné que les savoirs de vie et d'action se construisent itérativement dans l'intervention, une certaine vigilance est aussi nécessaire, car certains savoirs se construisent pendant la co-animation d'un groupe.

C'est surtout lors de situations imprévisibles, où le contenu de la rencontre met en jeu les relations humaines et les genres, que la construction de savoirs de vie et d'action liés à la socialisation de genre se produit pendant la co-animation. Ces discussions portent sur des thèmes tels que les relations entre hommes, les relations entre hommes et femmes, ou même les relations entre intervenants et clients, qui sont également teintées de la représentation des clients de ce que doit être un homme intervenant versus une femme intervenante.

Un bon exemple cité par les intervenantes et repris ensuite par les intervenants est la préparation du café avant les rencontres de groupe de thérapie. Les intervenantes qui avaient souvent la responsabilité de faire le café avaient le sentiment d'être des secrétaires, soit pour leur collègue de la dyade de co-animation, soit pour les clients.

Ici il est fort intéressant de voir que la perception des intervenantes est devenue leur réalité lors de leurs discussions dans les groupes non mixtes, cela, même si ce rôle ne leur était pas du tout attribué par leur collègue masculin, ce qui est possiblement différent pour les clients, cependant. Donc, à la suite de ce possible quiproquo relié au rôle de l'intervenant selon son genre, des discussions ont eu lieu et des décisions ont été prises dans les diverses dyades de co-animation pour modifier cette dynamique ou être vigilant quant à cela.

Ainsi, l'influence des clients sur les intervenants peut être une limite à l'intervention. En fait, le mode relationnel des clients et des intervenants est basé au début de la relation d'aide sur la perception du client de ce que doit être le genre de l'intervenant. Cela veut dire que les clients s'attendent à ce que les intervenants agissent conformément au genre qui correspond à leur sexe biologique, donc selon certains stéréotypes masculins pour les hommes et d'autres féminins pour les femmes (Deutsch, 2007). Bien sûr, plus tard, les interventions des intervenants viseront à déconstruire ce type de préjugés liés aux genres. Cependant, avant que cette représentation des clients des rôles de genre se modifie, les intervenants masculins et les intervenantes se heurtent à des difficultés différentes. Pour les intervenants, c'est l'homophobie qui nuit à l'établissement de l'intimité dans la relation d'aide entre hommes, tandis que pour les intervenantes, c'est le sexisme qui amène souvent les affrontements. Ces deux difficultés vécues dans la relation d'aide s'expliquent chez les clients selon des théories différentes. Pour ce qui est de l'homophobie, l'intimité est souvent sexualisée par les hommes plus traditionnels et donc elle est crainte, car la masculinité traditionnelle se prouverait par le discrédit de l'homosexualité (Dulac, 2003). Tandis que les confrontations plus difficiles à vivre pour les clients lorsqu'elles sont faites par des femmes s'expliquent par le fait que les hommes confrontés par une femme peuvent vivre un stress de rôle de genre plus élevé, car ils considèrent leur identité d'homme ou leur image de « vrai homme » compromise devant les autres membres du groupe (Cohn et Zeichner, 2006; Franchina, Eisler et Moore, 2001; Jakupcak, Lisak et Roemer, 2002). Finalement, les clients, et le groupe de thérapie comme entité, continuent de socialiser les intervenants, du moins en apparence, lors de l'établissement du lien de confiance dans la relation d'aide.

4.4.4. Construction perméable des savoirs de vie

Cet autre exemple du transfert des savoirs de vie de la pratique vers la vie privée et de la vie privée vers la pratique permet aux intervenants de pousser plus en profondeur leurs interventions auprès des hommes aux comportements violents. C'est que les intervenants croient comme Brooks (1998) qu'il est nécessaire d'atteindre un certain palier de croissance personnelle comme homme pour pouvoir amener des clients masculins à mener des réflexions ou faire des prises de conscience semblables aux leurs. En d'autres mots, ils désirent prêcher par l'exemple et espèrent agir comme un modèle pour leurs clients.

Par ailleurs, les intervenants perçoivent parfois des dissonances entre ce qu'ils conseillent à leurs clients et ce qu'ils font dans leur propre vie (Goldblatt, Buchbinder, Eisikovits et Arizon-Mesinger, 2009). Encore une fois, cette perméabilité des frontières entre vie privée et intervention amène des conséquences positives et négatives dans la construction des savoirs de vie, mais finalement, elle permet une construction parallèle de l'homme intervenant dans ses deux univers de vie. Lorsque le parcours de vie des intervenants s'est construit, cette évolution et réflexion comme homme a progressé au même rythme que leur évolution professionnelle, c'est-à-dire : a) dans la résolution de leurs problèmes personnels permise grâce à l'apprentissage de la relation d'aide ; b) dans la construction de leur genre reflété par une clientèle masculine ; c) dans un contexte de pratique où sont abordées la violence et les inégalités sociales, où ils apprennent à gérer leurs relations intimes sans reproduire ce problème et à créer des relations hommes-femmes égalitaires. Donc, pour ce qui est des savoirs de vie, l'évolution de la pratique se fait par et dans le cheminement personnel, et l'évolution personnelle se fait par et dans le cheminement professionnel. On pourrait ainsi dire que les institutions scolaires spécialisées dans la pratique de la relation d'aide sont des « écoles de vie ».

Cette proximité des savoirs de vie dans la vie privée et la vie professionnelle des intervenants fait en sorte qu'ils peuvent difficilement éviter l'authenticité dans leurs interventions.

De toute manière, cette authenticité est nécessaire pour le client afin de créer un lien fort avec son intervenant, et ce lien fort est nécessaire pour que l'homme persévère dans sa thérapie (Nantel et Gascon, 2002). Cette insistance à créer un lien en premier lieu avant d'aborder le contenu de thérapie était en place dans l'approche clinique du GAPI avant la tenue de la recherche-action ; cela s'est fait de manière itérative afin d'améliorer leur intervention avec la clientèle masculine. Par exemple, les intervenants s'assurent d'être à l'écoute des besoins émotionnels de leur client, car s'il est en détresse, ce sujet sera traité avant le contenu sur la violence lors des premières entrevues à l'accueil.

Cet élément appuie l'idée que le milieu de travail du GAPI ayant déjà fait la promotion de cette pratique pour que les intervenants s'adaptent et réfléchissent à la condition des hommes clients, il est possible que les prises de conscience faites durant le projet de recherche-action ne soient pas toutes directement dues à la réalisation de la recherche. Surtout que cette dernière s'est effectuée sur quelques années avec de longs moments entre les groupes de discussion où les intervenants continuaient leur questionnement, autant dans leur vie privée que professionnelle. Peu importe à quoi ces prises de conscience sont dues, celles sur des interventions faites spontanément et qui n'avaient pas été réfléchies au préalable sont aussi fort importantes pour la pratique. Ce type de pratiques ou de savoirs d'action spontanés, lorsqu'il est décortiqué, permet une plus grande appropriation et ainsi une meilleure application. Il est même possible de transformer ainsi des types de savoirs en différents autres types, comme des savoirs d'action en savoirs de vie, ou de comprendre que certains savoirs d'action sont dus à des savoirs théoriques devenus inconscients. Il s'agit dans ce dernier cas d'une reconstruction des savoirs (Schön, 1994). Un exemple de cela est la poignée de main d'un intervenant qui est plus ferme avec les clients hommes que femmes, par laquelle il désire annoncer sa confiance et sa compétence à aider l'homme, et qui vise à le mettre lui aussi en état de confiance. Ici, la prise de conscience d'un savoir d'action spontané, la prise de main ferme, fait en sorte que l'intervenant doit reconnaître l'attitude à adopter à ce moment ou le savoir-être qui est la confiance et l'authenticité.

4.5. RECOMMANDATIONS

À la suite de cette réflexion sur les prises de conscience liées à la socialisation de genre dans la vie privée et la vie professionnelle d'intervenants auprès d'hommes aux comportements violents menant à la construction de certains types de savoirs, des recommandations sont faites aux milieux de pratique et aux intervenants afin de favoriser ce type de croissance personnelle et professionnelle.

4.5.1. Pour les milieux de pratique

De toute évidence, ce genre de réflexion sur les enjeux de la socialisation de genre dans l'intervention auprès des hommes aux comportements violents est pertinent pour un organisme afin qu'il améliore globalement son intervention. De cette réflexion peut découler une meilleure compréhension, pour les intervenants, de la clientèle masculine et d'eux-mêmes. Cela pourrait faire en sorte d'offrir un meilleur accueil et des interventions plus adéquates aux hommes clients, qui ultimement pourront peut-être demeurer plus longtemps en thérapie. À l'intérieur de l'organisme, cette réflexion peut aider les intervenants à être plus vigilants quant à leurs propres limites comme hommes, mais aussi à certains enjeux liés au genre dans leur relation entre eux et avec la clientèle (Goldblatt, Buchbinder, Eisikovits et Arizon-Mesinger, 2009). Ce dernier point prend toute son importance pour les enjeux liés à la co-animation des groupes de thérapie, et encore plus si les dyades sont mixtes. Cette réflexion pourrait leur permettre de se mettre au diapason sur des enjeux comme la souffrance des hommes versus la violence agie, mais aussi sur des dynamiques en place entre eux comme l'intervenant masculin sauveur pour sa collègue, notamment lorsque des propos sexistes sont tenus par des participants du groupe ou lorsqu'elle est confrontée comme la représentante des femmes.

Cependant, un milieu de pratique ne peut mener cette réflexion aveuglément ; certains principes doivent être mis en place au préalable. Tout d'abord, il est plus pertinent que cette réflexion provienne de l'expérience de l'organisme et de celle des intervenants. Elle offrira ainsi une reconstruction des savoirs cliniques de l'organisme. Ceux-ci ont une plus grande valeur concrète pour les intervenants, car

[...] bien qu'ils soient nécessaires pour alimenter la réflexion, les savoirs scientifiques ne peuvent pas prétendre remplacer les savoirs contextualisés, produits et modifiés dans l'action directe, sensibles à des variables qu'un devis de recherche peut exclure à volonté (Racine, 2007 : 19).

Cela veut également dire qu'il n'est pas nécessaire qu'une recherche-action soit faite pour que cette expérience ait lieu. Celle-ci pourrait désincarner le processus et le résultat de la réflexion désiré par le milieu de pratique dans lequel la recherche se produit, surtout que « [...] peu importe la façon dont elle est conçue à l'origine, la recherche se transforme en une expérience structurelle » (Schön, 1994 : 320).

Aussi, cette réflexion doit permettre que des prises de conscience des intervenants sur la socialisation de genre en lien avec les savoirs de vie en ressortent, car elles sont la base des savoirs d'action applicables auprès de la clientèle (Goldblatt, Buchbinder, Eisikovits et Arizon-Mesinger, 2009). De plus, pour favoriser les échanges et maximiser la réflexion, l'organisme doit mettre en place un moment et un lieu où sera possible un climat de respect, d'écoute et de confiance mutuelle. Cette dernière recommandation provient directement des propos des intervenants. Ils ajoutent également qu'afin de préciser certains éléments spécifiques d'un genre, il serait préférable d'utiliser des groupes non mixtes.

Donc, pour pouvoir amorcer une telle réflexion, une évaluation des ressources du milieu doit être faite par ses responsables, autant sur les diverses expériences que le corps professionnel en place est apte à partager que sur le temps alloué à la réflexion, l'argent et l'énergie disponibles pour cette expérience. Si ce genre de réflexion, qui semble donner des résultats fort intéressants pour l'amélioration des pratiques, ne se fait pas assez régulièrement dans les organismes, c'est qu'ils sont souvent à court de temps et aux prises avec les besoins pressants de leur clientèle. Roy (2001, dans Racine, 2007 : 38) illustre cette idée quand il dit que ce sont surtout les chercheurs qui ont du temps à consacrer aux savoirs expérientiels des praticiens.

4.5.2. Pour les intervenants

Les mêmes recommandations que Goldblatt, Buchbinder, Eisikovits et Arizon-Mesinger (2009) ont faites aux intervenantes en violence conjugale sont pertinentes pour les intervenants auprès des hommes aux comportements violents. Elles se résument à l'importance que les intervenants soient informés et formés pour faire face aux divers problèmes encourus par la perméabilité entre les milieux de la pratique et de la vie privée ainsi qu'aux enjeux reliés à la socialisation de genre. Cette formation ne vise pas nécessairement uniquement ce but, mais elle peut avoir lieu au sein d'une activité régulière de coordination clinique en groupe avec des intervenants seniors ou pendant la supervision clinique.

Sinon, il n'est pas nécessaire que soit acquise une conscience de soi avant d'entreprendre l'intervention auprès des hommes aux comportements violents. Cependant, une grande humilité et un désir de réfléchir sur soi doivent permettre de construire ces savoirs de vie et d'action de manière itérative. Cela exigera de la part des intervenants une grande ouverture d'esprit sur le plan personnel et une grande maturité sur le plan collectif comme équipe. Ils devront aussi demeurer constamment vigilants à l'égard des possibilités de discussion et de réflexion pouvant les mener à une croissance personnelle et professionnelle. Ensuite, il s'agira de développer une discipline afin de mémoriser ces réflexions pour faire des retours dans leur milieu de pratique avec leurs collègues, mais aussi dans leur vie privée. L'entourage pourra profiter de cet altruisme en retour dû au fait qu'il y a mise en application de ces apprentissages dans la vie intime. Une autre option pour prendre le temps de réfléchir à son identité masculine et à son influence sur sa pratique est de consulter une ressource d'aide professionnelle apte à favoriser les prises de conscience sur l'identité de genre ou des organismes venant en aide spécifiquement aux hommes.

Bien sûr, l'idéal serait que la formation académique offerte aux intervenants mette l'accent sur ces prises de conscience liées à la socialisation de genre des intervenants et à l'influence du genre sur la pratique. Les méthodes d'enseignement magistral liées aux savoirs théoriques ne sont pas le moyen propice pour cette progression comme homme.

Des cours, des ateliers ou au moins certains travaux exigés dans des cours devraient obligatoirement faire partie de la formation de base des intervenants en relation d'aide. Cependant, les stages offerts par le milieu académique peuvent être d'excellents moyens pour contribuer à cette réflexion sur les savoirs de vie et les savoirs d'action, malgré que la disparité des milieux et des superviseurs n'assure pas une formation équivalente pour tous les futurs praticiens.

Pour terminer, ces recommandations faites, nous sommes bien conscients qu'elles s'ajoutent à la liste des aptitudes et compétences à posséder par un intervenant masculin auprès d'hommes aux comportements violents (Adams et McCormick, 1982 ; Austin et Dankwort, 1999 ; Orme, Dominelli et Mullender, 2000). En même temps, cela donne encore plus d'importance au professionnalisme, dans toutes les formes de savoirs, nécessaire à la relation d'aide.

CONCLUSION

Depuis près de trente ans, des organismes venant en aide aux hommes aux comportements violents tentent d'améliorer leurs pratiques afin de contrer ou diminuer le problème social de la violence conjugale. Jusqu'à ce jour, les travaux de recherche qui se sont intéressés à ce domaine d'intervention se sont davantage préoccupés de la violence conjugale comme telle – sa définition, son histoire, sa dynamique, ses acteurs et ses impacts sous différents aspects –, mais également des interventions auprès de la femme subissant la violence, de l'homme aux comportements violents et des enfants exposés à la violence conjugale de leurs parents. Cependant, l'expérience d'intervention des personnes qui œuvrent dans ce contexte a été peu documentée, particulièrement sur le plan des enjeux personnels ou professionnels vécus par les intervenants travaillant auprès des hommes aux comportements violents. Ce sont surtout des praticiens qui ont creusé ce champ de recherche en se penchant sur les savoirs théoriques et les savoirs d'action. Cette étude visait quant à elle à documenter davantage les savoirs de vie d'intervenants masculins en violence conjugale développés grâce à des prises de conscience en lien avec la socialisation de genre des hommes.

Pour ce faire, la théorisation ancrée a été utilisée et elle a mené à définir davantage les concepts clés de cette étude : la socialisation de genre des hommes, les prises de conscience et la construction des savoirs. Des remises en question d'intervenants masculins ont eu lieu dans le cadre d'une recherche-action menée avec le centre d'aide GAPI qui voulait que son modèle d'intervention tienne davantage compte de la socialisation de genre des hommes. La réflexion s'est faite à l'aide de groupes de discussion mixtes et non mixtes. Une analyse de contenu des transcriptions des propos tenus dans ces groupes et des bilans écrits des intervenants a été réalisée.

Cette analyse amène des résultats descriptifs des représentations, des expériences et des prises de conscience des intervenants en lien avec la socialisation de genre et l'intervention auprès des hommes aux comportements violents.

Il ressort de ce portrait que les intervenants du GAPI ont une vision commune de la socialisation de genre des hommes et de la masculinité qui en est l'aboutissement, soit la masculinité traditionnelle, au Québec. Cette conception est en grande partie due à des expériences communes de socialisation de genre, dont plusieurs s'avèrent difficiles, voire souffrantes. Les intervenants constatent ce même processus chez leurs clients, ce qui les aide à mieux les comprendre et à les accueillir dans ce qu'ils vivent en tant qu'hommes. Cependant, cette comparaison avec la clientèle les amène aussi à vivre certaines émotions fragilisantes liées à des caractéristiques qu'ils considèrent comme négatives. Durant le processus de la recherche-action, les intervenants ont fait de nombreuses prises de conscience concernant leur identité professionnelle et masculine et cela semble se refléter dans leurs pratiques d'intervention individuelle et de groupe auprès des hommes aux comportements violents.

Cette réflexion menée par les intervenants leur a permis de progresser comme professionnels et comme hommes dans leurs savoirs de vie, surtout, mais aussi d'acquérir quelques nouveaux savoirs théoriques et savoirs d'action. La construction des savoirs de vie liés à la socialisation de genre des hommes a révélé une perméabilité entre le milieu de pratique et le milieu de vie plus intime des intervenants masculins. Cela veut dire que pour l'intervenant, autant les expériences vécues avec ses proches peuvent le mener à des prises de conscience utiles à sa pratique, autant les personnes dans son milieu de pratique, dont les clients, peuvent le mener également à transférer des apprentissages dans sa vie privée. Cela fait en sorte que pour les intervenants masculins qui désirent tenir compte du genre de leur clientèle masculine, la réflexion autour du processus de socialisation de genre et son expérience deviennent une possibilité de croissance personnelle et de formation professionnelle au plan des savoirs de vie.

Étant donné les apprentissages faits par les intervenants grâce à ce genre de réflexion personnelle et clinique, il est recommandé aux milieux de pratique de tenter de pratiquer une expérience semblable. Cela a au moins deux impacts importants. Le premier est une meilleure connaissance de soi et des intervenants entre eux, ce qui peut développer une meilleure complicité dans la co-intervention. Le deuxième est une plus grande compréhension et empathie à l'égard de la réalité de la clientèle, ce qui peut mener à une plus grande adéquation de l'intervention à la vie du client. Pour bénéficier de cette réflexion, il n'est pas nécessaire de faire une recherche-action. Cependant, un prérequis pour le milieu de pratique et ses praticiens est d'avoir une ouverture d'esprit et un intérêt à réfléchir sur la socialisation de genre. De plus, un climat de non-jugement doit être instauré lors des discussions afin qu'elles atteignent le degré d'intimité voulu. Pour les praticiens, cela est fort profitable pour développer ou approfondir leurs savoirs de vie et aussi certains savoirs d'action. Néanmoins, ils doivent demeurer vigilants pour que leur vie privée n'empiète pas sur leur pratique ou l'inverse.

Certains questionnements sont issus de cette étude sur les prises de conscience liées à la socialisation de genre d'intervenants masculins auprès d'une clientèle masculine ayant des comportements violents. Comme celle-ci a été effectuée à partir de données secondaires provenant d'une autre recherche, il serait pertinent de réaliser une étude portant directement sur les liens entre la croissance personnelle associée au genre de l'intervenant et sa pratique afin qu'elle tienne compte du genre du client. Cette réflexion peut aussi concerner des femmes et pourrait être élargie à d'autres problématiques que la violence conjugale.

Plus spécifiquement, par rapport à la socialisation de genre des hommes, le lien avec la souffrance est un sujet qui mériterait des éclaircissements également. D'abord, il serait pertinent d'examiner les raisons que les hommes évoquent pour l'expliquer et les moyens qu'ils prennent pour endurer cette souffrance pendant et après le processus de socialisation de genre. Autrement dit, il s'agirait de comprendre pourquoi les hommes font davantage de prises de conscience, ou des prises de conscience plus importantes, par rapport aux pressions de la socialisation du genre masculin, dans des moments difficiles, voire

souffrants. Finalement, quelle est la symbolique attribuée par les hommes à cette souffrance nécessaire pour être reconnu comme un « vrai homme »?

Ces pistes de réflexion montrent que les intervenants et les organismes doivent demeurer ouverts aux occasions de croissance personnelle et professionnelle qui leur sont offertes. De plus, ils doivent les utiliser à bon escient et mener cette démarche de manière personnelle et en équipe de travail, pour les multiples avantages qu'elle peut apporter. Comme les chercheurs ont plus de temps que les praticiens à consacrer à ce type de réflexion (Roy, 2001, dans Racine, 2007 : 38), des recherches-action doivent encore avoir lieu et il est impératif que des recherches proviennent directement des milieux de pratique afin que leur expertise soit reconnue.

BIBLIOGRAPHIE

- Adams, D.C., et McCormick, A.J. (1982). « Men unlearning violence: A group approach based on the collective model », M. Roy (dir.), *The abusive partner: An analysis of domestic battering*, New York : Van Nostrand Reinhold, 170-197.
- Anderson, K.L., et Umberson, D. (2001). « Gendering violence: Masculinity and power in men's accounts of domestic violence », *Gender and Society*, 15(3), 358-380.
- Austin, J.B., et Dankwort, J. (1999). « Standards for batterer programs: A review and analysis », *Journal of Interpersonal Violence*, 14(2), 152-168.
- Baribeau, C. (2007). « “Entretiens à plusieurs” : clarification des termes », présentation faite dans le cadre du colloque de l'Association pour la recherche qualitative (ARQ) *Les entretiens de groupe en recherche qualitative*, tenu à l'Université du Québec à Trois-Rivières le 9 novembre 2007.
- Bélanger, J. (2002). « Les hommes aux comportements violents », G. Tremblay (dir.), *Forum sur les groupes d'hommes*, tenu à Tracy le 31 mai 2002, 33-39.
- Boutin, G. (2007a). « L'entretien de groupe en recherche : ses caractéristiques et sa pratique », présentation faite dans le cadre du colloque de l'Association pour la recherche qualitative (ARQ) *Les entretiens de groupe en recherche qualitative*, tenu à l'Université du Québec à Trois-Rivières le 9 novembre 2007.
- Boutin, G. (2007b). *L'entretien de groupe en recherche et formation*, Montréal : Éditions Nouvelles.
- Boutin, G. (1997). *L'entretien de recherche qualitatif*, Québec : Presses de l'Université du Québec.
- Brooks, G.R. (1998). « Gender role strain in therapy and beyond », G.R. Brooks, *A new psychotherapy for traditional men*, San Francisco : Jossey-Bass Publishers, 225-241.
- Cahill, S.E. (1983). « Reexamining the acquisition of sex roles: A social interactionist approach », *Sex Roles*, 9(1), 1-15.
- Chamberland, C., Dallaire, N., Cameron, S., Fréchette, L., Hébert, J., et Lindsay, J. (1993). « La prévention des problèmes sociaux : réalité québécoise », *Service social*, 42(3), 55-81.
- Chiu, L.F. (2003). « Transformational potential of focus group practice in participatory action research », *Action research*, 1(2), 165-183.

- Cloutier, R. (2004). *Les vulnérabilités masculines*, Montréal : Éditions de l'Hôpital Sainte-Justine.
- Cohn, A., et Zeichner, A. (2006). « Effects of masculine identity and gender role stress on aggression in men », *Psychology of Men & Masculinity*, 7(4), 179-190.
- Deslauriers, J.-P. et Kérisit, M. (1997). « Le devis de recherche qualitative », J. Poupart, J.-P. Deslauriers, L.-H. Groulx, A. Laperrière, R. Mayer et A. Pires (dir.), *La recherche qualitative: enjeux épistémologiques et méthodologiques*, Montréal : Gaëtan Morin éditeur, 85-111.
- Deutsch, F.M. (2007). « Undoing gender », *Gender & Society*, 21(1), 106-127.
- Duchesne, S., et Haegel, F. (2005). *L'entretien collectif*, France : Armand Colin, série « L'Enquête et ses méthodes », coll. « Sociologie », n° 128.
- Dulac, G. (2003). « Masculinité et intimité », *Sociologie et sociétés*, 35(2), 9-34.
- Dulac, G. (2001). *Aider les hommes... aussi*, Montréal : VLB Éditeur.
- Dulac, G. (1997). *Les demandes d'aide des hommes. Rapport de recherche*, Montréal : Université McGill (Centre d'études appliquées sur la famille).
- Franchina, J.J., Eisler, R.M., et Moore, T.M. (2001). « Masculine gender role stress and intimate abuse: Effects of masculine gender relevance of dating situations and female threat on men's attributions and affective response », *Psychology of Men & Masculinity*, 2(1), 34-41.
- Goffman, E. (2002). *L'arrangement des sexes*, Paris : La Dispute, série « Le genre du monde », traduction française de l'original américain de 1977.
- Goldblatt, H., Buchbinder, E., Eisikovits, Z., et Arizon-Mesinger, I. (2009). « Between the professional and the private: the meaning of working with intimate partner violence in social workers' private lives », *Violence Against Women*, 15, 362-384.
- Gondolf, E.W., et Hanneken, J. (1987). « The gender warrior: Reformed batterers on abuse, treatment, and change », *Journal of Family Violence*, 2(2), 177-191.
- Hearn, J. (2001). « Men, social work an men's violence to women », A. Christie (dir.), *Men and social work: Theories and practices*, New York : Palgrave, 63-86.
- Héritier, F. (1996). « La valence différentielle des sexes au fondement de la société? », F. Héritier, *Masculin/féminin : La pensée de la différence*, Paris : Éditions Odile Jacob, 15-29.

- Jakupcak, M., Lisak, D., et Roemer, L. (2002). « The role of masculine ideology and masculine gender role stress in men's perpetration of relationship violence », *Psychology of Men & Masculinity*, 3(2), 97-106.
- Jakupcak, M., Tull, M.T., et Roemer, L. (2005). « Masculinity, shame, and fear of emotions as predictors of men's expressions of anger and hostility », *Psychology of Men & Masculinity*, 6(4), 275-284.
- Kaufman, M. (2008). « The White Ribbon Campaign: involving men and boys in ending global violence against women », M.S. Kimmel, A. Aronson et A. Kaler (dir.), *The gendered society reader*, Royaume-Uni : Oxford University Press, 436-444.
- Keefler, J., et Rondeau, G. (2002). « Men and shame », *Intervention*, 116, 26-36.
- Kimmel, M.S. (2001). « Masculinity as homophobia: fear, shame, and silence in the construction of gender identity », T.F. Cohen (dir.), *Men and masculinity: A text reader*, Belmont, CA : Wadsworth/Thomson Learning, 29-41.
- Knodel, J. (1993). « Design and analysis of focus group studies », D.L. Morgan (dir.), *Successful focus groups: Advancing the state of the arts*, Newbury Park, CA : Sage Publications Inc., 35-50.
- Laperrière, A. (1997). « La théorisation ancrée (grounded theory) : démarche analytique et comparaison avec d'autres approches apparentées » », J. Poupard, J.-P. Deslauriers, L.-H. Groulx, A. Laperrière, R. Mayer et A. Pires (dir.), *La recherche qualitative: enjeux épistémologiques et méthodologiques*, Montréal : Gaëtan Morin éditeur, 309-340.
- Lavoie, J. (1995). « Analyse de contenu et logiciel d'analyse qualitative : étude comparative », essai présenté pour l'obtention du grade de maître ès arts au Département d'orientation, d'administration et d'évaluation en éducation à la Faculté des sciences de l'éducation à l'Université Laval.
- Lessard-Hébert, M., Goyette, G., et Boutin, G. (1996). *La recherche qualitative : Fondements et pratiques*, Montréal : Éditions Nouvelles.
- Levant, R.F., et Philpot, C.L. (2002). « Conceptualizing gender in marital and family therapy research: The gender role strain paradigm », H.A. Liddle *et al.* (dir.), *Family psychology: Science-based interventions*, Washington : American Psychological Association, coll. « Decade of Behavior 2000-2010 », 301-329.
- Lindsay, J., Turcotte, D., Montminy, L., et Roy, V. (2006). *Les effets différenciés de la thérapie de groupe auprès de conjoints violents : une analyse des facteurs d'aide*, rapport de recherche, Université Laval, Québec : CRI-VIFF (Centre de recherche interdisciplinaire sur la violence familiale et la violence faite aux femmes), coll. « Études et analyses », n° 34.

- Mayer, R., et Deslauriers, J.P. (2000). « Quelques éléments d'analyse qualitative », R. Mayer, F. Ouellet, M.C. Saint-Jacques et D. Turcotte (dir.), *Méthodologie de recherche pour l'intervention sociale*, Boucherville : Gaëtan Morin, éditeur, 159-171.
- Moore, T.M., et Stuart, G.L. (2005). « A review of the literature on masculinity and partner violence », *Psychology of Men & Masculinity*, 6(1), 46-61.
- Morgan, D.L. (1988). *Focus group as qualitative research*, Newbury Park, CA : Sage Publications Inc., Qualitative research methods series, vol. 16.
- Morier, Y., Bluteau, C., Bruneau, G., Lessard, C., et Beaudet, P. (1991). *Intervention sociojudiciaire en violence conjugale*, Montréal : Wilson & Lafleur Ltée.
- Nantel, Y.C., et Gascon, É. (2002). « Les difficultés masculines et l'intervention sociale : une question de liens ? », *Intervention*, 116, 103-111.
- New, C. (2001). « Oppressed and oppressors? The systematic mistreatment of men », *Sociology*, 35(3), 729-748.
- Orme, J., Dominelli, L., et Mullender, A. (2000). « Working with violent men from a feminist social work perspective », *International Social Work*, 43(1), 89-105.
- Ouellet, F., Lindsay, J., et Saint-Jacques, M.C. (1993). *Évaluation de l'efficacité d'un programme de traitement pour conjoints violents*, Québec : Centre de recherche sur les services communautaires, Université Laval.
- Paillé, P. (1994). « L'analyse par théorisation ancrée », *Cahiers de recherche sociologique*, 23, 147-181.
- Paquet, G. (1989). *Santé et inégalités sociales : Un problème de distance culturelle*, Montréal : IQRC.
- Phaneuf, Y. (2000). « Le conditionnement social et l'identité masculine », Y. Phaneuf, *Les masques des hommes : Comment et pourquoi les hommes cachent-ils leurs émotions?*, Drummondville : Les Éditions Dahlia, 169-205.
- Philpot, C.L. (2000). « Socialization of gender roles », W.C. Nichols, M.A. Pace-Nichols, D.S. Becvar et A.Y. Napier (dir.), *Handbook of family development and intervention*, New York : John Wiley & Sons, 85-108.
- Pleck, J.H. (1995). « The gender role strain paradigm: An update », R.F. Levant et W.S. Pollack (dir.), *A new psychology of men*, New York : Basic Books, 11-32.
- Pleck, J.H. (1981). *The myth of masculinity*, Cambridge : MIT Press.

- Pollack, W.S. (2001). « Inside the world of boys: Behind the mask of masculinity », T.F. Cohen (dir.), *Men and masculinity: A text reader*, Belmont, CA : Wadsworth/Thomson Learning, 70-77.
- Québec, ministère de la Justice et ministère du Solliciteur général du Québec (1986). *Politique d'intervention en matière de violence conjugale*, Québec : Les publications du Québec.
- Racine, G. (2007). « De la production du silence aux invitations à l'échange de savoirs. Le cas des pratiques en travail social », H. Dorvil (dir.), *Problèmes sociaux – Tome IV*, Québec : Presses de l'Université du Québec, coll. « PSIS », 17-44.
- Racine, G. (2000). *La production de savoirs d'expérience chez les intervenants sociaux : Le rapport entre l'expérience individuelle et collective*, Montréal : Harmattan Inc., coll. « Action et savoir ».
- Rocher, G. (1992). « Chapitre V : Socialisation, conformité et déviance », G. Rocher, *Introduction à la sociologie générale*, Montréal : Éditions Hurtubise HMH Ltée, 129-169.
- Rondeau, G. (1989). *Les programmes québécois d'aide aux conjoints violents: Rapport sur les 16 organismes existants au Québec*, Québec : Ministère de la Santé et des Services sociaux, Direction générale de la planification.
- Rondeau, G., Brochu, S., Lemire, G., et Brodeur, N. (1999). *La persévérance des conjoints violents dans les programmes qui leur sont proposés*, rapport de recherche, Université de Montréal, Montréal : CRI-VIFF (Centre de recherche interdisciplinaire sur la violence familiale et la violence faite aux femmes), coll. « Études et analyses », n° 7.
- Rondeau, G., Brodeur, N., et Boisvert, R. (2002). *Évaluation du programme intensif de traitement pour conjoints violents offert par l'organisme Après-Coup*, rapport de recherche, Université Laval, Québec : CRI-VIFF (Centre de recherche interdisciplinaire sur la violence familiale et la violence faite aux femmes), coll. « Études et analyses », n° 23.
- Rondeau, G., Lindsay, J., Beaudoin, G., et Brodeur, N. (1997). *Les dimensions éthiques associées à l'intervention auprès des conjoints violents*, rapport de recherche, Université Laval, Québec : CRI-VIFF (Centre de recherche interdisciplinaire sur la violence familiale et la violence faite aux femmes), coll. « Études et analyses », n° 5.
- Roy, C., et Bélanger, S. (1993). « Entre la punition et la thérapie », M. Chalom et J. Kousik (dir.), *Violence et déviance à Montréal*, Montréal : Éditions Liber, 113-124.
- Schön, D. (1994). *Le praticien réflexif. À la recherche du savoir caché dans l'agir professionnel*, Montréal : Les Éditions Logiques.

- Tremblay, G. (1996). « L'intervention sociale auprès des hommes : vers un modèle d'intervention s'adressant à des hommes plus traditionnels », *Service social*, 45(2), 21-30.
- Tremblay, G., Cloutier, R., Anctil, T., Bergeron, M.E., et Lapointe-Goupil, R. (2005). *La santé des hommes au Québec*, Québec : Les publications du Québec.
- Tremblay, G., Thibault, Y., Fonséca, F., et Lapointe-Goupil, R. (2004). « La santé mentale et les hommes : état de situation et pistes d'intervention », *Intervention*, 121, 6-16.
- Turcotte, D., Dulac, G., Lindsay, J., Rondeau, G., et Dufour, S. (2002). « La demande d'aide chez les hommes en difficulté : trois profils de trajectoires », *Intervention*, 116, 37-51.
- Turcotte, P. (2003). *Inclure la réalité des hommes dans la prestation des services sociaux et de santé de Québec : Afin d'aider les hommes dans leur démarche de changement et promouvoir une société égalitaire et sans violence*, mémoire présenté par À cœur d'homme au comité ministériel sur la prévention et l'aide aux hommes du ministère de la Santé et des Services sociaux du Québec, Joliette : À cœur d'homme.
- Turcotte, P. (2002). *Points de vue de clients masculins sur leur processus de changement face à la violence conjugale*, thèse de doctorat en service social, Universités de Montréal et McGill.
- Turcotte, P., Vézina, J.F., et Bernard, F.O. (2008). « Développer une approche clinique sensible à la socialisation de genre des hommes s'appuyant sur l'analyse féministe de la violence conjugale par la recherche-action », *Les réalités masculines : comprendre et intervenir : actes du colloque du 8 mai 2007 tenu à Trois-Rivières dans le cadre du 75ième congrès de l'Acfas*, Université Laval, Québec : CRI-VIFF (Centre de recherche interdisciplinaire sur la violence familiale et la violence faite aux femmes), 69-78.
- Wanlin, P. (2007). « L'analyse de contenu comme méthode d'analyse qualitative d'entretiens : une comparaison entre les traitements manuels et l'utilisation de logiciels », *Recherches Qualitatives - Hors Série*, 3, Actes du colloque Bilan et prospectives de la recherche qualitative, 243-272.